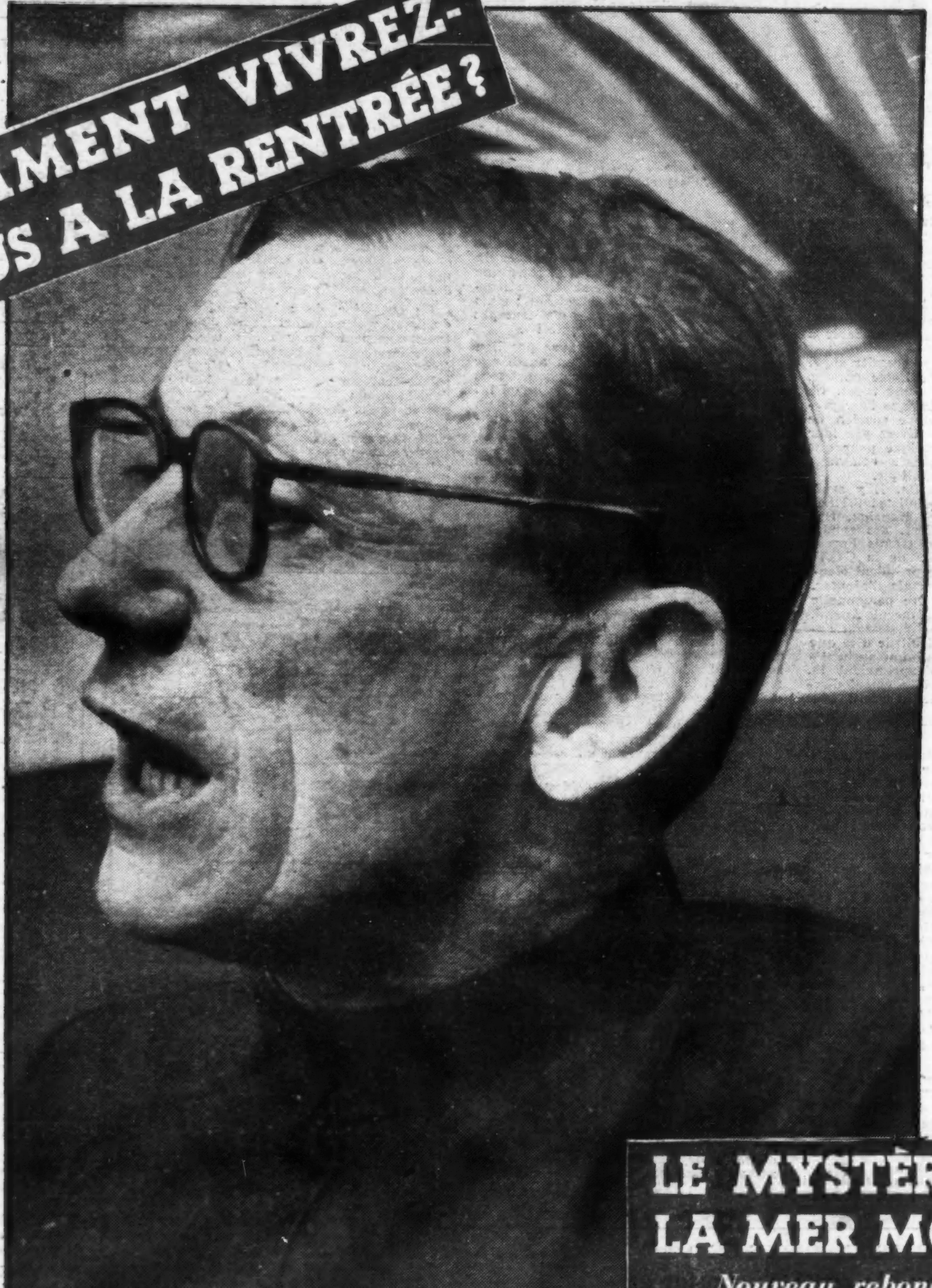
CE JOUR-LA : *LA GRANDE DÉCISION* (page 10)

L'EXPRESS

9 AOUT 1957. — N° 320

100 FR. ALGERIE, TUNISIE MAROC : 100 FR.

COMMENT VIVREZ-VOUS A LA RENTRÉE ?



LE MYSTÈRE DE LA MER MORTE

Nouveau rebondissement

(Charpentier - L'Express)

LE RÉVÉREND PÈRE DANIÉLOU

« On se lasse de tout sauf de comprendre » (Virgile)

La lettre de « L'Express »

Françoise GIROUD, absente de Paris, reprendra sa « Lettre » aux lecteurs dans le prochain numéro.

La Ligue

Le dernier numéro de « L'Express » fait mention de l'appel adressé par la Ligue des Droits de l'Homme aux citoyens et organisations qui entendent défendre la République et, d'autre part, fait allusion à des messages reçus de certaines personnalités. Je vous en remercie, mais une rédaction sans doute hâtive a quelque peu embrouillé l'enchaînement des faits.

Permettez donc au vieux professeur d'histoire que je suis de remettre de l'ordre dans cette chronologie.

L'appel en question a été lancé par le Congrès le dimanche 14 juillet. Les messages avaient été lus à la tribune le samedi 13 au cours du rapport moral.

Le rapport moral, traditionnellement présenté par le président de la Ligue, le premier jour de nos Congrès, avait, à dessein, été concentré cette année sur les atteintes portées aux libertés républicaines, la nécessité de les défendre et de défendre avec elles la République, menacée à travers elles.

C'est dans le cadre de ce premier appel adressé du Congrès à la Ligue entière, que se plaçaient les messages reçus. Ils venaient de ligueurs, unis dans l'acceptation de nos principes et le soutien de notre action, mais assez divers par leur situation dans la vie publique pour que l'expression de leur pensée commune prenne un caractère symbolique.

Pensée commune, en effet. Il y avait là, je le rappelle, des socialistes S.F.I.O. (Edouard Depreux, André Hauriou, Daniel Mayer, Robert Verdier), des syndicalistes de l'Enseignement (Denis Forestier, Georges Laurey), et de la C.G.T. (Pierre Le Brun), enfin, le président Mendès France. Je m'étais permis d'ajouter, à leurs messages, une lettre personnelle et récente du président Vincent Auriol, qui ne fut pas la moins chaudement applaudie. Nous avions le droit de dire que toutes les nuances de l'opinion authentiquement démocratique s'exprimaient là. Et elles s'exprimaient spontanément d'accord entre elles, et toutes d'accord avec la Ligue (...).

Le Congrès a donné son adhésion unanime au président de la Ligue, l'invitant à faire d'elle le centre du combat nécessaire pour la République.

Cependant, il manquait un texte, nos usages excluant du débat sur le rapport moral tout autre vote que celui du rapport. C'est pourquoi le lendemain 14 juillet, à l'issue d'un débat sur l'Algérie où il venait de faire adopter ses conclusions, le rapporteur André Boissarie, membre du Comité Central, a proposé et fait voter unanimement la motion suivante :

Le Congrès demande au Comité Central d'appeler, sans délai, autour de la Ligue des Droits de l'Homme et de son idéal, les citoyens et les organisations qui entendent défendre intégralement contre le néo-fascisme la République et la Patrie menacées.

EMILE KAHN,
Président de la Ligue des Droits de l'Homme.

Promesses, promesses...

Monsieur le Président du Conseil, le 15 avril, dans un discours à la patrie, votre prédécesseur a dit : 24 mois de service. On a compté sur nos doigts. Cela nous libérait le 15 juin 1957. On a fait la part de nullité des déclarations officielles, et on s'est dit : le 1er juillet, cela commencera.

Or, le 16 juillet, vous promettez la libération en... juillet, et ce, après le vote de deux lois dont on discute depuis des années. Zéro pour juillet, monsieur le Président du Conseil.

Zéro pour août aussi, car vous serez en vacances. Comme nous.

Nous, nous sommes entre Tlemcen et Lamoricière, vous connaissez ?

Reste septembre.

Septembre, cela fera 28 mois, pas 24. Cela ne fait rien, on ne vous en veut pas.

En septembre, les soldats français seront à leur poste, depuis plus d'un an.

Mais vous ?

Car le soldat français tient ses promesses, même celles des autres. Et c'est une haute distinction dans l'armée française, monsieur le Président, car on peut en mourir, des fois... Et puis, quand il sera rentré ce soldat, vous viendrez bien un jour, le bulletin de vote à la main, lui parler du pays...

UN SOLDAT 55/1/C.

[*Le Ministère de la Défense nationale déclare que la classe 55/ 1 C est soumise au plan de libération suivant :*

Pères de familles : libérés entre le 15 et le 31 juillet.

Hommes mariés : libérés du 5 au 15 août.

Célibataires : libérés du 25 août au 15 septembre.]

La seule idée

La Fédération Franco-Nord-Africaine est la seule idée capable de sauver la France du chaos. Je veux bien croire que P. M. F. l'emportera dans sa besace lorsqu'il prendra son bâton de pèlerin ; mais pourvu que les événements n'aillent pas plus vite que sa mise en route !

De toute manière, il n'y aura pas lieu de lui jeter la pierre, car un autre que lui aurait dû, depuis un certain temps déjà, rendre publiques les idées qu'on lui prête et lancer un appel qui, comme un certain 18 juin, contribue à sauver la patrie.

L'Histoire, sans doute, jugera plus tard s'il convenait d'utiliser l'extincteur ou d'attendre la grande échelle !...

RAYMOND LIPA,
Paris.

Le patriotisme

Oui, Mendès et Domenach ont parfaitement raison : notre pays ne peut se tirer des difficultés dans lesquelles il se trouve qu'en créant cette « Communauté Franco-Nord-Africaine » autour du Sahara.

Nous offrirons ainsi à notre jeunesse un avenir merveilleux, au lieu d'émousser sa foi et son patriotisme en lui donnant le triste spectacle d'un égoïsme sordide qui se cramponne à des structures périmées.

Les vrais patriotes sont les hommes lucides qui remettront la France sur le chemin de la grandeur en lui assignant ces nobles tâches...

ALBERT MICHELLAND,
Pau.

Une « erreur »

Je lis dans votre dernier numéro de « L'Express » au sujet des progressistes d'Alger qu'une fois de plus il y a eu tortures. Et ce qui m'inquiète c'est qu'on ne voit plus nulle part ou du moins rarement des réactions à ce sujet.

Cette méthode est donc entrée dans les mœurs et bientôt des exercices en la matière figureront au programme des jeunes recrues, comme les exercices de tir et de maniement d'armes. Ces jeunes hommes, une fois libérés, feront de jolis citoyens...

Cette tactique est une erreur, à mon avis : quiconque subit la torture est un héros même s'il cède et il est toujours mauvais d'avoir un héros de plus dans le camp adverse. C'est aussi un martyr et si le sang des martyrs est la semence des chrétiens, il est aussi la semence de n'importe quoi, de fellagha et aussi d'une haine, dans ce pays, que des dizaines d'années ne pourront pas effacer...

HENRI GULDNER,
Metz.

Gribouille et la Faculté

Les professeurs de l'Enseignement supérieur sont extrêmement satisfaits d'eux-mêmes et considèrent comme méprisable tout ce qui n'est pas fait par eux : il faut tout leur confier, l'enseignement dans les grandes écoles et la préparation à ces écoles, et la France sera sauvée.

Pourtant, il ne manque pas d'anciens élèves des Facultés des sciences pour estimer que l'enseignement dispensé par celles-ci est extrêmement défectueux. Les programmes n'y sont traités que dans une faible mesure et les étudiants sont livrés à eux-mêmes pour plus de 50 % des matières prétendues enseignées. Les cours de la majorité des professeurs sont purement théoriques, et à partir du moment où le cours est publié, son auteur se borne à le lire mot à mot devant les étudiants...

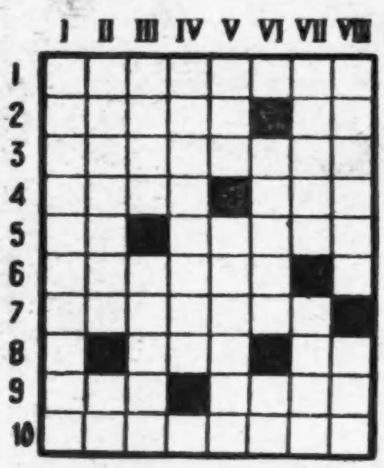
L'enseignement des Facultés des sciences françaises est grevé d'un vice constitutionnel qui n'est pas près d'être aboli, et qui a le singulier privilège de le déguiser aux yeux du public : c'est que les professeurs y interrogent à l'examen leurs propres élèves. Et ils y tiennent : ils ont refusé, au Conseil Supérieur de l'Enseignement, que les places aux Instituts de préparation au professorat du second degré fassent l'objet d'un concours national, afin d'éviter que leurs élèves soient interrogés par des tiers ; ainsi les places aux I.P.P.S. seront attribuées par des professeurs de faculté jugeant leurs propres élèves dans un examen intérieur.

Ce système général de sélection a, entre autres conséquences, celle-ci : chaque professeur de Faculté se voit entouré d'une sorte de clientèle d'élèves, de subordonnés et de collaborateurs. L'utilité de ce régime pour la Nation ne me paraît pas évidente.

On considère, dans les Enseignements du premier et du second degré, qu'un professeur ne peut être à la fois juge et partie : interroger à l'examen ses propres élèves est une malhonnêteté. Dans l'Enseignement supérieur, cette malhonnêteté devient une vertu. J'ai bien l'impression que le projet de M. Leroy et de ses collègues entend conserver cette vertu. Si c'est par elle qu'ils espèrent sauver la France, on pourra dire que Gribouille est mort pour rien, dans cette mare dont il voulait s'extraire en se tirant par les cheveux.

D. PRIVAULT,
Professeur (Préparation Gdes Ecoles),
Lycée St-Louis, Versailles.

Mots croisés n° 95



Horizontalement. — 1. C'est affaire de dompteur ou de pédagogue. — 2. Donne tous ses soins au dos et à la tête. En Picardie ou en Poitou, mais pas en France. — 3. Volume sans volume. — 4. Tel certain cyprinidé. Réputé dans la région d'Athènes. — 5. Communes à Staline et à Mac Carthy. Ne rentre pas dedans. — 6. Plus fort que l'arrêté. — 7. La montgolfière ou l'Atar volant. — 8. Eprouvent. Relève un jeu. — 9. Ephémère après le nouvel an. Point commun. — 10. Le premier ne vient qu'après.

Verticalement. — I. Monture apparemment difficile à seller. — II. Avantageusement connue. Suffixe pour des petits. — III. D'un cœur ou d'un collège. Pousse ou marche. — IV. Entre Gap et Manosque. — V. Abandonné par sa muse Le proverbe semble lui reconnaître, dans certains cas, des organes auditifs. — VI. Employé. Point important. — VII. Rayé dans le service. Désaltère des gosiers bruxellois. — VIII. Décomposée pour faciliter la compréhension. Le chef ne doit pas l'oublier.

	I	II	III	IV	V	VI	VII	VIII
1	H	E	R	M	I	O	N	E
2	E	M	A	I	L	■	A	T
3	M	E	N	T	E	U	S	E
4	I	R	■	O	S	S	A	■
5	S	I	E	N	■	I	L	E
6	P	T	T	■	A	N	E	T
7	H	A	R	P	I	E	■	H
8	E	T	A	I	N	■	L	E
9	R	■	P	O	S	E	U	R
10	E	B	E	N	I	S	T	E

Solution du n° 94

Tirage des I.P.R.
(R. Séguin)
10, r. du Faub.-Montmartre,
PARIS

Composition de TYPO-ELYSEES
91, avenue des Champs-Elysées - PARIS

Vous trouverez dans ce numéro :

Les affaires françaises

● La semaine .... p. 3
● Bourse : Trois lettres en or. p. 3
● Des sujets ou des citoyens, par *Maurice Duverger*. p. 4
● Mauvaise politique par *Aneurin Bevan* ...... p. 4
● L'affaire Alleg ...... p. 5
● Economie : Comment vivrez-vous cet hiver ? .... p. 5
● En deux mots .... p. 6

● Les morts du Bou Zegza, par *Louis Fournier*. p. 7

Les affaires étrangères

● Une grande enquête de *Paul Johnson* : II. « L'Amérique va-t-elle gagner au Moyen-Orient ? » .... pp. 8-9
● La semaine .... p. 10
● Est-Ouest : La négociation par le bas .... p. 10

● Ce jour-là : La grande décision, par *Michel Bosquet* p.10

● Communistes : M. Kroutchev a besoin de Tito, par *K. S. Karol* .... p. 12

La marche des idées

● LE MYSTERE DE LA MER MORTE. *Un entretien entre le R.P. Daniélou et le professeur Del Medico* pp. 13-14-15-16

Actualités

● Une nuit d'Apocalypse à Mexico, par *Alfred Sauvy*. p. 17
● La semaine .... p. 17
● Psychanalyse : Huis clos à prix fixe, par *Christiane Coblence* .... p. 17

● 50.000 FR. A GAGNER *pour les amateurs de mots croisés et pour les érudits*. p. 18

● Je, tu, il. Presse .... p. 19
● Sports .... p. 20
● Polémique : L'emploi du temps de la reine, par *Guy Henriqués* .... p. 20

● *En voyage avec Pierre Gascar :* « LA PLUIE DE JAVA » p. 21

Paris en parle

● Moscou en parle : « Ivan Inavovic a disparu ». p. 22
● Théâtre .... p. 22
● Cinéma .... p. 23

Lettres

● On vous en parlera .. p. 24
● Roman. Essai. Portraits. p. 24
● Traduction .... p. 25
● BYRON BOUGE, par *Henri Guillemain* .... p. 25

Les pages au féminin

● Mode : Très civilisée. p. 26

● Etudes, pas cher .... p. 26
● Recettes .... p. 27

Et

● LE BLOC-NOTES de *François MAURIAC* p. 28

LES PETITES ANNONCES DE L'EXPRESS
700 francs la ligne (plus taxes 8,52 %)
minimum 5 lignes (encadrées) sont reçues 37, Champs-Elysées.

OFFRES D'EMPLOIS (cadres)

HOPITAUX CIVILS D'ALGER

VACANCES D'EMPLOIS

Les Hôpitaux Civils d'Alger recherchent :
— DES SURVEILLANTES ET SURVEILLANTES CHEFS DES SERVICES MEDICAUX.
— DES INFIRMIERES DIPLOMEES D'ETAT SPECIALISEES.

Avantages spéciaux aux candidates de la Métropole : Prime de recrutement et d'Installation, frais de voyage et déménagement, logement pour les célibataires, passage gratuit sur mer tous les deux ans.

Demandes de renseignements et candidatures accompagnées d'un « curriculum vitae » et de la copie des diplômes et certificats à adresser d'urgence à M. le Directeur des HOPITAUX CIVILS D'ALGER (Service du Personnel) - Algérie.

LES AFFAIRES FRANÇAISES

LA SEMAINE

● VACANCES. Dans toutes les régions de France des usines ont fermé, des entreprises se sont mises en demi-régime, et la plus grande partie de ceux qui prennent des vacances sont sur les plages ou dans la montagne à la recherche d'un soleil rare et d'un peu d'espace libre. Une telle concentration (unique au monde) de congés sur un seul mois met la nation en sommeil, « tire » excessivement sur les transports et les hôtels, et rend les vacances elles-mêmes beaucoup plus chères. On prévoit déjà pour l'année prochaine un « étalement » organisé sur plusieurs mois.

● GOUVERNEMENT. Commencée au Conseil des ministres du vendredi 26 juillet la première bataille du Budget s'est terminée cette semaine, en Conseil des ministres, douze jours après, mercredi soir.

Un accord de principe a été réalisé entre le ministre des Finances et ses collègues. M. Bourgès-Maunoury a annoncé le soir même au micro : « L'effort du gouvernement vient d'aboutir à 600 milliards d'économies sur le projet de budget de 1958. » Il a ajouté : « Pour que les économies prévues soient réelles... il sera nécessaire que les ministres surveillent avec la plus grande vigilance l'exécution de leurs budgets respectifs. » Le problème le plus difficile est là. En particulier pour M. André Morice, ministre de la Défense Nationale, qui a refusé un engagement formel. Il a précisé qu'il était « à peu près certain de pouvoir s'en tenir au chiffre fixé... mais la préparation du budget est une œuvre de longue haleine... et ce travail ne pourra être achevé qu'en septembre... Il faut tenir compte des impératifs militaires ».

Cependant, devant l'accord de principe, cautionné par le président du Conseil, M. Félix Gaillard a jugé qu'il avait satisfaction.

● OPINION. La campagne gouvernementale sur le thème de « l'austérité », très appuyée mais mal expliquée, les mesures prises pour « rajuster » les prix, ont provoqué un climat d'inquiétude, de nombreuses revendications sur les salaires et des gonflements de prix. Ceux qui ont de l'argent « de côté » se sont employés cette semaine à le transformer en or ou, de préférence, en actions de pétrole pourvu que leurs noms finissent en « rep » (*voir ci-dessous*).

La vraie bataille du redressement économique commence. Elle est simple techniquement. Mais elle est entièrement commandée par un facteur qui n'est pas technique : les Français feront-ils confiance à leur gouvernement ? (*Voir page* 5 : *« Comment vivrez-vous à la rentrée ? »*)

● ALGÉRIE. Les nouvelles « Opérations O.N.U. » pour l'Algérie ont débuté cette semaine. Sur place, par une recrudescence d'engagements qui ont fait découvrir aux correspondants de guerre des bandes armées mieux organisées, mieux équipées et plus combatives. L'état-major français cherche de nouveau à protéger Alger où l'on craint, avant septembre, de spectaculaires attentats. (*Voir p.* 7 : *« Les morts du Bou Zegza ».*)

A l'extérieur les tournées nordiques et sud-américaines des Français et des Arabes ont commencé par un voyage de M. Pineau en Amérique latine et une conférence de presse — d'ailleurs assez mal accueillie — de MM. Kiouane et Francis, leaders F.L.N., à Stockholm.

BOURSE

Trois lettres en or

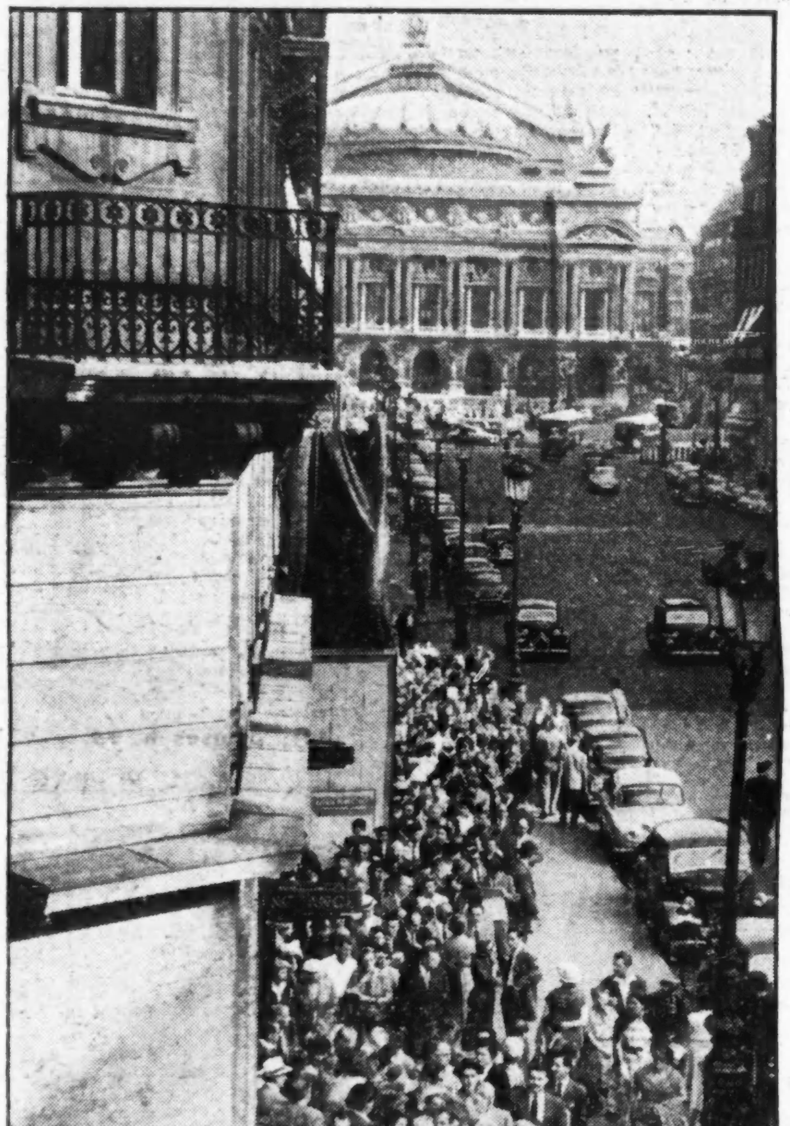
● ***R.E.P. Les Français semblent n'avoir plus confiance qu'en ces trois lettres. Quelle réalité recouvrent-elles ?***

IL y a quelques années, les cinq lettres G.A.R.A.P., opération de publicité pure, avaient réussi à attirer l'attention de tous. Les trois lettres « R.E.P. » provoquent aujourd'hui la même polarisation collective.

C.O.F.I. - R.E.P. (1) est en train de réaliser une augmentation de capital de 14 milliards. F.I.N.A. - R.E.P. (2) en annonce une pour l'automne. La constitution d'une F.R.A.N.C.A. - R.E.P. (3) vient d'être autorisée par le ministre des Finances. Enfin, cette semaine, une G.E.N.A. - R.E.P. (4), lancée par un groupe bancaire comprenant notamment les quatre grands nationalisés sous la direction de la Banque de Paris et des Pays-Bas, a réuni en une matinée 4 milliards 800 millions.

Devant l'affluence — les souscripteurs ont fait la queue depuis minuit, avenue de l'Opéra, dans la nuit de dimanche à lundi — un rationnement strict a dû être organisé.

Qu'est-ce qu'une R.E.P. ? Pourquoi cet engouement qui rappelle les beaux jours de la Régence ou les grands mouvements spéculatifs du capitalisme du Nouveau Monde ?



(SCOOP)

LONGUE FILE D'ATTENTE DEVANT LA BANQUE DE PARIS (*)
Confiance en « REP », méfiance du franc ?

Une R.E.P. est une Société d'investissement spécialisée dans la prise de participations dans des sociétés de recherche de pétrole. Au temps où seuls quelques ingénieurs des mines osaient imaginer l'existence de pétrole au Sahara — et il y a bien peu de temps de cela — l'Etat avait dû accumuler les avantages pour permettre la constitution de ces sociétés et le placement de leurs titres dans le public : exonérations d'intérêt, garantie de dividende, subvention du Fonds de soutien des hydrocarbures. Depuis, des découvertes considérables ont été faites. Le public en connaît mal l'importance, aussi mal la localisation. Il n'importe. L'or noir va couler. En deux ans, le titre de F.I.N.A. - R.E.P., la première R.E.P. constituée, a quintuplé de valeur. G.E.N.A. - R.E.P., qui n'a pour tout patrimoine qu'une promesse de participation dans la société qui a commencé à exploiter le pétrole du Gabon, gisement d'importance limitée, vend près de 5 milliards en quatre heures.

Du coup, l'Etat diminue les avantages qu'il accordait pour l'avenir. Il ne promet plus la garantie d'intérêt ni la subvention du Fonds de soutien. Mais le public n'y regarde pas de si près... A ce rythme, les R.E.P. vont tirer en quelques mois du marché financier entre 50 et 75 milliards. Comment va-t-on utiliser cette imposante richesse ?

Hésitations

Les besoins d'investissement entraînés par la recherche, l'exploitation et le transport du pétrole et du gaz naturel sont évalués à 105 milliards en 1957 et 165 milliards l'an prochain. Il y a donc bien place pour un financement par les R.E.P., notamment de la recherche et de l'exploitation au Sahara. L'autre partie du financement doit être réalisée par l'Etat ou ses satellites qui détiennent en général la majorité dans les sociétés de pétrole d'outre-mer. L'Etat est-il à même d'assumer cet effort qui ne fera que croître au cours des années suivantes? On assiste à l'heure actuelle à ce sujet à une valse-hésitation des pouvoirs publics.

Devant l'appétit extraordinaire du public pour les titres pétroliers, le gouvernement cherche tous les moyens de lui transférer le fardeau. Autoriser de nombreuses R.E.P. à se constituer et à faire appel aux souscriptions privées constitue un premier procédé. On peut se demander cependant si, utilisé à l'extrême, ce système de « privatisation » ne mettra pas l'Etat et les établissements publics spécialisés dans la recherche et dans l'exploitation du pétrole à la merci de puissants groupes financiers. Ceux-ci, détenteurs des ressources considérables tirées du marché, peuvent faire assez aisément « chanter » les organismes publics, impécunieux par constitution.

Le relais

Autre recours : vendre à des particuliers les participations de l'Etat dans des sociétés de pétrole. En un mot : dénationaliser. Une telle opération se heurterait à des obstacles politiques évidents. Aussi vient-on d'imaginer le système des certificats pétroliers, créé par la loi d'assainissement économique et financier qui permet à l'Etat de vendre des titres représentatifs de ses participations, tout en conservant le droit de vote, c'est-à-dire le contrôle des sociétés de pétrole. En élargissant le marché, les émissions de certificats l'assainiraient certainement. C'est sans doute pourquoi certains milieux capitalistes ont mal accueilli cette mesure.

Le ministre des Finances a cependant confirmé dans un récent communiqué que la première émission de certificats aurait lieu incessamment — sans doute aussitôt la trêve des vacances terminée.

Ainsi, un Trésor public en difficultés paraît décidé à se faire relayer au maximum par les particuliers.

Il est certain qu'en l'occurrence il profite d'un mouvement de spéculation qui traduit une situation financière malsaine.

Un journal anglais félicitait récemment les Français d'apporter leur argent pour l'exploitation des pétroles sahariens. Il y voyait une preuve de confiance dans l'avenir de notre pays. En examinant de plus près la ruée du public vers les titres de pétrole, on doit constater que ce phénomène participe des mesures prises par ceux qui « ont quelque argent devant eux » pour se prémunir contre l'inflation, la hausse des prix, la crainte d'une dévaluation. Sans doute, le public est-il attiré par l'espoir de réaliser rapidement des gains de capital importants (quatre à cinq fois la mise,

(*Suite page* 5.) →

(1) Compagnie de financement de recherches pétrolières.

(2) Compagnie financière de recherches pétrolières.

3) Compagnie franco-africaine de recherches pétrolières.

(4) Compagnie générale de recherches pétrolières.

(*) Les actions de la « Genarep » étaient mises en vente lundi matin. Les acheteurs faisaient la queue dimanche à partir de minuit.

A VICHY
LA GRANDE VILLE THERMALE
La cure, la joie, le plaisir, guérissent le mal
Deux palaces THERMAL CARLTON
Deux restaurants gastronomiques ou de cure VILLA STRAUSS CHANTECLER
Deux endroits où l'on rit, l'on danse et l'on s'amuse
Le CLUB SUR LE TOIT
Le « SCOTCH 1/4 »

DES SUJETS OU DES CITOYENS

Maurice Duverger

A la rentrée, on verra se renouveler un scandale qui tend à devenir une tradition : des classes trop pleines, où le nombre d'élèves empêche tout enseignement valable ; l'impossibilité de faire entrer un enfant au lycée si on ne s'y est pas pris des années à l'avance (à la naissance, sinon à la conception...) ; l'installation hâtive d'écoles dans des locaux de fortune; le recrutement massif de gens sans formation pédagogique pour pallier la pénurie de maîtres, etc. Le Parlement ne s'en soucie pas. On verra aussi se rouvrir ces Facultés exiguës, vétustes, poussiéreuses ; ces laboratoires mal équipés, sans moyens de recherche sérieux, inadaptés aux exigences de la science. Le Parlement ne s'en soucie pas : et si des économies budgétaires sont nécessaires, les crédits de la nouvelle Faculté des Sciences seront les premiers supprimés (cela permettra, du même coup, de faire plaisir à ces messieurs de la Halle aux vins, si utiles n'est-ce pas à l'intérêt national ?).

On verra moins, parce qu'il est moins visible, parce qu'il est plus caché, mais peut-être plus grave, un autre scandale : celui de programmes désuets, mal adaptés aux exigences d'une culture moderne ; celui de cloisonnements absurdes, qui barrent pratiquement l'accès de l'enseignement supérieur à certaines catégories d'enfants. Le Parlement a paru s'en soucier, enfin : après douze années d'efforts, il s'est décidé à examiner un projet de réforme de l'enseignement. Mais c'était seulement pour amuser les galeries. Après les pantalonnades d'un rapporteur qui a tourné en dérision la procédure parlementaire, on s'est un peu disputé sur la laïcité, comme d'habitude : puis tout s'est arrêté là. Pour des mois, sûrement ; pour des années, probablement.

Le projet de réforme de M. Billères n'est peut-être pas parfait. On peut le critiquer sur tel ou tel point de détail. Mais, dans ses principes de base, il a le mérite de porter remède aux défauts essentiels de notre système d'enseignement traditionnel, à son caractère foncièrement inégalitaire et oligarchique. La Troisième République avait admirablement réussi à organiser des écoles primaires, ouvertes à tous, destinées à donner une éducation populaire. Mais elle n'avait pas ôté au « secondaire » son caractère de classe : au contraire, le développement des cours élémentaires dans les lycées (de la onzième à la septième), d'une part ; puis celui des cours supérieurs post-primaires (primaire supérieur et technique) avaient pour conséquence de créer deux cycles complets d'enseignements parallèles : cloisonnés dans le recrutement de leurs membres, dans leurs programmes et dans leurs débouchés.

Certes, à ses origines, le système fut démocratique : les lycées permirent l'ascension sociale des enfants issus de la petite bourgeoisie et des classes moyennes. Mais la masse des fils d'ouvriers et de paysans demeura en dehors : ce qui les excluait de l'enseignement supérieur, réservé aux bacheliers. On est arrivé ainsi, pratiquement, à créer une école pour le peuple et une école pour la bourgeoisie, la seconde seule permettant d'accéder aux cadres supérieurs de la nation. Certes, des « passages » ont été progressivement établis, permettant aux « primaires » les mieux doués d'entrer dans le secondaire, puis dans le supérieur : mais, pratiquement, un très petit nombre pouvaient en profiter. De même, très peu pourront profiter des nouveaux textes autorisant l'entrée dans les Facultés, en vue de la licence, aux non-bacheliers. Pratiquement, dans le système actuel, un enfant porte toute sa vie le poids de son orientation première, et celle-ci est déterminée par sa classe sociale plus que par ses capacités : cela explique que l'enseignement supérieur ne comprenne que 3 % de fils d'ouvriers et pas plus de fils de paysans.

Le mérite fondamental du projet Billères, c'est qu'il met fin à ce cloisonnement. Non seulement les « passages » seront beaucoup plus faciles, à tout moment ; non seulement le bachot perdra cette fonction de sélection à l'entrée des Facultés qu'il assumait si mal ; mais surtout l'ensemble des enfants sera réuni dans un « tronc commun » à l'âge décisif pour l'orientation scolaire (entre 11 et 13 ans) : désormais, ce seront leurs qualités personnelles et non leur appartenance sociale, qui joueront le rôle essentiel à cet égard. En ce sens, le projet est réellement démocratique. Cela explique l'hostilité qu'il soulève dans les milieux conservateurs, et le fait que cette hostilité soit polarisée sur le « tronc commun ». Bien entendu, elle se dissimule derrière des prétextes plus ou moins bien choisis. Prétendre que ce « tronc commun » retardera les meilleurs élèves en les obligeant à piétiner avec les médiocres n'est pas sérieux : pourquoi les médiocres seraient-ils plus nombreux dans les classes de ce cycle moyen que dans la 6e et la 5e des lycées actuels ? Qu'on se rassure pour les brillants sujets, d'ailleurs : eux sont capables de triompher de tous les obstacles qu'un enseignement mal agencé pourrait mettre sur leur route.

L'autre argument est celui de la culture. M. Ducos l'a repris à l'Assemblée Nationale en des termes d'autant plus significatifs qu'ils étaient dépourvus de toute originalité. Léon Bérard avait plus de talent dans la défense des « humanités classiques ». En bref, on affirme que la culture dite classique, basée sur le latin — et si possible sur le grec — est la seule culture digne de ce nom, la seule source d'humanisme. Rien n'est plus absurde. L'humanisme est l'aptitude à comprendre pleinement l'humanité dans laquelle on vit : une large partie de son contenu varie suivant les époques. En fait, la culture classique telle qu'on la définit est excellente pour former « l'honnête homme » type XVIIe siècle : mais nous vivons au XXe. Il y aurait beaucoup à dire d'ailleurs sur son humanisme : les véritables humanistes, ceux de la Renaissance, étaient encore plus passionnés pour les sciences que pour le grec et le latin. Et ce n'est pas à l'entrée de Polytechnique que figurait l'inscription célèbre : « Que nul n'entre ici s'il n'est mathématicien ».

Il y a des reproches à faire au projet Billères au sujet de l'humanisme : mais pas ceux que lui font les paladins du grec et du latin. Les sciences sociales sont aujourd'hui un élément fondamental de l'humanisme. De cela, le projet (qui se préoccupe, il est vrai, des structures et non des programmes) ne paraît pas se soucier. Qu'on puisse terminer ses études sans avoir aucune notion d'économie, de sociologie et de science politique est invraisemblable. Qu'on prétende avoir formé un homme du XXe siècle sans lui avoir donné quelques lueurs sur les systèmes de gouvernement, les institutions politiques, les formes et les degrés de développement économique, cela passe l'entendement. Comment faire un citoyen sans lui donner aucun élément d'éducation civique ? Comment faire vivre une démocratie en maintenant les citoyens dans l'ignorance quasi complète des bases mêmes des problèmes qu'on leur demandera de résoudre ?... En s'en remettant aux journaux pour leur donner les explications nécessaires ? En ce sens aussi, la réforme de l'enseignement aurait une valeur démocratique.

Cela explique qu'elle ait tant d'ennemis : dans la voie où s'engage chaque jour un peu plus la République, elle a plus besoin de sujets que de citoyens, elle a plus besoin d'ignorants que d'hommes capables de comprendre...

Maurice DUVERGER.

(Copyright « L'Express »).

MAUVAISE POLITIQUE

En voulant soutenir, coûte que coûte, le Chancelier Adenauer en Allemagne, les dirigeants occidentaux condamnent-ils les négociations sur le désarmement et l'espoir qui avait lui ? Aneurin Bevan — futur chef de la diplomatie britannique — le croit. Il expose ici librement son opinion et ses pronostics (1).

Aneurin Bevan

La Déclaration publiée à Berlin par la Grande-Bretagne, la France, les Etats-Unis et la République Fédérale au sujet de la réunification de l'Allemagne est une tentative mal déguisée pour infléchir en faveur du Dr. Adenauer les prochaines élections en Allemagne Occidentale. Je dirais même plus nettement : le but de cette Déclaration est de maintenir en Allemagne Occidentale un gouvernement de la même tendance que ceux des Etats-Unis, de Grande-Bretagne et de France. Les sociaux-démocrates allemands, malgré leur modération traditionnelle, paraissent trop dangereux aux réactionnaires du monde occidental. Décidément les hommes qui ont amené jadis Hitler au pouvoir n'ont rien appris. Hitler a paralysé la politique des Occidentaux en les menaçant du croquemitaine russe, Adenauer fait la même chose. Sa voix est moins rauque, son langage moins belliqueux, mais le thème fondamental de sa politique reste le même : la sécurité en Europe ne peut reposer sur un compromis avec les Russes, leur hostilité étant considérée comme permanente et immuable.

Neville Chamberlain, lui, poussait l'Allemagne contre la Russie dans l'espoir qu'elles se détruiraient mutuellement ; aujourd'hui, les puissances occidentales espèrent de l'alliance avec l'Allemagne qu'elle équilibrera la puissance russe. Cette politique convient parfaitement au Dr. Adenauer (comme la politique de Chamberlain convenait à Hitler), en attendant que la renaissance militaire de l'Allemagne fasse d'elle à nouveau l'arbitre des destinées de l'Europe.

Il ne sert à rien de prétendre que j'attribue des intentions diaboliques au Dr. Adenauer et aux démocrates-chrétiens allemands. Ce ne sont pas les intentions qui comptent en dernier ressort, mais les forces sociales qui risquent de se déchaîner. Or, il existe aujourd'hui en Allemagne des éléments encore plus explosifs que ceux exploités par Hitler avec une si féroce démagogie. Par exemple : la division du pays et la question des « provinces perdues ». Certes, l'Allemagne fédérale s'est engagée à ne pas chercher à résoudre ces problèmes par la force, mais on doit se demander ce qui restera de cette promesse quand l'Allemagne sera entièrement réarmée, et qu'elle retrouvera, avec sa puissance militaire, la nostalgie de sa grandeur passée.

La Déclaration des Occidentaux publiée à Berlin ne contient rien de nouveau. Mais elle intervient dans un contexte qui lui donne une portée inquiétante. Au moment où la sous-commission du Désarmement achève ses travaux, les Occidentaux affirment que l'accord sur le désarmement doit être précédé de la réunification de l'Allemagne sur la base d'élections libres, et de la garantie de son droit à adhérer à l'Alliance Atlantique.

L'interdépendance des questions du désarmement et de la réunification est énoncée dans le paragraphe 11 de la Déclaration : « La réunification de l'Allemagne, accompagnée de la conclusion d'un pacte de sécurité européen, faciliterait un accord d'ensemble sur le désarmement ». L'Internationale Socialiste, au cours de son récent Congrès à Vienne, a adopté un point de vue radicalement opposé. Nous croyons que faire dépendre la question du désarmement d'un accord politique préalable signifie en pratique la condamnation des deux. Le fait que les puissances occidentales persistent dans leur attitude montre qu'elles ne veulent aboutir à un accord ni sur le désarmement ni sur la réunification de l'Allemagne.

Le Dr. Adenauer et ses collègues sont les premiers à savoir qu'en adoptant une telle politique, ils perpétuent la division de leur pays. Ils se rendent parfaitement compte que l'Union Soviétique n'acceptera jamais des propositions visant à renforcer la puissance occidentale par l'inclusion de l'Allemagne réunifiée et réarmée au sein de l'Alliance Atlantique.

Mais il faut que le peuple allemand sache que la majorité des Anglais désapprouvent formellement cette politique. Ils souhaitent la réunification de l'Allemagne, mais ils sont convaincus qu'elle n'est possible que dans le contexte d'un accord européen général, auquel la Russie devra participer. Cet accord prévoirait la neutralisation de tous les pays de l'Europe de l'Est. Notre but n'est pas d'isoler une Allemagne réunifiée et neutre, mais d'obtenir que les grandes puissances se retirent de l'Europe centrale, et garantissent formellement son avenir.

M. Ollenhauer, leader social-démocrate allemand, est beaucoup plus proche de cette position que le Dr. Adenauer. Tous les indices prouvent que les élections générales en Grande-Bretagne amèneront le parti travailliste au pouvoir. Rien ne faciliterait tant un accord général en Europe qu'une collaboration étroite entre le gouvernement britannique et celui de l'Allemagne occidentale. Mais pour le parti travailliste, il serait très difficile de collaborer avec des gens fidèles à la Déclaration de Berlin. Nous serons sûrement obligés de renégocier notre politique allemande pour trouver un accord capable d'apaiser, à la fois, les craintes des Russes et des Occidentaux.

Il est évident que plus les puissances occidentales s'engagent aujourd'hui dans cette voie néfaste, plus il nous sera difficile d'en changer. Or, la politique actuelle éloigne les perspectives d'un accord négocié ; elle ne va dans le sens de l'intérêt d'aucun peuple ; du peuple allemand moins que de tout autre.

Aneurin BEVAN.

(Copyright « L'Express »).

(1) Un collaborateur de « L'Express » étudie ce problème en page 10.

(*Suite de la page 3*)

comme dans F.I.N.A. - R.E.P. ou C.O.F.I. - R.E.P.), mais surtout il recherche l'emploi qui le garantira le mieux contre une diminution de valeur des économies qu'il a réalisées.

Les deux fièvres

Ce n'est pas une coïncidence si, le jour même du « rush » sur G.E.N.A. - R.E.P., les cours de l'or ont atteint cette semaine en Bourse des niveaux records depuis cinq ans. Soit 4.000 fr. pour le napoléon et plus de 500.000 fr. pour le lingot. Les retraits dans les Caisses d'épargne ont, en juin — et pour la première fois depuis des années — excédé les dépôts. Et la production d'objets de consommation, fouettée par des achats fébriles et la constitution de stocks, marque encore en juin un accroissement de 12 % par rapport au niveau de l'an passé.

La fièvre des pétroles n'est ainsi, dans une large mesure, qu'une manifestation de la fièvre inflationniste, qui est préoccupante. La première pourrait faciliter le financement de la mise en valeur d'un produit énergétique essentiel pour le rétablissement de notre économie. Mais cette économie se trouverait ruinée si la seconde se développait. En définitive, il faudrait que l'opinion publique ait encore plus confiance dans le franc que dans le pétrole.

ÉCONOMIE

Comment vivrez-vous à la rentrée ?

● ***Des prix montent. Des salaires bougent, avec le « S. M. I. G. ». Quelle sera la situation à la rentrée ? La partie se joue maintenant.***

M. Julien Romet, 32 ans, fonctionnaire, est rentré de vacances lundi dernier. En Bretagne, il avait lu distraitement les journaux. Dans le train, les gens parlaient de hausse de prix. Mais on dit tant de choses. Première surprise désagréable chez son coiffeur : une augmentation — légère il est vrai — de la note habituelle.

Il en parla au bureau :

— *Ne t'inquiète pas*, répondirent ses collègues. *Nous aussi on va être augmentés. Le Syndicat a déjà prévenu Bourgès.*

● Mme Brichant, 40 ans, trois enfants, est seule à Paris avec son mari, artisan plombier. Les enfants sont à la campagne chez leurs grands-parents. M. Brichant a renoncé à ses vacances pour installer le chauffage à gaz dans leur petit pavillon du Plessis-Robinson.

C'est une voisine qui a prévenu Mme Brichant à la fin de la semaine dernière :

— *Vous avez vu ?... Le gaz... 25 % d'augmentation !*

● Mme Loutramont, 50 ans, femme de ménage dans une grande maison spécialisée dans l'entretien des bureaux, a lu le journal, elle aussi. Elle est satisfaite. Le fameux indice a enfin crevé le plafond et, comme la convention collective de sa profession est indexée au S.M.I.G., elle va être augmentée. Mais Mme Loutramont a une surprise désagréable en faisant le marché : la bouteille de vin a augmenté de 5 fr., le lait de 3 fr. et, chez l'épicier, sur quelques étiquettes, le chiffre des unités a déjà changé.

Le pire

● Ainsi, qu'ils rentrent de vacances, qu'ils y soient, qu'ils s'apprêtent à y partir ou qu'ils n'en prennent pas, les Français constatent, à quelques signes discrets mais certains, que l'équilibre financier de leur vie quotidienne est en train de se modifier. Ceux qui lisent les journaux et qui écoutent les déclarations ministérielles ne peuvent guère se faire d'illusions sur le sens de cette modification. Tout le monde est d'accord pour estimer que le Français consomme trop et pour prêcher l'austérité. Chacun s'attend donc au pire, c'est-à-dire à être contraint d'observer *personnellement* cette austérité dont il préférerait évidemment laisser le soin aux autres catégories de citoyens.

C'est cette attente — cette méfiance — qui amplifie déjà au-delà de leurs répercussions normales une série de mesures limitées qui ne devraient concerner, en fait, que certains secteurs de l'activité nationale.

Quelles sont ces mesures ?

Il y a eu tout d'abord l'augmentation du S.M.I.G. (1). L'indice des 213 articles, après avoir plafonné pendant de longs mois grâce à une série de procédés artificiels (détaxations, subventions, etc.) a enfin franchi le seuil fatidique de 149,1 à la fin du mois dernier.

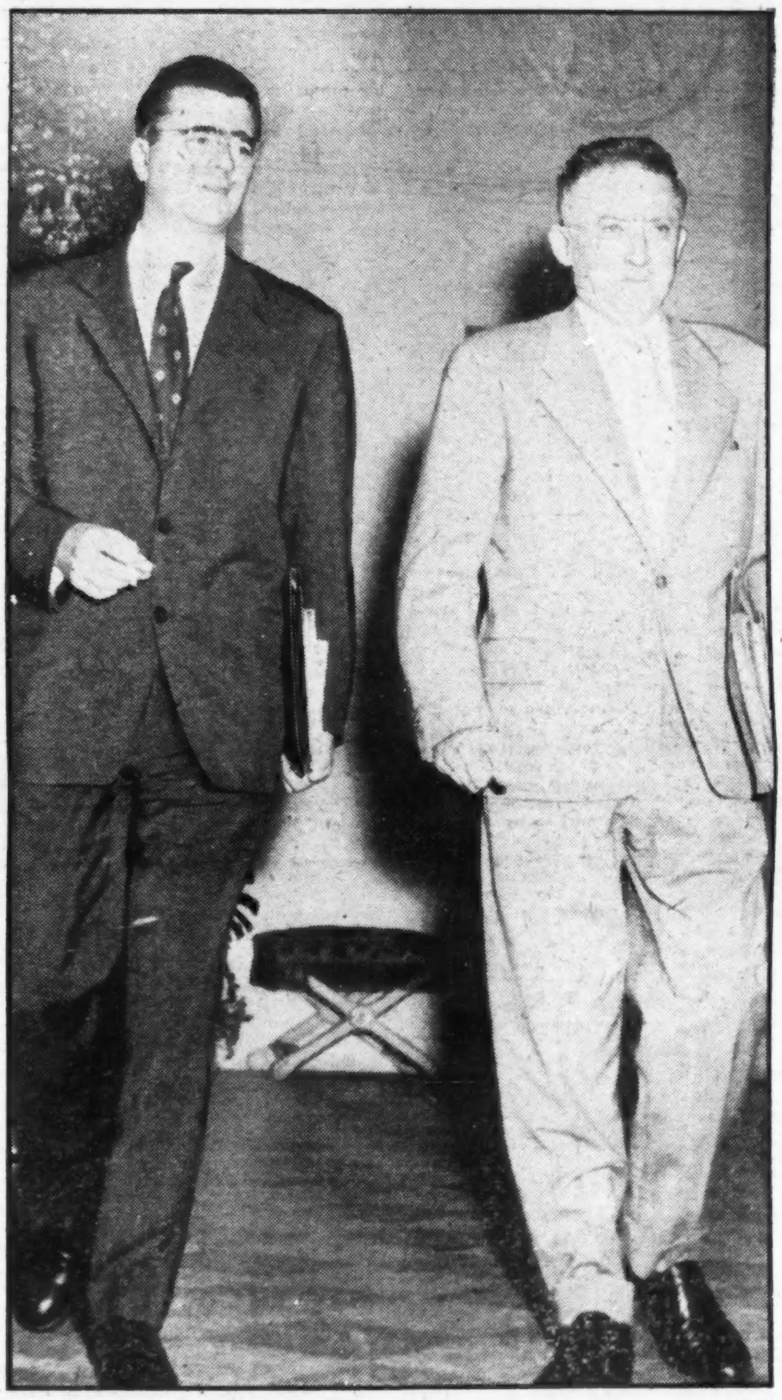
La réévaluation du S.M.I.G. entraîne *automatiquement* une augmentation de salaires pour sept à huit cent mille travailleurs (2), les uns, professions agricoles, industries « marginales », parce que leurs salaires sont réellement alignés sur le S.M.I.G., les autres parce que leurs conventions collectives sont indexées sur lui (cadres agricoles, personnel des maisons d'import-export et des agences immobilières, femmes de ménage de la région parisienne, industrie du livre). Théoriquement, les conséquences de la hausse de l'indice devraient s'arrêter là.

Mais de très nombreuses conventions collectives prévoient l'ouverture de négociations et le réexamen des salaires dans le cas d'une modification du S.M.I.G. ou de la variation de l'indice du coût de la vie (métallurgie en province, mines, dockers, industries laitières, personnel de la Sécurité sociale, du textile, des industries plastiques, etc.).

En fait, parce que l'augmentation du S.M.I.G. équivaut à une reconnaissance officielle de l'augmentation du coût de la vie, c'est pratiquement le problème des salaires qui se trouve à nouveau posé dans son ensemble.

Déjà, après leur grève, les employés de banque avaient obtenu une augmentation de leurs traitements. A leur tour les mineurs, dès la semaine dernière, obtenaient que leurs salaires soient révisés à partir du 1er août.

De leur côté, les fonctionnaires ont réclamé dès cette semaine une augmentation immédiate et menacent, par la voix de leurs syndicats, reçus mardi par le président du Conseil, de passer à l'action.



MM. Félix Gaillard et André Morice (U.P.)
Une question a été évitée

Ainsi donc, pour symbolique qu'il soit, le S.M.I.G. est en train de déclencher une réaction en chaîne qui risque de gagner, à la rentrée de septembre, aussi bien l'industrie privée que le secteur public (3).

Trois mesures

Il est évident, cependant, que ce n'est pas pour faciliter les revendications ouvrières que le gouvernement a laissé l'indice franchir le « seuil » fatidique.

L'opération étant, tôt ou tard, inévitable, le ministre des Finances était persuadé qu'elle comportait aussi des avantages. Elle allait lui permettre de prendre une série de mesures nécessaires pour :

— réduire les dépenses de l'Etat ;
— restreindre le pouvoir d'achat.

Ce sont ces mesures — décidées dans les derniers dix jours — qui expliquent les hausses intervenues cette semaine et celles qui seront effectuées dans les jours qui viennent.

1 Certaines des taxes perçues par l'Etat, qui avaient été suspendues par M. Ramadier pour « tenir » l'indice des 213 articles, sont

(1) Le S.M.I.G. (salaire minimum interprofessionnel garanti) est calculé sur la base d'un budget-type composé de 213 articles. L'augmentation de plus de 5 % de l'indice de ces articles entraîne automatiquement une révision du S.M.I.G.

(2) Soit environ 6 % des salariés.

(3) C'est ce caractère explosif du S.M.I.G. qui explique le désir du gouvernement de remplacer les 213 articles par 178 ou 180 articles, plus « stables ». Le nouvel indice comportera moins de produits alimentaires (50,6 % au lieu de 58 %), plus de « dépenses de logement » (18,7 % contre 6 %). Mais le gouvernement envisage un certain nombre de manipulations sur lesquelles les Syndicats font des réserves. Pour compenser la hausse des tarifs du gaz notamment, on substituerait dans le nouvel indice l'ensemble « Butagaz - fuel domestique - gaz » au seul mot « gaz » de l'ancien. La hausse du prix du vin serait compensée par l'inclusion de la bière, etc. Ce nouvel indice sera discuté le 13 août au cours d'une réunion spéciale de la Commission supérieure des conventions collectives.

L'affaire ALLEG

« L'Express » a été saisi la semaine dernière en Algérie pour avoir publié la lettre de Mme Alleg. Mais il était trop tard : le silence était rompu.

Nous avons reçu, à propos de l'affaire Alleg, un grand nombre de lettres dont celle-ci signée en commun par un groupe de lecteurs :

Plusieurs journaux de tendances différentes ont reproduit la lettre de Gilberte Alleg. Précédemment, des témoignages semblables ont déjà ému l'opinion publique. Des protestations vous sont parvenues auxquelles il n'y eut jamais de réponse officielle.

La lettre de Mme Alleg pose de tels problèmes de conscience que nous vous demandons de répondre clairement aux questions suivantes :

— Où se trouve M. Henri Alleg ?

— Est-il vrai qu'il ait été enlevé, sequestré arbitrairement, torturé par des autorités extrajudiciaires en dehors de toute inculpation légale ?

Nous pensons que la saisie d'un journal n'est pas une réponse satisfaisante aux accusations précises de Mme Alleg. Nous voulons qu'une enquête sérieuse réponde à notre inquiétude et que, s'il y a lieu, des sanctions soient prises contre les responsables.

Ni l'existence des pouvoirs spéciaux, ni l'état d'urgence ne sauraient porter atteinte aux droits imprescriptibles de la défense.

Signée : Darbelet, étudiant; Desjardin, normalien ; Bolliet, assistante sociale ; Bouyer, instituteur ; Puisais, vendeuse ; Bériau, étudiante ; Valès, institutrice ; Rousseaux ; Couture, professeur technique ; G. Viot, électronicien ; Krupper, cuisinière ; C. Jacob, femme de service; Schmitt, retraitée ; Jacobi A. ; Marthe Bauvais, femme de ménage ; Anderson, étudiant ; Elore, professeur technique ; Dandy, chauffeur ; S. Lecourbe ; M. Andrée ; Nollet, étudiant en médecine.

[M. Henri Alleg se trouve actuellement au camp de Lodi, en vertu d'une mesure administrative l'assignant à résidence. Il est vivant mais l'on ne sait rien d'autre : aucun médecin ne l'a officiellement examiné. Ses avocats n'ont pu le rencontrer ; le directeur du camp leur ayant fait savoir que ne faisant l'objet d'aucune poursuite judiciaire, il ne saurait recevoir l'assistance d'avocats. On précise pourtant officieusement à Alger qu'il serait « présenté incessamment au Parquet dans le cadre de l'instruction ouverte contre divers militants du Parti Communiste Algérien ».

L'arrestation d'Henri Alleg a été « légale », c'est-à-dire qu'elle est rendue possible par les « pouvoirs spéciaux ». Les textes actuels autorisent une détention d'un mois par les forces de police avant la présentation au Parquet ou l'assignation à résidence. M. Alleg déclare avoir été torturé et a porté plainte auprès du Procureur Général du Parquet d'Alger. Le général Allard, commandant la division d'Alger, aurait été saisi de cette plainte aux fins d'enquête.]

EN 2 MOTS

LE numéro de juillet-août de la revue « Esprit » vient d'être saisi en Algérie. Ce numéro, centré sur la « Crise de la jeunesse catholique française », ne comportait à propos du problème algérien qu'une courte note sur Mélouza. C'est la quatrième fois en quatre mois que cette revue est l'objet d'une telle mesure.

★

« FAUX DILEMME ». Sous ce titre, mercredi dernier, La Croix répondait à L'Echo d'Alger qui, commentant, quelques jours après la déclaration de Mgr Duval, archevêque d'Alger, le verdict du procès des chrétiens libéraux, écrivait : « N'est-il plus possible, pour certains maîtres de la pensée, de servir la religion sans travailler contre la patrie et l'idéal humain qu'elle défend ? ».

« Il n'est pas besoin de souligner, répond La Croix, que ceux qui échafaudent ce faux dilemme ont leur idée très personnelle de la religion et de la patrie... A opposer religion et patrie, il y a lieu de se demander qui défend le mieux la patrie. Ceux qui s'accrochent au passé ou ceux qui envisagent son avenir ? Ceux qui prônent la force sans restriction ou ceux qui maintiennent les devoirs de charité ou de justice ? »

★

M. L'ELTORE, député démocrate-chrétien italien, vient de partir en guerre contre le tabac : il demande au gouvernement de son pays de limiter la vente et l'usage de ce produit dont on a démontré la nocivité. N'empêche-t-on pas les citoyens de se droguer, de se piquer, de priser de la cocaïne ? L'Etat manque donc à tous ses devoirs en ne protégeant pas les citoyens contre les méfaits de la nicotine. Mais le propre parti de M. L'Eltore ne s'enthousiasme guère pour cette campagne. En avril prochain 29 millions d'Italiens iront aux urnes. Et parmi eux 22 millions de fumeurs...

★

COMMENT M. Robert Lacoste a-t-il été conduit à inviter en Algérie Elsa Maxwell, chroniqueuse mondaine, considérée comme « la plus mauvaise langue de Hollywood » ? C'est, paraît-il, sur le conseil de M. Michel Gorlin, ex-attaché de presse, aujourd'hui promu au rang de conseiller technique du ministre résidant. Ce technicien des public-relations de M. Lacoste eut l'idée, avant la prochaine session de l'O.N.U., d'inviter une série de personnalités. Ce furent d'abord des ambassadeurs (Inde, Yougoslavie, etc.) ou leurs représentants. L'expérience ne fut pas concluante.

L'invitation de la commère la plus célèbre des Etats-Unis, plus accoutumée à fréquenter les antichambres mondaines du cinéma que les champs de bataille, a beaucoup surpris les membres de l'ambassade américaine à Paris.

★

M. JACQUES CHEVALLIER, ancien ministre, maire d'Alger, et qui n'a pas quitté sa ville un seul jour depuis le début de la rébellion, vient de faire une conférence de presse où il révèle qu'en plein terrorisme, il a su mener à bien son plan d'urbanisme et de construction. On en a aussitôt conclu qu'il voulait minimiser la rébellion, montrer que tout était possible pendant la guerre, etc. Mais un journal indien vient de publier des déclarations du maire d'Alger assurant qu'il est partisan de la reconnaissance de la vocation de l'Algérie à l'indépendance.

★

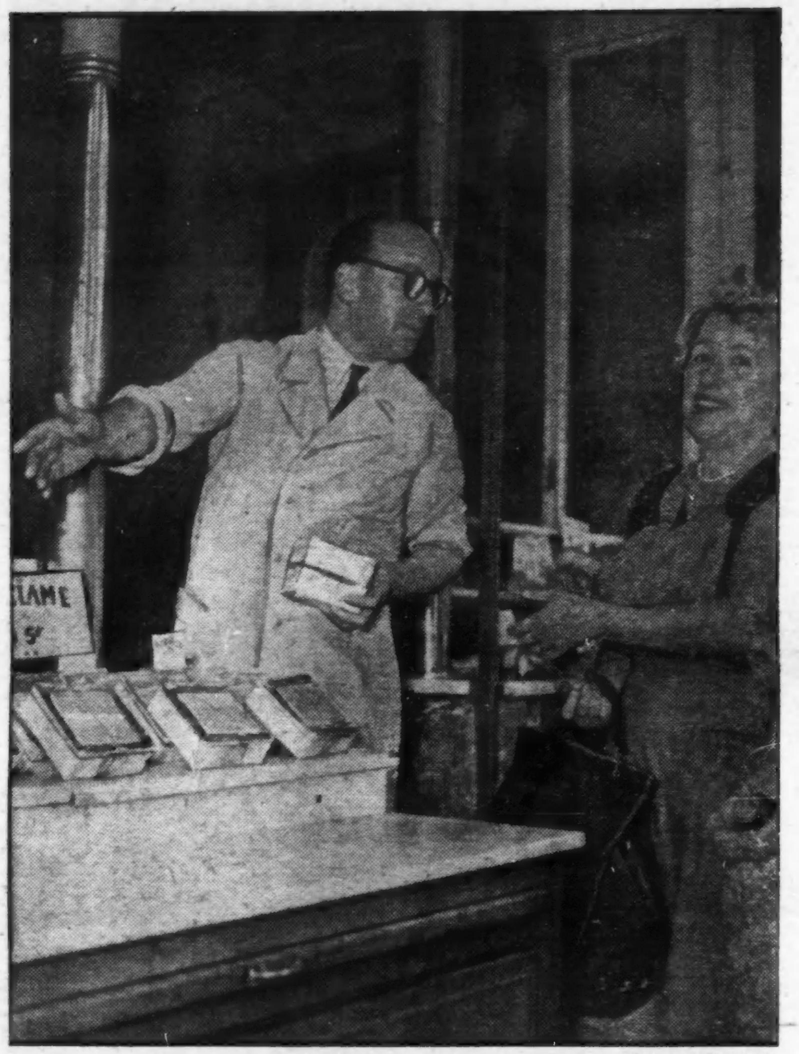
DES rumeurs sérieuses font état d'une tentative de rapprochement entre Messalistes et F.N.L. Ce rapprochement serait facilité par les dissensions entre les membres du Conseil de la Révolution du F. N.L. et aussi par l'assouplissement des positions de Messali Hadj, en résidence surveillée à Belle-Ile. Messali aurait mis au point un plan d'action pour « dégeler » l'intransigeance F.L.N.

PAR INTERIM.

---

rétablies. C'est ainsi que le vin tend à retrouver son prix « normal » en augmentant de 5 fr. par litre, que les places de cinéma coûteront bientôt 20 % de plus, que certains produits alimentaires dont le porc seront également en hausse et que le lait vient d'augmenter de 3 fr. par litre, ce qui entraîne une hausse du beurre, des fromages, des yaourts et de l'ensemble des produits laitiers.

2 Les subventions accordées jusqu'à présent par le gouvernement à des entreprises ou à des industries offrant des produits de base, ou considérées comme services publics, sont supprimées. D'où une augmentation déjà décidée du prix du gaz (25 % à Paris, 10 % en province) et une augmentation probable du prix du pain (de 3 à 5 fr. par kilo), des tarifs de la S.N.C.F., du métro et des autobus.



LA MÉNAGÈRE AU MARCHÉ (Intercontinental)
Des signes discrets, mais certains

3 Enfin la taxe à la valeur ajoutée, la T.V.A. est passée de 19,50 % à 25 % pour les objets considérés comme « de luxe et de demi-luxe » (dont les prix augmentent en moyenne de 7 à 8 %). Cette étiquette recouvre à la fois des produits comme les bijoux, les yachts ou les fourrures, mais aussi des articles de consommation plus courante comme les appareils ménagers, d'éclairage, les motocyclettes, vélomoteurs, la pâtisserie, la biscuiterie, la confiserie, la chocolaterie, la volaille, les services dans les salons de coiffure, etc.

Le pari

Somme toute, si elle pouvait être limitée à ses effets purement *mécaniques* et directs, la politique définie par l'ensemble de ces mesures n'aurait que des effets restreints : revalorisation de quelques salaires liés au S.M.I.G. mais n'entraînant qu'une faible augmentation de l'ensemble des salaires — hausse de certains produits, ne diminuant qu'assez peu le niveau général de vie des consommateurs.

Le caractère assez modéré de ces mesures ne se justifie que sur la base d'un double pari fait par le gouvernement :

1) Ces mesures seront suffisantes ;

2) Elles ne seront pas dépassées par les réactions des intéressés, consommateurs et salariés.

Or, il est à craindre que l'atmosphère même dans laquelle le gouvernement a développé son action rende contradictoires les deux termes de son pari.

S'il pense que des réductions de crédits budgétaires (qui laissent subsister pour 1958 des dépenses supérieures de 400 milliards à celles de 1957), quelques rajustements de prix (qui ne limiteraient que faiblement la consommation) suffisent à faire face à la situation, c'est qu'il n'estime pas réellement nécessaire un effort exceptionnel tel que : coupures drastiques de certaines consommations, nouvel et important effort fiscal.

Prévisions

En fait le gouvernement estime que si l'on prend les précautions nécessaires, il est raisonnable de prévoir qu'en 1958 la production — même en limitant sa croissance — pourrait rester suffisamment en hausse pour permettre d'équilibrer la balance des comptes tout en dégageant, par rapport à 1957, un excédent à consommer encore appréciable. Cela suffirait, estime-t-il, à assurer aux Français, dans le courant de l'année, une amélioration réduite mais encore substantielle de leur niveau de vie. Selon cette thèse, l'austérité requise apparaît donc sous un jour beaucoup moins sévère : il ne s'agit pas de renoncer à quelque chose qu'on possède déjà, mais d'attendre plus longtemps ce qu'on souhaite acquérir.

Mais le manque d'autorité politique du gouvernement l'a contraint, pour faire accepter des mesures techniques limitées, à brosser le tableau d'une situation très grave. Or la crainte de l'austérité annoncée à grand orchestre a déjà provoqué des réactions qui démentent l'espoir gouvernemental de s'en tenir aux quelques rajustements annoncés.

La méfiance

La méfiance joue son rôle dans tous les secteurs. Chez les salariés qui, doutant de la volonté ou de la capacité du gouvernement à imposer l'austérité aux autres catégories sociales, revendiquent des augmentations de salaires avant même d'avoir mesuré la portée des hausses de prix. Chez les commerçants qui « prennent leurs précautions ». Chez les industriels qui étudient déjà l'incorporation dans leurs prix de vente d'augmentations de salaires qui n'ont même pas encore été discutées.

De sorte que, de peur d'un « pire » dont le gouvernement a menacé la nation, sans pour autant se donner les moyens d'y faire face, chaque catégorie sociale va essayer de se défendre contre toutes les autres. Si ce mécanisme s'amorce, il ne sera plus question, à la rentrée, d'équilibrer quelques restrictions bien dosées. C'est à travers la course des salaires et des prix (parachevée de dévaluations en chaîne) que l'inflation imposerait son désastreux arbitrage.

● Si la situation — et c'est le plus probable — est aussi grave que le gouvernement l'a décrite, l'insuffisance des mesures adoptées n'est que la marque d'une faiblesse politique qui sollicite toutes les insubordinations économiques. Après la comédie des ministres dépensiers jouant des semaines au « refus d'obéissance », et n'acceptant de s'incliner qu'avec des réserves qui entachent leur accord, comment le président du Conseil compte-t-il exiger des citoyens plus de discipline qu'il n'en obtient de ses collaborateurs ?

● Si les seules mesures prises et annoncées doivent suffire, en revanche, à redresser la situation, c'est menacer l'opinion de l'écroulement de la montagne pour n'accoucher que d'une souris.

Le choix

Les diagnostics économiques butent, en fait, sur un problème dont la solution conditionne nos chances de redressement, c'est-à-dire la diminution des importations, l'accroissement des exportations et l'augmentation de la main-d'œuvre disponible. Ce problème central dont il est convenu que les économistes n'ont pas le droit de parler, c'est celui de l'Algérie.

Les opérations d'Algérie, si l'on doit les poursuivre longtemps, impliquent une mobilisation sérieuse de l'économie : voilà ce qui commande la situation, mais que l'on ne reconnaît qu'en privé. D'où l'équivoque publique.

Faute de placer ce problème clairement devant l'opinion, on est contraint, en matière de politique économique, à la menace vague et générale qui inquiète l'opinion et à une exécution feutrée et timide, qui ne permet pas de faire face aux conséquences de cette méfiance générale.

Les Français, en vacances, en usine, à leur commerce, constatent les hausses des prix, regardent les compromis gouvernementaux, n'entendent pas l'exposé d'une politique cohérente et ont une tendance bien naturelle à se « couvrir » pour atteindre la rentrée d'octobre « chacun pour soi ». Si cette méfiance contagieuse l'emportait, la série de mesures prises cette semaine par le gouvernement serait balayée par la hausse désastreuse des prix, des salaires et des profits. Le niveau de vie de la nation subirait un coup d'arrêt brutal avec des suites imprévisibles. La rentrée d'octobre menace, si un choc psychologique vers la confiance n'est pas provoqué, d'être une rentrée de fièvre et de désordres, et de chute de la monnaie. Pourtant rien n'y conduit inévitablement. La « rentrée » dépend surtout des rapports psychologiques qui vont s'établir dans les jours qui viennent entre l'Etat et la nation.

Les 3, 4 et 5 octobre prochain se tiendra, à Grenoble, un colloque ayant pour thème :

« LES PROBLEMES GENERAUX DES CONTACTS ENTRE L'UNIVERSITE ET L'INDUSTRIE DANS LE CADRE DE LA RECHERCHE »

Ce colloque est organisé, sous les auspices du Comité Permanent pour l'Expansion de la Recherche, par les « Amis de l'Université de Grenoble », avec le concours du Conseil Supérieur de la Recherche Scientifique et Technique, de l'Association Française pour l'Accroissement de la Productivité et de l'Association Nationale de la Recherche Technique.

Il s'inscrit dans la ligne d'action défini à Caen, lors du colloque sur la Recherche et l'Enseignement Scientifiques de novembre 1956.

Universitaires et industriels étudieront, à partir de cas concrets et d'expériences récentes, les réformes à envisager en vue de rendre plus efficaces les relations entre l'Université et l'Industrie.

Parmi les rapporteurs déjà inscrits figurent notamment : MM. Pierre Auger, Cheradame, Chouard, Forestier, Malcor, Urion, Néel, Weil, Ziegle, etc.

Les organisateurs se sont, en outre, assuré la participation de grands administrateurs du secteur public et privé et d'hommes politiques tels que : MM. Armengaud, Buron, Hamon, Houdet, Longchambon, Mendès France, Martin, Portmann.

M. Billères, ministre de l'Education Nationale, présidera la séance inaugurale.

LES MORTS DU BOU ZEGZA

Une série d'engagements s'est déroulée au début de la semaine, au sud d'Alger, entre nos forces et un bataillon rebelle évalué à 600 hommes. C'est cette région du Bou Zegza qui avait vu se dérouler une partie de l'expérience nomade des « Commandos Noirs ». L'officier qui commandait le bataillon des Commandos, M. Louis Fournier (1), démobilisé à sa demande en juin, nous a remis le texte que nous publions ici. Ses titres exceptionnels dans la libération de la France, puis dans la campagne d'Algérie, lui permettent de s'exprimer sur les problèmes militaires.

MARDI après-midi, J'achète un journal du soir. En première page en gros titres : « *Algérie ● Après trois sanglants engagements qui nous ont coûté 50 morts — Opération poursuite contre les fellagha dans la région de Tablat — Les rebelles vêtus d'uniformes français tirent à bout portant sur nos troupes.* »

Je lis au cours de l'article : « *Le plus sanglant de ces engagements a eu lieu dans la région du Djebel Bou Zegza. Les lueurs ont été vues d'Alger...* » Visibilité, vent favorable et ampleur de cette bataille, tout a concouru pour que les Algérois sentent pour la première fois une vraie bataille à leur porte.

C'est effrayant. J'ai envie de hurler tellement c'est bête. Tellement c'était prévu.

Et encore, on annonce 50 morts... d'après mon expérience personnelle je sais très bien que tous les morts ne sont pas annoncés dans les journaux (on a sans doute raison d'agir ainsi, mais cela donne à penser aux soldats qui savent, eux).

Le lendemain je lis les journaux du matin. Aucun titre : l'affaire est passée sous silence. En supprimant l'information à la « Une » pense-t-on supprimer le scandale, cacher à l'opinion française ce qui amène à de tels désastres ?

Je ne veux pas parler ici des solutions politiques possibles, mais seulement de la manière dont les militaires auraient pu (pourraient encore sans doute) résoudre *leur* partie du problème.

C'EST dans cette région, au sud d'Alger, que les Commandos Noirs ont opéré avec d'autres unités. Il y a deux mois ils y étaient encore, et j'étais avec eux. C'est à se cogner la tête contre les murs de voir gâcher si bêtement les chances françaises. Car il semble que la solution, je veux dire la solution militaire (en attendant les vraies solutions, qui sont ailleurs) était entre nos mains.

Dans ce secteur le général de Bollardière commandait. Il avait le courage moral et l'imagination nécessaire pour qu'un calme relatif règne aux portes d'Alger et pour que cette région du Bou Zegza et de l'Atlas soit contrôlée aussi bien que possible par nos troupes.

Jamais, sous son commandement, un engagement meurtrier comme celui de cette semaine n'a eu lieu. Jamais, je l'affirme, les choses ne se seraient passées ainsi si l'on avait continué et généralisé la politique militaire qu'il avait mise en œuvre. Quand j'ai dû constater, la rage au cœur, qu'on abandonnait cette politique, qu'on instituait, là comme ailleurs, les méthodes stupides de la répression et des opérations « classiques », je n'ai pas renouvelé, après sept mois de lutte, mon contrat avec l'armée et j'ai demandé à quitter mon cher bataillon.

Je ne pouvais pas être complice du retour à l'absurde... et de ce qui en résulterait.

NOS Commandos Noirs, par petites équipes de 8 à 20 hommes, vivaient avec les habitants des villages isolés de la montagne ou de la plaine. Notre travail était à peine commencé, mais partout où nos équipes nomades travaillaient les résultats étaient encourageants: il ne se passait rien. Rien parce que nos équipes nomades étaient là, le jour, la nuit, qu'elles vivaient avec la population, et que presque partout la population les aidait, les renseignait et, j'ose l'écrire, les estimait et peut-être même les aimait.

Nos hommes connaissaient les « bougnoules », parlaient avec eux, ils essayaient de comprendre leurs problèmes et de les résoudre, les protégeaient des fellagha et, miracle, ne les brutalisaient pas. Tous les espoirs étaient permis. L'expérience se développait, s'enrichissait...

Mais « Bollo » parti, tout s'est peu à peu arrêté, implacablement. Tout a été soigneusement cisaillé : il ne fallait surtout pas que ses idées demeurent vivantes en Algérie...

Les résultats sont là : nos soldats morts cette semaine au Bou Zegza, notre Bou Zegza.

(Charpentier)

LE CAPITAINE LOUIS FOURNIER
« *C'est tellement bête. C'était tellement prévu...* »

LES chefs (comment puis-je les appeler ?), le grand état-major d'Alger ont recommencé peu à peu à monter leurs grandes opérations, sous des noms de fleurs ou des noms qui évoquent des formules chimiques.

L'opération NO^3H, la dernière que j'ai connue, a commencé début mai et a continué jusqu'à fin juin. Objectif : « nettoyer » le Bou Zegza. C'est après cela que je suis parti...

Pendant l'opération, le général a félicité le colonel de parachutistes pour les « brillants résultats » obtenus par son régiment et, en me remerciant pour le travail de mes hommes, il m'a fait remarquer que nous étions « *très loin des résultats des parachutistes du régiment étranger* ».

Je lui ai répondu que, moi présent, le bataillon n'aurait jamais ces résultats-là.

Son adjoint, d'esprit sans doute moins vif que le général, crut bon d'expliquer : « *Fournier, si on veut la fin, il faut bien employer les moyens.* »

Au garde-à-vous, il m'était facile de répondre : « *Mon colonel, je me refuse à employer ces moyens-là. Nous pouvons arriver à peu près aux mêmes résultats (moins spectaculaires dans l'immédiat, peut-être) si vous nous laissez sur place, vivre avec la population en confiance avec elle. Et alors nous ne saboterions pas l'avenir.* »

Le lendemain, nous remontions en opération, en partant à minuit de Palestro, pour arriver après une dure marche de neuf heures sur les lignes de crêtes qui dominent l'oued Isser... toujours avec la même obstination à employer les méthodes de contact, de nomadisation, de confiance : sans exécutions ni tortures.

Nous avons été relevés quelques jours après et envoyés au sud...

La grande opération s'est poursuivie pendant deux mois.

POURQUOI avait-elle été entreprise ? Sans doute par ce souci myope de « parer » toujours au plus pressé, sans avoir le temps de penser à l'avenir, ni de songer aux conséquences.

Le vigneron qui dans sa cave voit fuir un de ses tonneaux y met la main et appelle sa femme. S'il a deux tonneaux qui fuient, il y met les deux mains et appelle toujours sa femme... En Algérie, il y a beaucoup plus de deux tonneaux qui fuient, pour les deux mains disponibles.

A Alger il y avait « trop » d'attentats au début de l'année. Trois régiments de parachutistes y ont été installés. Et les attentats ont cessé ; des résultats spectaculaires (obtenus par quels moyens ? Ce n'est pas mon propos) l'attestent. Mais alors, dans la montagne, les bandes pouvaient se reformer. On a donc monté la grande opération NO^3H.

Mêmes « résultats » immédiats, mêmes félicitations.

Mais déjà au bout d'un mois, à la frange même de l'opération, les fellagha accrochaient une de nos unités et mettaient une vingtaine d'hommes hors de combat. On enleva donc quelques compagnies à la grande opération, qui partirent avec Bigeard, à la poursuite de cette nouvelle bande...

Mais les attentats recommençaient (les nouvelles méthodes du général Massu ne les ont supprimés que l'espace de quelques semaines). On remet donc deux régiments de paras à Alger. Mais la montagne est dégarnie : une unité d'infanterie tombe en embuscade, un régiment de cavalerie perd des jeeps et des mitrailleuses. Le cycle continue.

NOS « Commandos Noirs » disloqués, envoyés ailleurs, refondus en une unité « opérationnelle », retransformés en « bidasses », gardent maintenant les routes, gardent le sous-préfet, l'administrateur, les souks, gardent (c'est un comble) la gendarmerie, gardent la prison, ou encore sont en poste, enterrés derrière les sacs à terre et les barbelés où ils se gardent eux-mêmes. Notre bataillon a rejoint la masse de l'armée d'Algérie, repliée sur elle-même, *se gardant elle-même,* étrangère à la population méfiante, hostile, et réduite à se protéger des coups par des opérations brutales, efficaces sans doute sur le moment mais désastreuses par la suite.

Nous tournons en rond.

On ne peut même pas appeler cette absurdité du sabotage. Seulement la médiocrité.

Les stratèges d'Alger font leur « guerre ». Ils continuent à donner des coups de pattes toutes griffes sorties. Ils manquent les fellagha, tapent rageusement à côté, se mettent la population à dos. Et il arrive ainsi qu'un corps de bataille rebelle de plusieurs centaines d'hommes a pu être levé, instruit et rassemblé sur les lieux mêmes où venait de se dérouler une de ces opérations de « nettoyage » pendant deux mois.

Alors modestement, pudiquement, sans aucun désir de scandale, avec le respect de l'armée de mon pays enraciné en moi, je pose la question : jusqu'à quand allons-nous être menés d'échec en échec ?

Louis FOURNIER

Officier de réserve, démobilisé.
Ancien commandant
du 1er commando lourd de France
(F.F.L.).
Ancien commandant
du 1er bataillon de voltigeurs
(Commandos Noirs).
Officier de la Légion d'honneur.
Six citations à l'ordre de l'armée.

(1) Présenté sous le nom de « Capitaine Julienne » dans le récit *Lieutenant en Algérie* (J.-J. Servan-Schreiber).

MEUBLES DE BUREAU
AIGLE
EAGLE
EST OUVERT
PENDANT LES VACANCES
C'est le moment de choisir, en toute tranquillité, le mobilier dont vous avez besoin, en nous rendant visite au centre des affaires :
51, rue Vivienne, PARIS 2e GUT. 44-26 +
Angle Boulevards - Parking dans l'immeuble
PROVOE

Un grand reportage

L'AMÉRIQUE VA-T-ELLE

UNE MANIFESTATION
Pour les Etats-Unis

L'envoyé spécial de l'hebdomadaire anglais New Statesman and Nation *revient d'un voyage de plusieurs semaines au Moyen-Orient. Dans un premier article (1) il a raconté ce qu'il avait vu en Irak et en Syrie. Cette semaine, son récit le mène au Liban et en Jordanie. Il conclura dans un dernier article en proposant une solution générale dont — à son avis — un gouvernement travailliste devrait prendre l'initiative.*

(1) Cf. « L'Express » n° 318.

BEYROUTH est la base politique américaine du Moyen-Orient, comme Bagdad était la nôtre, et la tension qui régna pendant les élections du mois dernier rappelait Rome en mai 1948. L'Amérique a gagné au Liban comme elle avait gagné en Italie ; mais il y eut une victime mortellement atteinte: le compromis social et religieux sur lequel reposait le bien-être du pays.

Il faudra un certain temps pour que la crise se développe ; le venin répandu au cours des élections n'est qu'un avant-goût. La Constitution libanaise qui alloue 36 sièges aux Arabes non musulmans et 30 aux musulmans est fondée sur l'hypothèse — que le gouvernement n'ose pas vérifier en organisant un recensement — selon laquelle les Arabes chrétiens constituent toujours la majorité. Par la vertu de leur richesse et de leur éducation, les chrétiens dominent la vie du pays, mais l'avènement de Nasser, la crise de novembre et l'adoption de la doctrine Eisenhower par le Parlement libanais ont accéléré la prise de conscience nationale parmi les masses libanaises musulmanes. Pierre Gemayyel, chef du parti de la jeune phalange chrétienne, dont le physique et le fanatisme sévère m'ont rappelé Charles de Gaulle, m'a hurlé dans l'oreille :

> *« Ils essaient de s'imposer à nous par la force. Le communisme est en accord ouvert avec les forces de désintégration du nationalisme musulman. Il cherche à faire descendre la politique dans la rue comme ils l'ont fait à Ammam jusqu'à ce que les Américains les en chassent. Mais ici ils n'iront même pas aussi loin, nous irons, nous aussi, dans les rues. »*

Il y a également Ghassan Tueini, le chef extrémiste du parti populaire syrien, qui joue un rôle de premier plan dans la tentative américaine pour renverser le régime actuel ; son ton est plus subtil et il voit plus loin :

> « *Oui*, dit-il, *ces élections signifient la fin du « gentlemen's agreement » sur lequel la politique libanaise repose. Mais cela devait arriver. En hâtant les choses, les forces occidentales et anticommunistes peuvent réussir à porter au nationalisme musulman un coup suffisant pour retarder son développement pendant de longues années. Sinon, tôt ou tard, le Liban deviendra un Israël chrétien.* »

L'opposition est à peine moins amère. Saeb Salam, son chef le plus représentatif, a été matraqué par la police tandis qu'il se trouvait à la tête d'une manifestation le 30 mai. Il m'a reçu en robe de chambre, son visage lourd et mélancolique couvert de pansements :

> « *Le rôle du Liban*, m'a-t-il dit, *est d'être la fenêtre du Moyen-Orient sur le monde occidental. Mais il doit demeurer une fenêtre et ne pas devenir une base. Chamoun et le gouvernement essayent de faire sortir le Liban de son orbite naturelle et, le soutien populaire leur manquant, ils utilisent l'argent américain et des méthodes de gangsters.* »

Dans son palais, perché sur un rocher qui surplombe Beyrouth, le patriarche maronite qui allie la sainte indulgence et l'astuce politique en proportions à peu près égales (quoique je soupçonne la dernière de l'emporter) m'a décrit un tableau également sombre de l'avenir du Liban :

> « *Chamoun*, m'a-t-il dit, *est un inconscient qui creuse son propre tombeau en excitant les chrétiens et les musulmans les uns contre les autres.* »

Pour le patriarche, les chrétiens et les musulmans n'ont d'autre choix que de vivre ensemble, car il ne faut pas oublier les massacres religieux de 1860, et si cela signifie qu'il faut observer la neutralité dans le combat entre l'Est et l'Ouest, il est prêt, pour sa part, à l'accepter.

Sage conseil, mais les élections libanaises ne sont pas gagnées sur des mandements du patriarche mais par l'argent ; pour l'instant, Chamoun — qui cherche à peine à dissimuler sa haine pour Nasser et pour le nationalisme arabe dont il est le symbole — contrôle fermement la situation. Il est possible que le bon sens traditionnel des chrétiens libanais finisse par prévaloir, mais il y a plus de chances actuellement, à mon avis, pour que l'opinion se polarise sur les questions religieuses et l'Amérique va devoir diriger les affaires du Moyen-Orient d'une base ravagée par une lutte intestine, une base en comparaison de laquelle Chypre peut sembler aussi paisible que Norfolk (Virginie).

Les ennuis d'Ibn Séoud

En Irak, au Liban et même en Syrie, il y a au moins quelques éléments — intérêts de classe, traditions historiques, forces religieuses — sur lesquels la politique américaine peut s'édifier. Ailleurs, il n'y a, littéralement, rien. Amman, quand j'y arrivai, était dans un grand état d'excitation à cause de la visite du roi Séoud. « Après cela, me dit-on, le calme régnera pour au moins quinze jours, pour permettre à tout le monde de digérer les pourboires du roi. » Mais ensuite ? Amman est la cité idéale pour les émeutes : une rue principale qui serpente, encombrée d'une multitude de réfugiés affamés. Pour le moment, ceux-ci sont tenus en respect par une police extrêmement efficace qui a récemment pendu trois « traîtres » sur la place centrale, et qui, grâce au roi Séoud et à un récent cadeau de 32 millions de dollars de la part des Américains, est payée régulièrement pour la première fois depuis janvier. Il y a deux mois, le roi Hussein a renversé un premier gouvernement jordanien démocratiquement élu en prenant prétexte d'une histoire compliquée de « complot » communiste, dont la réalité sera très bientôt prouvée dans une série de procès soigneusement préparés mais dont les détails, il est triste de le dire, ne sont crus que dans les ambassades occidentales d'Amman et par quelques cheiks du golfe Persique à l'esprit simple auxquels Hussein a envoyé des photocopies de « documents ».

Le régime se maintient grâce à une brutalité rare même pour le Moyen-Orient. Près de 400 personnes ont été assassinées en avril ; tous les hommes politiques nationalistes sont soit morts, soit en prison, soit en exil, soit en résidence surveillée.

Hussein a été contraint d'opérer, parmi les fonctionnaires, une purge à ce point efficace que certains services ne peuvent plus fonctionner. Des Bédouins à peu près illettrés ont été promus à la hâte, des sous-officiers sont passés officiers pour remplacer les quarante officiers de la Légion qui ont fui au Caire ou à Damas. La plupart des écoles ont fermé leurs portes. Tout le monde, même ceux qui occupent des positions de premier plan, refuse de parler librement à moins que ce ne soit dans l'intimité la plus stricte.

> *Qui le régime représente-t-il ? Les cheiks bédouins, peut-être, quoiqu'il n'ait rien à leur offrir, si ce n'est une pension occasionnelle ; et encore ne l'obtiendront-ils que lorsque les Américains auront compris qu'il ne leur reste rien d'autre à faire que de reprendre le versement des vieux subsides britanniques. Quelques chefs de tribus qui considèrent la Légion comme la voie du succès dans la vie ? Mais là encore les espoirs sont limités. Quelques hommes d'affaires, surtout étrangers, qui avaient trouvé le gouvernement Naboulsi « difficile ». Et rien de plus.*

Les Palestiniens, qui représentent les deux tiers de la population, les neuf dixièmes de ceux qui ont appris à lire et à écrire, les trois quarts des officiers de l'armée et plus de la moitié des soldats, sont amèrement hostiles au régime. Inévitablement, ils sont de plus en plus à gauche : en Jordanie, on peut observer dans sa forme la plus pure l'un des phénomènes capitaux du milieu du XX[e] siècle : la transformation régulière et presque visible d'un nationalisme en communisme.

Dans le sud de la Jordanie, juste au nord d'Akaba, se fait une évolution différente : la destruction de la société féodale en Arabie Séoudite. La décision de Séoud de prendre la responsabilité du blocus du golfe d'Akaba et d'envoyer deux brigades, plus de la moitié de son armée, en territoire jordanien, pourrait bien se révéler comme une décisive erreur de jugement. Sa promesse de rétablir le blocus ne sera sûrement pas tenue et envenimera les critiques des nationalistes pour lesquels son nouveau rôle de courtier des Etats-Unis au Moyen-Orient implique forcément la neutralité à l'égard d'Israël ; tandis qu'en envoyant ses troupes et surtout ses officiers dans l'orbite contagieuse du nationalisme palestinien, il a brisé le sceau qui préservait son propre royaume dans toute sa barbarie primitive. Les officiers séoudiens que j'ai rencontrés à Amman étaient déjà contaminés.

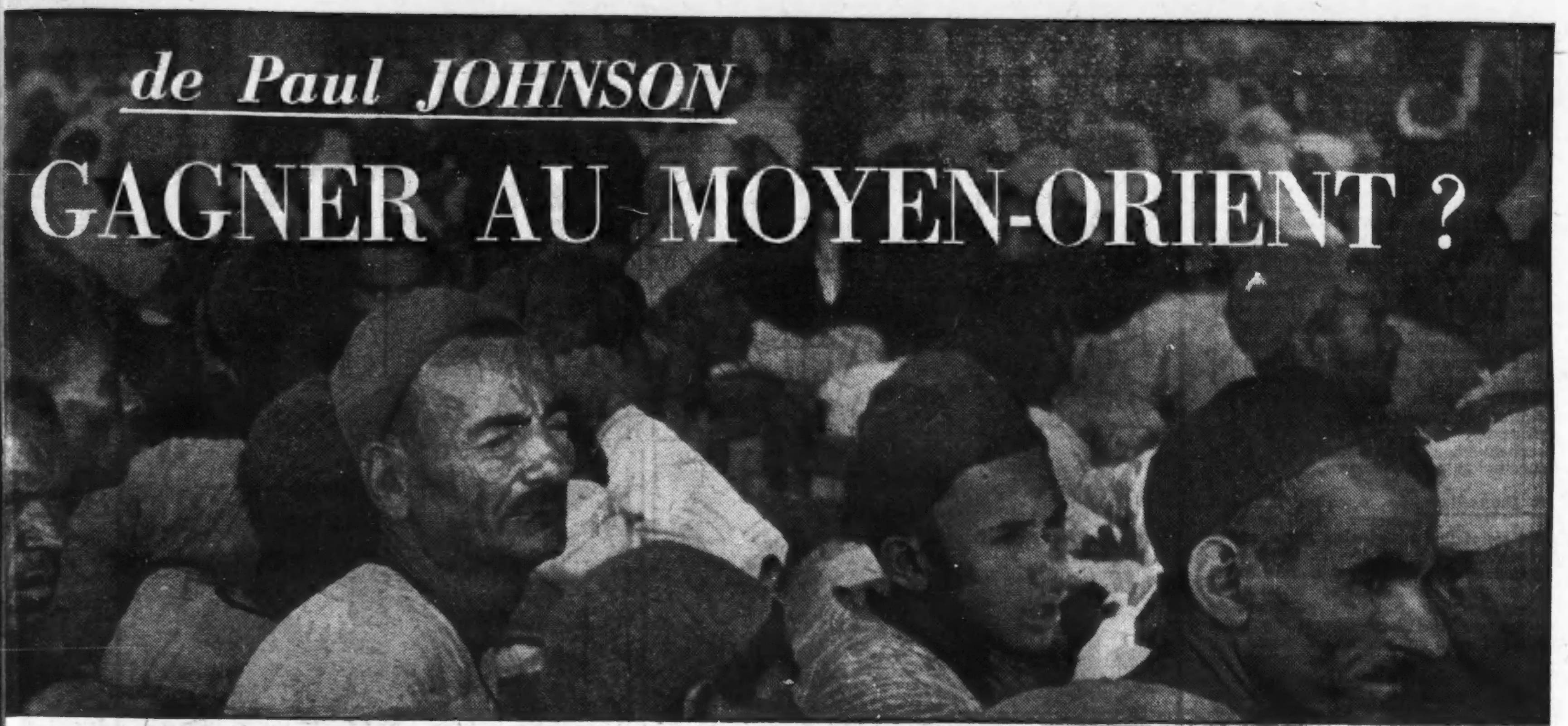
Et Séoud a encore d'autres ennuis, surtout par sa faute. Quoiqu'elle ait déjà dépensé les redevances pétrolières des trois prochaines années, l'Arabie Séoudite traverse une grave crise de devises. Les travaux continuent dans le nouveau palais de 90 millions de dollars près de Riad, mais il n'y a plus grand-chose en caisse pour le reste. Les visites du roi Séoud à Bagdad et à Amman ont été décevantes. Alors que lors de sa visite à Qatar il y a deux ans, l'émir avait reçu un splendide yacht de luxe, le roi Fayçal n'a rien eu de plus que quatre Cadillac et deux Rolls-Royce et le pauvre Hussein n'a eu droit qu'à deux Cadillac d'occasion ! Les réfugiés jordaniens ont été furieux d'apprendre que « pour marquer sa solidarité avec ses frères arabes en détresse » le roi Séoud leur offrait un chèque de 20.000 dollars ! Séoud renvoie maintenant les professeurs, les techniciens et les fonctionnaires égyptiens, mais, faute de pouvoir employer des Européens, il doit trouver des gens pour faire tourner sa machine administrative ; l'Egypte et la Jordanie sont les deux seuls pays arabes qui disposent d'un surplus exportable d'intellectuels et — selon Séoud — ils sont aussi dangereux l'un que l'autre. Déjà la propagande égyptienne se tourne contre lui ; et Le Caire, pour la première fois, ouvre ses portes à ses ennemis exilés, dont son ancien ministre des Finances, qui, il y a deux ans, a eu la main droite coupée et empalée sur la place de Riad pour avoir mis trois millions de dollars de redevances pétrolières dans sa poche.

La contradiction américaine

D'un tour d'horizon du Moyen-Orient dans la première année du règne américain, on peut tirer plusieurs conclusions. D'abord la politique américaine a largement réussi dans sa tentative de stabilisation à court terme de cette région. Deuxièmement, il n'y a pas le moindre indice qui permette de penser que l'Amérique va pouvoir

de Paul JOHNSON

GAGNER AU MOYEN-ORIENT ?

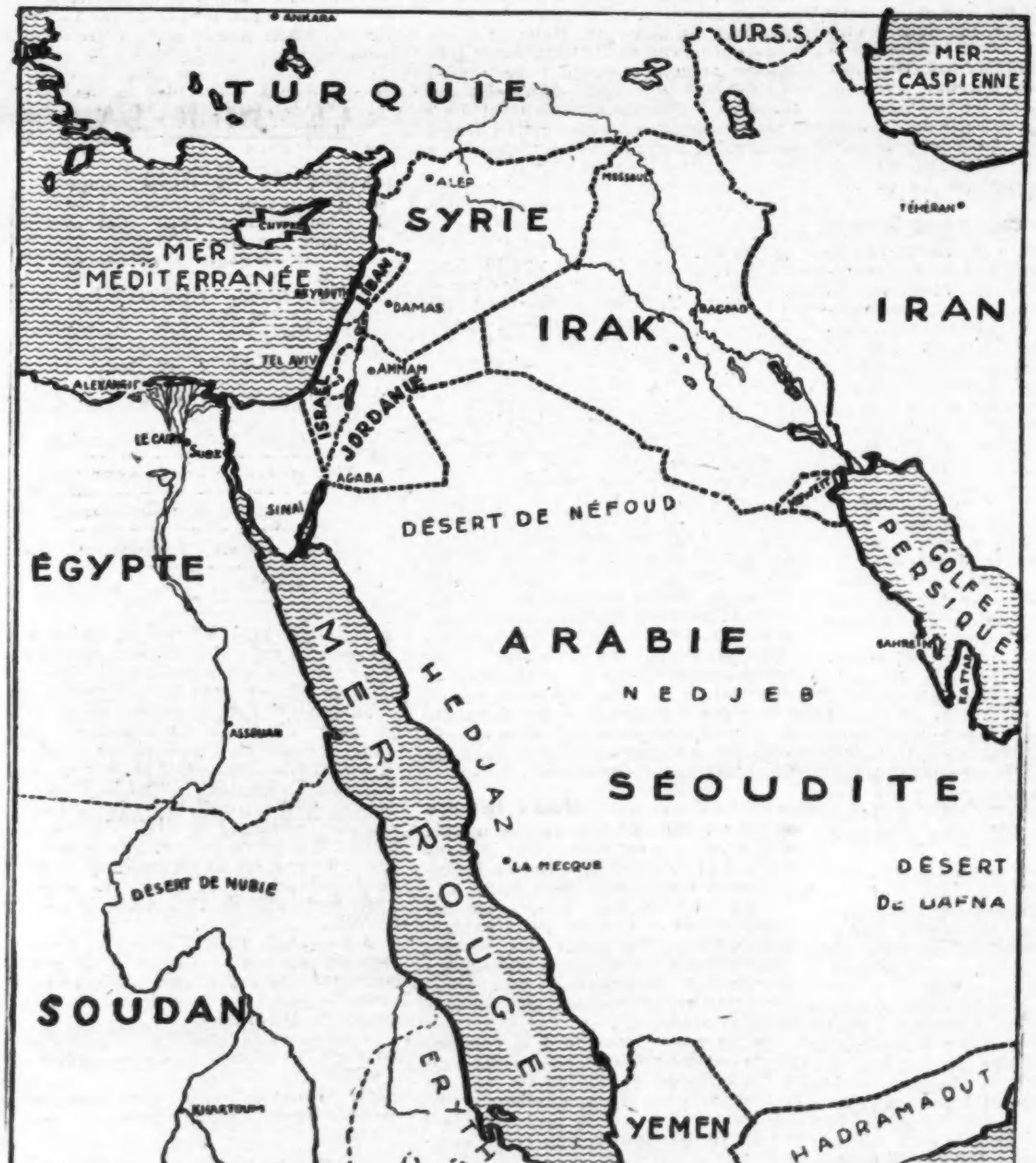


NATIONALISTE AU MOYEN-ORIENT
une tâche paradoxale

(Mario Garrubba - L'Express)

utiliser ce répit pour stopper sinon inverser le mouvement du nationalisme vers le monde soviétique. En cassant l'alliance entre la Russie et les nationalistes bourgeois, l'Amérique a accéléré l'évolution qui risque de la remplacer par quelque chose d'infiniment plus dangereux : le communisme arabe.

L'Amérique se trouve actuellement liée aux cliques féodales qui constituent le seul secteur arabe prêt à coopérer avec l'Occident aux conditions posées par celui-ci. Aussi longtemps que les nationalismes seront orientés vers la Russie, l'Amérique se trouvera dans l'impossibilité d'encourager une évolution progressive vers la démocratie. Le nationalisme deviendra synonyme de communisme et l'Amérique sera contrainte d'accepter la tâche paradoxale qu'elle assume déjà en Extrême-Orient : préserver la liberté en perpétuant l'autocratie. Mais si le nationalisme arabe peut trouver un « mentor » de remplacement — et qui soit respectable — le cercle vicieux peut être brisé ; et c'est précisément ce rôle que la Grande-Bretagne, surtout une Grande-Bretagne dirigée par les socialistes, pourrait jouer.



Pour atteindre cet objectif, nous devons réussir à convaincre la masse de l'opinion arabe que nos intérêts essentiels sont communs. Et tout d'abord en ce qui concerne le pétrole.

Tous les Etats producteurs reçoivent actuellement des redevances représentant 50 % du prix de chaque baril extrait. Le total des « royalties » atteint actuellement environ 1 milliard de dollars par an, et dans les vingt prochaines années approchera de 2,5 milliards de dollars par an.

Mais pour importantes que soient les sommes actuellement perçues par les gouvernements arabes, elles ne représentent qu'une faible proportion — entre 1/4 et 1/5 — des bénéfices provenant de la vente du pétrole du Moyen-Orient. Les redevances, en effet, sont calculées sur le prix par baril du pétrole au moment où il quitte la région productrice et n'ont aucun rapport avec les prix de vente définitifs. En bref, les compagnies peuvent se permettre de payer beaucoup plus qu'elles ne paient à présent et il est douteux que le pourcentage actuel (50 % au maximum) puisse être maintenu très longtemps. La nouvelle compagnie italo-iranienne qui va exploiter les champs de Qum opérerait, dit-on, sur la base d'un partage 75-25, et de fortes pressions sont actuellement exercées sur l'Aramco pour que la part de l'Arabie Séoudite soit portée à 70 %. S'il en allait ainsi, toutes les autres compagnies devraient suivre.

Les « riches » et les « pauvres »

Comme me l'a dit le Dr Nadim Pachachi, le ministre irakien responsable des relations avec l'Iraq Petroleum Company : « *Nous sommes tout à fait satisfaits des arrangements actuels mais si le pourcentage est augmenté où que ce soit, nous n'aurons pas le choix : il faudra que nous insistions pour qu'il en aille de même ici.* »

Une simple augmentation de pourcentage ne sera, toutefois, d'aucun secours pour personne, sinon, peut-être, pour l'Arabie Séoudite. En effet, à part l'Irak, les économies des Etats producteurs ne peuvent même pas absorber le montant des royalties à leur taux actuel ; et même en Irak, une augmentation importante des dépenses publiques aurait de dangereuses conséquences inflationnistes. En outre, elle aurait l'inconvénient additionnel d'agrandir le fossé — qui est une des premières causes d'instabilité dans cette région — entre les Etats « riches » et les « pauvres ». Actuellement, l'Egypte, le Liban, la Syrie et la Jordanie, avec une population globale de plus de 30 millions d'hommes, reçoivent moins de 30 millions de dollars en royalties et en indemnités de transit ; l'Irak, l'Arabie Séoudite et les Etats du golfe Persique, dont la population globale ne dépasse pas 7 millions et demi d'habitants, touchent environ 950 millions de dollars. Il est par conséquent désirable, aussi bien d'un point de vue économique que d'un point de vue politique, qu'au moins une partie des richesses pétrolières soit distribuée aussi largement que possible dans l'ensemble de la région.

PROCHAIN ARTICLE :

Un plan pour le Moyen-Orient

LA SEMAINE

● U.R.S.S. Eclipse du maréchal Boulganine : contrairement aux exigences du protocole, il n'a pas assisté à l'entrevue Tito-Kroutchev en Roumanie. A Berlin-Est, mercredi dernier, il était remplacé auprès de « M. K. » par le premier vice-président du Conseil, M. Mikoyan. M. Boulganine est l'un des plus anciens « maréchaux politiques » créés par Staline. Il n'est entré à l'Académie militaire Frounzé qu'à 40 ans passés. Son impopularité dans l'armée, l'ascension du maréchal Joukov et ses divergences avec M. Kroutchev rendent probable son remplacement prochain à la tête du gouvernement. Principal candidat à sa succession : M. Mikoyan.

● ETATS-UNIS. La semaine dernière encore la majorité des sénateurs américains paraissaient résolus, après quatre-vingts années d'obstruction de la part des Sudistes, à prendre les mesures nécessaires pour garantir aux six millions de noirs du Sud leur liberté de vote. Mais lorsqu'on passa au vote, par 51 voix contre 42 les sénateurs amendaient la loi de telle sorte qu'elle n'aura plus aucun effet. En fin de semaine le président Eisenhower publiait la plus violente déclaration de sa carrière présidentielle pour stigmatiser ce vote. Mais il en était responsable en partie puisque non seulement il ne s'est à aucun moment battu pour le projet mais encore il eut la maladresse de déclarer qu'en le déposant il avait mal mesuré certaines de ses implications et qu'il souhaitait qu'il fût amendé.

● ARABIE. Surpris par l'ampleur de la révolte d'Oman (dont l'iman, chassé il y a quelques années par les troupes britanniques, est revenu en force), les Anglais en sont réduits à envoyer des unités de fantassins à travers le désert. L'iman, pendant ce temps, a fait appel à l'U.R.S.S. et aux Etats-Unis contre « l'agression impérialiste des Britanniques ». La Ligue Arabe projette de saisir le Conseil de Sécurité. En butte aux critiques de sept de ses frères, le roi Séoud sera bientôt contraint d'intervenir aux côtés de l'iman. Les Britanniques sont engagés dans une course contre la montre.

● ESPAGNE. Dans une déclaration faite mardi dernier à l'*Evening Star* de Washington, le général Franco s'est prononcé, « dans l'intérêt de la coexistence », pour l'évacuation militaire de l'Allemagne occidentale et pour le repli des forces américaines sur des bases « périphériques ». Cette solution, selon le « caudillo », donnerait satisfaction à l'U.R.S.S. aussi bien qu'à l'Allemagne dont la réunification se trouverait ainsi facilitée. C'est la première fois que le « caudillo » se montre partisan du « neutralisme » et de la « coexistence ».

LE DESSIN DE VICKY

FOSTER DULLES. — *Ne vous inquiétez pas, je vais arranger tout ça...*

EST-OUEST

La négociation par le bas

● ***MM. Eisenhower et Stassen avaient fait un faux calcul. Mais l'échec de la conférence sur le désarmement est une sorte de réussite.***

EN soumettant, vendredi dernier, à Londres, un nouveau plan occidental aux Soviétiques, M. Dulles n'avait pas l'intention de prolonger la conférence du désarmement qui dure depuis quatre mois. Son plan est si vaste et si riche en possibilités d'aménagement qu'il peut servir de base (sauf mauvaise volonté patente de part ou d'autre) à de nouvelles négociations, qui seront longues et laborieuses. Il est donc exclu qu'elles aboutissent à Londres.

L'échec des discussions antérieures, dont le nouveau plan américain prend acte, n'est en réalité imputable à la mauvaise volonté de personne. Il a été déterminé par la complexité d'une situation qui, portant l'empreinte de la guerre froide, tend à la perpétuer par sa logique propre. C'est cette situation qui rend le désarmement impossible dans l'immédiat, en même temps que nécessaire.

L'idée de MM. Eisenhower et Stassen était de conclure avec l'U.R.S.S. un accord limité qui bloquât le rapport des forces russo-américaines en son point d'équilibre actuel et dégageât les intérêts qui, par-delà toutes leurs divergences, sont communs à l'U.R.S.S. et aux Etats-Unis. Une fois dégagé ce terrain d'accord, raisonnaient MM. Stassen et Eisenhower, tous les autres problèmes internationaux se trouveraient comme arrondis aux angles ; il deviendrait possible de négocier la paix « pour une génération ».

Les résistances

Mais la tentative de consacrer le *statu quo* atomique a provoqué immédiatement des réactions, et d'abord la révolte des Britanniques et des Français. Les premiers, sur le point d'acquérir un arsenal thermo-nucléaire, n'étaient pas disposés à renoncer à cet atout capital. Les seconds, craignant que les Etats-Unis ne se retirent un jour d'une Europe neutralisée, ne pouvaient accepter de se trouver, démunis, en tête à tête avec la puissance soviétique.

Aux Etats-Unis même, militaires et savants, toujours à la veille de grandes découvertes, refusaient de renoncer aux armes de demain, armes dont ils attendent cette « supériorité décisive » qui, depuis bientôt dix ans, s'évanouit, tel un mirage, à mesure qu'ils avancent vers elle.

Les Russes, de leur côté, s'insurgèrent lorsque M. Stassen, à la demande des Français et des Britanniques, proposa le blocage des stocks d'explosif nucléaire. C'est que (des indiscrétions commises à Washington l'ont révélé), si les Russes sont pratiquement à égalité avec les Américains pour les stocks d'*armes* nucléaires, ils ont un gros retard pour les stocks d'*explosif* nucléaire.

Lorsque M. Stassen aborda la question de l'inspection aérienne et terrestre, il découvrit aussi que la consécration *technique* du « pat » russo-américain ne pouvait être séparée des problèmes de la *politique* européenne. L'adversaire le plus irréductible des plans d'inspection américains fut cette fois le chancelier Adenauer. Tout comme les Russes et les Américains dans le domaine des armements, il estimait que, dans le domaine politique, le temps devait jouer en sa faveur. L'une des thèses favorites du chancelier est en effet que la course aux armements va « mettre l'U.R.S.S. à genoux » et la contraindre à se retirer dans ses frontières naturelles. Tout accord de désarmement, plaidait M. Adenauer, devait être subordonné à la réunification de l'Allemagne.

Les militaires

Les militaires européens firent des objections d'un ordre différent. L'inspection du dispositif atlantique, dirent-ils, allait compromettre l'efficacité militaire de l'O.T.A.N. — objection que les généraux russes devaient certainement faire entendre, au même moment, au Kremlin. Mais les généraux européens craignaient avant tout qu'une zone d'inspection ne devînt rapidement une zone neutre et ne hâtât ce « désengagement » dont il est question depuis quelques mois à Washington, et dont le dernier champion est le général Franco.

A chaque pas M. Stassen découvrait donc qu'en tirant les conclusions techniques du *statu quo*, on compromettait fatalement les projets ou les espoirs d'une nation ou d'un groupe influent. Paralysé par les objections des uns et des autres, M. Stassen ne pouvait plus avancer d'un pas. C'est alors que M. Dulles vola à sa rescousse.

Loin de trancher le nœud gordien, M. Dulles apportait un plan qui devait tenir compte de tous les projets et de toutes les objections. A la place de l'accord limité que MM. Eisenhower et Stassen avaient espéré, M. Dulles dut élaborer un plan d'accord général, portant sur tous les aspects du désarmement *et ne préjugeant le règlement d'aucun problème politique.*

Dans le domaine nucléaire, où les résistances américaines sont les plus fortes, M. Dulles n'a, semble-t-il, rien apporté de nouveau, bien qu'une surprise ne soit pas exclue. Tous ses efforts ont porté sur les résistances européennes à l'inspection aérienne et terrestre. « Ce n'est que trois heures avant que M. Dulles se levât pour prendre la parole, rapporte l'*Observer*, de Londres, que l'on sut que le point de vue américain l'emporterait. »

Deux leçons

Il faudra deux semaines, au moins, à M. Stassen, pour développer tous les aspects de l'énorme plan Dulles. Il faudra sans doute plus d'un mois aux Russes pour en examiner toutes les implications et rédiger leurs contre-propositions. Lorsqu'ils les feront, l'hypothèque des élections allemandes sera levée et la discussion sera délestée d'une partie au moins des arrière-pensées actuelles.

Si les quatre mois de débats londoniens n'ont donc détruit tout espoir d'un accord rapide et limité, ils ont au moins apporté deux enseignements, suffisamment précieux pour que l'on ne puisse pas parler d'un échec complet :

● Il est impossible de mettre fin à la course aux armements sans un accord simultané sur la politique que l'on entend suivre. La tension internationale et la menace de guerre ne pouvant être éliminées *par le bas* (par un accord technique), il s'agit de les rompre *par le haut* (par une négociation politique entre hommes d'Etat) ;

● L'arrêt de la course aux armements paraît à ce point indispensable aux deux puissances mondiales, que leur volonté d'aboutir à un accord (volonté attestée par le dernier plan américain) finira par imposer cette solution.

CE JOUR - LA...

La grande décision

● ***Un jour du mois d'août la grande lueur jaune, fulgurante, inconnue des hommes, s'éleva ; et une ville tomba en poussière. Qui avait monté la machine, pris la responsabilité, appuyé sur le bouton ? Voici l'histoire du siècle :***

LE 6 août 1945, à 3 heures moins le quart, trois forteresses volantes B-29 décollaient péniblement de la base de Tinian, dans le Pacifique.

Le général Farrell, commandant de la base, observait anxieusement le comportement de l'appareil du milieu. Il priait. L'avion portait le nom de sa mère : « Enola Gay ». Dans la soute à bombes de l'appareil, le capitaine Parsons s'affairait sur un engin d'un type inédit. Il avait reçu l'ordre de ne monter le détonateur de cet engin qu'après le décollage. Sinon, en cas de capotage, toute l'île de Tinian eût été pulvérisée.

A 9 h. 15, le major Thomas W. Ferebee vit apparaître l'objectif désigné au centre de son viseur. Quelques secondes plus tard, une boule de feu engloutit Hiroshima.

« *Mission accomplie* », signala, à 9 h. 20, l' « Enola Gay » au général Farrell.

De retour à Tinian, l'équipage fut décoré de la « Distinguished Service Cross ».

« Techniquement parlant »

Hiroshima n'existait plus. La première bombe atomique avait fait 140.000 victimes, dont 70.000 morts.

GANTS TETINES COLLA CHEZ VOTRE PHARMACIEN

LES AFFAIRES ÉTRANGÈRES

A Washington, les premiers résultats du bombardement furent enregistrés avec surprise. Les savants s'étaient attendus à une explosion de 10 kilotonnes (10.000 tonnes de T.N.T.) et à 20.000 victimes. La bombe d'Hiroshima s'était révélée deux fois plus puissante que prévu. Le succès était éclatant, techniquement parlant.

« *Mais techniquement seulement* », déclara neuf ans plus tard le savant Julius Robert Oppenheimer, qui avait dirigé le laboratoire atomique de Los Alamos. Et Oppenheimer d'ajouter : « Je souffrais de scrupules atroces ».

Il n'était pas seul dans ce cas. Ses collègues Franck, Szilard, Compton et d'autres partageaient ses sentiments. Ils n'étaient pas loin de considérer Hiroshima comme un crime, « un crime international » — et pis que cela : une erreur monstrueuse, aux conséquences incalculables.

Mais si crime il y a eu, qui était responsable ? Si Hiroshima fut une erreur, qui l'a commise? Les savants? Les militaires ? Les hommes d'Etat ? Y a-t-il seulement eu des responsables ? Hiroshima n'était-il pas simplement le produit d'un enchaînement de circonstances aussi fatal, anonyme et stupide que la guerre elle-même ? Voyons le dossier.

Un an, presque jour pour jour, avant le lancement de la bombe d'Hiroshima, un illustre savant alla trouver le président Roosevelt. Il était connu à Los Alamos sous le nom de Nicholas Baker. Son vrai nom : Niels Bohr, prix Nobel. C'était lui qui, en 1939, avait signalé aux Américains la réalisation par un Allemand, Hahn, de la première fission nucléaire. C'était lui qui avait mobilisé les savants Szilard et Einstein, et le banquier Alexander Sachs, pour convaincre Roosevelt de la nécessité urgente d'un projet atomique.

L'oubli de Roosevelt

Mais cinq ans plus tard, en ce mois d'août 1944, Bohr ne venait plus avertir Roosevelt du danger d'une bombe allemande. Il venait le mettre en garde contre le danger d'une bombe américaine. Depuis le premier avertissement du savant danois, les Allemands, en effet, avaient renoncé à leur projet atomique ; il leur avait paru irréalisable avant longtemps. Les Américains, en revanche, sous la direction administrative du général Groves, avaient affecté 150.000 hommes et 2 milliards de dollars au « projet Manhattan ». Le succès de ce projet était pratiquement assuré.

Pour Niels Bohr, cependant, comme pour le Hongrois Leo Szilard, la bombe américaine n'était guère moins dangereuse que ne l'eût été la bombe allemande. L'arme était diabolique, par ses effets autant que par les tentations qu'elle représenterait pour ses détenteurs. C'est de ce danger intrinsèque que Niels Bohr venait entretenir Roosevelt.

Roosevelt parut impressionné par les arguments du savant danois. Il s'en souvenait encore quand, trois mois plus tard, il donna des apaisements au banquier Alexander Sachs, venu l'entretenir du même problème. La bombe atomique, insistait Sachs, ne devait pas être employée sans avertissement ; ses effets devaient d'abord être démontrés aux représentants de toutes les nations (celles de l'Axe y comprises) et de toutes les grandes religions ; après quoi une chance de déposer les armes devait être donnée aux puissances ennemies.

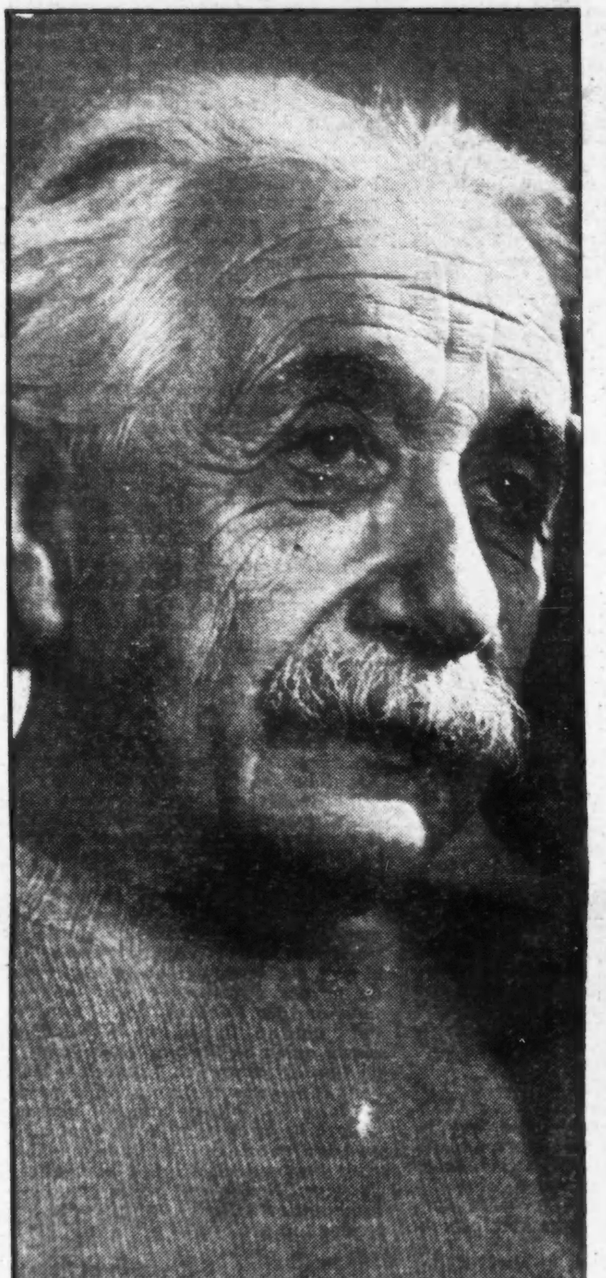
Roosevelt en donna la promesse à Sachs. Confiant en ses pouvoirs et en sa mémoire, il omit seulement de la consigner. Travaillé par des pressentiments macabres, Leo Szilard tenta, en mars 1945, une nouvelle percée auprès du Président. Il rédigea une lettre d'avertissement, la soumit à Einstein qui la contresigna. Cette lettre ne parvint jamais à son destinataire. Roosevelt était mort.

Une bombe est faite pour être lancée

Pendant que Bohr, Szilard, Einstein, Sachs avaient travaillé contre l'emploi de la bombe, le général Leslie Groves avait mis au point les modalités de son lancement. Une liste de cibles possibles avait été dressée, avec la collaboration d'Oppenheimer notamment. Le général Groves obtint qu'aucune d'entre elles ne fût bombardée, afin que les effets des armes atomiques pussent être déterminés avec précision. Pour le général Groves, organisateur dynamique et méticuleux, l'emploi de la bombe ne faisait pas de doute : une bombe est faite pour être lancée, surtout lorsqu'elle a coûté 2 milliards de dollars. Le ministre de la Guerre, M. Stimson, logicien rigoureux et d'une froideur puritaine, partageait cet avis.

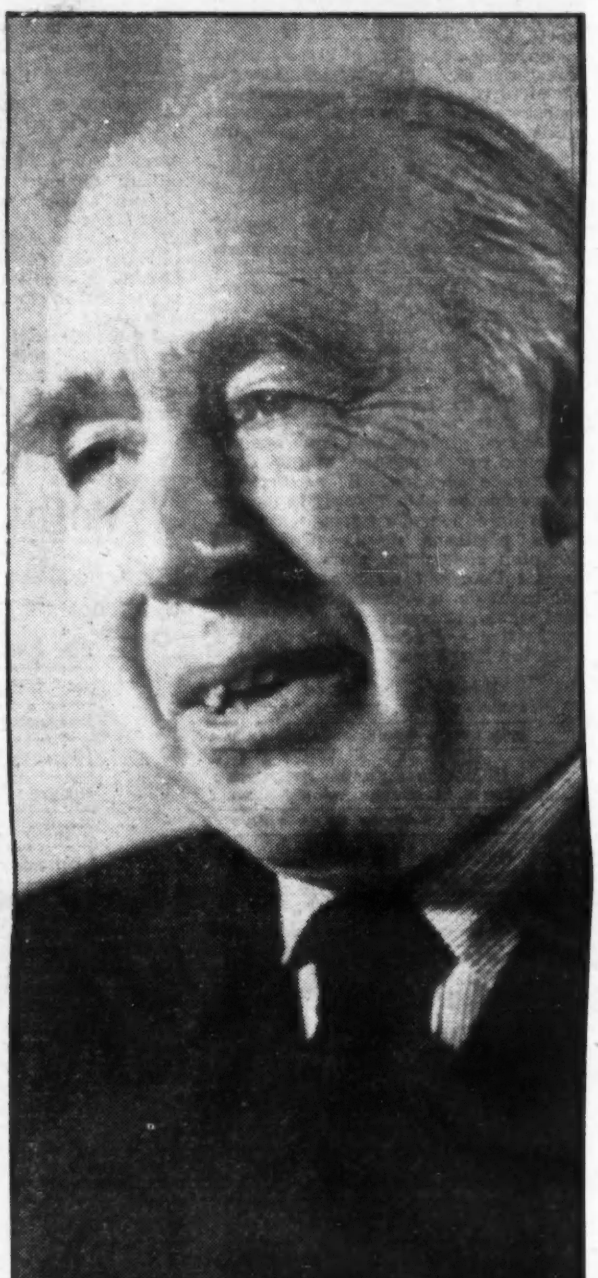
A la première session consacrée par le président Truman, le 31 mai 1945, aux questions atomiques, M. Stimson recommanda donc au Président, comme une affaire entendue : que la bombe atomique serait employée, aussi rapidement que possible et *sans avertissement*, contre une ville japonaise comportant des installations militaires importantes.

Cette recommandation n'était pas imputable à M. Stimson seulement.



(Camera Press)

ALBERT EINSTEIN



(Baron)

NIELS BOHR

Impuissants devant les enchaînements de l'Histoire

Elle avait été approuvée, non sans résistance il est vrai, par les principaux savants atomistes : Karl et Arthur Compton, James Conant, Vannevar Bush, Robert Oppenheimer, Ernest Lawrence, Enrico Fermi, tous membres ou conseillers de l' « Interim Committee », chargé des questions atomiques, et que présidaient MM. Stimson et George L. Harrison (ce dernier étant, d'autre part, ô ironie, président d'une compagnie d'assurance-vie).

Le rapport Franck

Au « Metallurgical Laboratory » de Chicago, chargé des problèmes de la chimie de l'uranium, la décision du 31 mai provoqua un sursaut de révolte. On l'y qualifia de brutale, immorale, criminelle, irresponsable. Un homme surtout, savant de réputation mondiale, mena campagne : le physicien juif allemand James Franck, prix Nobel, ancien professeur à Goettingue, où il avait eu Oppenheimer pour élève. Franck, secondé par Szilard, forme un véritable comité de résistance, baptisé « commission pour les conséquences sociales et politiques de l'énergie atomique ». Dans son « Rapport au Ministre de la Guerre », connu par la suite comme « Rapport Franck », la commission déclarait :

« Nous, petit groupe de citoyens, qui connaissons l'état actuel de la science nucléaire, sommes obsédés par la vision d'un anéantissement brusque de notre pays, d'une catastrophe à la Pearl Harbour, mais mille fois plus grande, et qui pourrait frapper chaque grande ville de notre pays. »

La commission mettait en garde contre « la méfiance, la vague de terreur et de réprobation morale » que provoquerait dans le monde l'emploi de l'arme nucléaire. Le rapport Franck reprenait la substance des recommandations d'Alexander Sachs, demandant une démonstration préalable de la bombe devant les représentants de toutes les nations.

Le rapport Franck fut confié à son principal auteur pour être remis à M. Stimson personnellement. Mais il ne parvint pas au ministre de la Guerre. Celui-ci était absent de Washington. Le rapport fut intercepté par Arthur Compton, conseiller de l' « Interim Committee », qui joignit au texte de Franck une lettre marquant son désaccord. Compton savait parfaitement que son commentaire détruirait toute chance d'un accueil favorable du rapport Franck. Le physicien Arthur Holly Compton était-il donc un homme sans conscience ?

Pas plus, en vérité, que ses collègues Oppenheimer, Fermi, Lawrence ou Conant, qui tous avaient approuvé la décision du 31 mai. Il se trouvait simplement que ces conseillers du gouvernement disposaient d'informations inaccessibles à Franck ou à Szilard, et que, sur la base de ces informations, ils ne pouvaient faire autrement que donner (fût-ce avec des « scrupules atroces ») leur approbation au lancement *inconditionnel* de la bombe.

Un « raccourci humain »...

Ces informations concernaient la situation militaire, fin mai 1945. La puissance du Japon était déjà brisée, le gouvernement prêt à la capitulation. Mais à une « capitulation honorable », qui sauvegardât l'autorité et le trône de l'empereur. Etait-ce donc trop demander ? Oui, c'était trop, dans l'atmosphère de 1945. Toutes les agressions et tous les crimes de guerre du Japon avaient été ordonnés au nom de l'empereur. La figure d'Hirohito, pour l'Asie et l'Amérique, était aussi sanguinaire et haïssable que celle de Hitler pour l'Europe.

→

C'est votre papier à lettres

QUI VOUS REPRÉSENTE

Faites-le exécuter en TIMBRAGE

CHEZ UN SPECIALISTE

★

IMPRIMERIE LEBHAR

35, rue des Trois-Bornes

PARIS - 11e

Tél. : OBE. 32-31 - 54-75

→

Mais pour contraindre le Japon à la capitulation inconditionnelle, il y avait un seul moyen : l'invasion, le corps-à-corps avec tout un peuple fanatisé par la foi en son empereur-dieu. La date de l'invasion des îles japonaises avait été fixée au 1er novembre 1945. Durée probable de la conquête : douze mois. Estimation des pertes (d'après le général Marshall, chef d'état-major) : 500.000 Américains et 2 millions de Japonais. Pertes causées par le premier grand bombardement conventionnel de Tokyo : 80.000 morts et 1,5 million de sans-abri. Pertes probables causées par la première bombe atomique : 10.000 morts.

Confrontés avec ces chiffres par les soins de M. Stimson, les savants n'avaient pas le choix. La bombe était un raccourci humain vers la victoire. « Elle donnera au Japon, déclara M. Stimson, un choc psychologique qui permettra d'épargner un multiple des victimes que causera la bombe. »

Prévenir les victimes ?

Les savants s'inclinèrent donc, mais non sans combat. Puisque c'était le choc psychologique qui importait, objecta Arthur Compton, pourquoi ne pas lancer la bombe sur une bande de terrain inhabitée, après avoir invité les responsables japonais à observer ses effets ?

Réponse de Groves, Byrnes et Stimson : Nous possédons deux bombes. Si nous en gâchons une dans une expérience psychologique, et que cette expérience échoue, il ne restera qu'une bombe pour obtenir la capitulation du Japon. C'est trop risqué.

Les partisans de la proposition Compton changèrent alors leur argument : Pourquoi ne pas avertir les habitants de la ville-cible qu'ils seront attaqués par une arme terrifiante, les inviter à évacuer leur ville et à observer l'explosion ?

Objection de James Byrnes : **« Alors ils concentreront nos boys prisonniers dans la ville désignée. »**

Objection du général Groves : **« Toute la chasse japonaise nous attendra au-dessus de la ville. »**

Objection de M. Stimson : **« Nous ne sommes pas certains que la bombe explosera. Rien ne nous nuirait davantage qu'une démonstration ratée. »**

L'argument russe...

Ces arguments parfaitement contraignants étaient cependant étayés par des considérations d'un ordre différent. A la conférence de Yalta, Staline, sur les instances de Roosevelt, avait fini par promettre l'entrée en guerre de l'U.R.S.S. contre le Japon. Le jour probable de l'intervention soviétique se situait vers le 8 août 1945. Du 8 août au 1er novembre, date du débarquement prévu des troupes américaines, les Soviétiques parviendraient sans doute à occuper une grande partie de la Chine. Leurs succès militaires paraîtraient décisifs dans l'écrasement du Japon et justifieraient les prétentions de Staline à un « condominium » russo-américain sur l'Extrême-Orient.

Or la méfiance à l'égard de l'U.R.S.S. était déjà grande ; M. Byrnes, secrétaire d'Etat de M. Truman, envisageait déjà la possibilité d'un conflit russo-américain. Dans cette perspective; il ne souhaitait pas seulement réduire au strict minimum le laps de temps laissé à l'U.R.S.S. pour prendre pied en Asie. Il souhaitait également utiliser la bombe atomique pour donner à l'U.R.S.S. un avertissement spectaculaire et « rendre les Russes plus dociles ».

Le général Marshall alla plus loin encore : il se demanda s'il ne valait pas mieux conserver la bombe atomique comme un atout décisif pour une meilleure occasion ; si l'Amérique ne devrait pas n'exhiber cet atout décisif que lorsqu'il s'agirait d'impressionner son antagoniste de demain : l'U.R.S.S.

Ces raisonnements politico-stratégiques donnaient le frisson aux savants initiés. Une arme jamais employée, estimèrent-ils, resterait une tentation permanente pour les dirigeants américains ; confiants en leur supériorité militaire, d'autant plus réelle qu'elle serait secrète, ils se laisseraient peut-être entraîner à des imprudences qui rendraient nécessaire l'emploi de la bombe — contre l'U.R.S.S. cette fois. Mieux valait alors, estimèrent ces savants, employer la bombe tout de suite. L'U. R. S. S. serait avertie d'avance ; la démonstration des effets terrifiants de la nouvelle arme suffirait pour chasser toute tentation guerrière du cœur des hommes d'Etat.

Dernière tentative

C'est dans cet état d'esprit que membres et conseillers du gouvernement des Etats-Unis décidèrent, pour le premier jour de beau temps qui suivrait le 3 août 1945, la plus spectaculaire hécatombe de l'histoire. Les deux seules bombes atomiques qui existaient alors étaient déjà embarquées à bord du croiseur lourd « Indianapolis », que l'infatigable Leo Szilard mobilisait encore soixante-sept savants pour une pétition : n'employez pas la bombe sans avertissement, demandait Szilard ; donnez d'abord aux Japonais une chance de capituler.

L'insistance de Szilard et de l'équipe du « Metallurgical Laboratory » finit par troubler jusqu'au général Groves. Peut-être Szilard eût-il obtenu quelque chose en dépit de l'heure avancée si un sondage, ordonné par le général, n'avait révélé : 87 % du personnel scientifique de Chicago étaient pour l'emploi de la bombe, à condition que celle-ci fût réellement nécessaire pour mettre fin à la guerre.

Le 6 août 1945, donc, une colonne de fumée haute de 15.000 mètres s'éleva au-dessus d'Hiroshima, pratiquement effacée de la surface de la terre.

Michel BOSQUET.

(*Copyright* L'Express.)

COMMUNISME

M. Kroutchev a besoin de Tito...

● ***Kroutchev et Tito se sont rencontrés la semaine dernière, en Roumanie, à mi-chemin entre Moscou et Belgrade. Entre les deux hommes : l'Armée Rouge, l'opinion publique.***

CETTE semaine, quelque part en Roumanie, à mi-chemin entre Moscou et Belgrade, M. Krbutchev et le maréchal Tito se sont rencontrés pour la quatrième fois en l'espace de deux ans; la première fois depuis les événements de Budapest.

Depuis le mémorable jour de mai 1955 où M. Kroutchev débarqua à l'aérodrome de Belgrade, apportant au maréchal Tito et aux communistes yougoslaves les solennelles excuses du peuple soviétique après les calomnies de l'époque stalinienne, les deux hommes d'Etat ont passé ensemble plus de sept semaines.

Une première fois, le chef d'Etat yougoslave accompagna M. Kroutchev et sa suite dans un véritable tour de Yougoslavie au terme duquel il signa, le 2 juin 1955, la fameuse déclaration de réconciliation. Puis, en juin 1956, M. Kroutchev fit visiter à M. Tito — follement acclamé par les foules soviétiques — les principaux centres de la Russie européenne.

Cette dernière visite s'était terminée par la signature à Moscou d'un important communiqué, lequel reconnaissait :

« Les voies du développement du socialisme peuvent être diverses dans les différents pays. »

Enfin, le 18 septembre 1956, M. Kroutchev débarque à l'improviste à Belgrade et, après trois jours de conversations, emmène le maréchal Tito en Crimée pour « passer avec lui deux semaines de vacances ».

Nuages

Tout semblait indiquer qu'entre Tito et Kroutchev une solide alliance s'était établie dont l'objectif principal était de faire évoluer le camp oriental dans le sens de la déstalinisation. Tous les chefs des partis communistes de l'Est européen (tous, à l'exception il est vrai des Polonais) firent alors leur pèlerinage à Belgrade, tandis que la presse moscovite n'en finissait plus de glorifier les réalisations socialistes des Yougoslaves.

Jusqu'en septembre 1956, l'alliance paraissait inébranlable. Lorsque soudain, en octobre, éclatèrent les événements de Pologne qui obligèrent M. Kroutchev à faire avec toute l'équipe gouvernementale soviétique un voyage-éclair à Varsovie.

Dès le début de ses conversations avec M. Gomulka, M. Kroutchev se vante de l'appui de tous les partis communistes du monde — y compris le chinois et le yougoslave. Les Polonais, surpris, font aussitôt appel au témoignage du maréchal Tito à Belgrade. La nuit même, celui-ci dément les affirmations de M. Kroutchev.

Quelques jours plus tard, c'est Budapest et la première intervention soviétique. Le plan d'évolution progressive du bloc de l'Est, établi avec tant de soin par Kroutchev et Tito, tombe en ruines. Les Yougoslaves usent toutefois de toute leur autorité pour inciter Moscou à la prudence et au compromis. Le 30 octobre 1956, le titisme et le gomulkisme ont leur jour de victoire : le P.C. de l'U.R.S.S. déclare solennellement que tous les pays ont le droit de construire le socialisme selon leurs méthodes propres et que l'armée soviétique ne restera pas sur leurs territoires contre le gré des dirigeants nationaux. *« Il n'y a plus de satellites »*, proclame-t-on avec joie à Varsovie et à Belgrade.

Malheureusement, quatre jours plus tard, les Soviétiques changent d'avis et interviennent pour la deuxième fois à Budapest avec la violence qu'on connaît.

Orages

Tito hésite d'abord à les condamner. La tournure qu'ont prise les événements à Budapest avant la deuxième intervention soviétique l'a également inquiété. Il ordonne au délégué yougoslave à l'O.N.U. de s'abstenir au cours des votes cruciaux et conseille même à M. Nehru d'adopter une attitude analogue.

Mais l'abstention n'est pas possible pour longtemps. Les Russes violent un engagement après l'autre et déportent M. Imre Nagy qui était réfugié à l'ambassade yougoslave à Budapest. Le maréchal Tito prononce alors un discours-fleuve à Pula pour dénoncer les « petits Staline » qui survivent au Kremlin.

Se considérant comme délié de tous les accords tacites conclus avec M. Kroutchev en Crimée, il divulgue certains détails de ses pourparlers avec les dirigeants suprêmes de l'U.R.S.S. Il raconte qu'on lui a amené à Yalta toute une brochette de dirigeants des démocraties populaires, M. Geroe en tête, en lui demandant de les soutenir parce que ce sont d'« honnêtes hommes ». Il déclare qu'il est resté sceptique devant toute cette mise en scène et qu'il essaya de persuader les Russes de ne pas s'obstiner à maintenir au pouvoir des hommes discrédités et haïs, comme Rakosi et Geroe. C'est parce qu'on ne l'a pas entendu qu'a eu lieu l'insurrection hongroise. Mais dans cette violente diatribe, il se garde de faire la moindre allusion personnelle à Kroutchev. Bien au contraire, on laisse entendre à Belgrade que Tito croit toujours qu'il est *« le meilleur de toute l'équipe »* et que la deuxième intervention à Budapest a été décidée contre son gré.

Contre-attaque

Ces nuances ne suffisent pas pour détourner la colère de Moscou qui contre-attaque violemment. Les staliniens endurcis des partis satellites — les Albanais et les Bulgares en premier lieu — reçoivent le feu vert pour donner libre cours aux sentiments qu'ils nourrissent à l'égard de Tito. Un pas de plus et c'est le retour à la situation d'avant 1955.

Pourtant, le maréchal Tito ne paraît ni trop affecté ni trop inquiet. A un dirigeant travailliste qu'il rencontre au mois de décembre, il fait comprendre *« que la situation évolue et qu'il y aura bientôt des surprises en Russie »*, avec la mine de quelqu'un qui sait beaucoup de choses et à qui on peut faire confiance. Ses adjoints, moins discrets, disent plus clairement encore que M. Kroutchev est en train de reprendre la situation en main et que la course vers la déstalinisation recommencera.

Les événements leur donnent bientôt raison : M. Molotov, l'ennemi numéro 1 du titisme, co-signataire avec Staline de la fameuse résolution concernant les Yougoslaves, est éliminé. Belgrade connaît une fois de plus des heures de joie.

Mauvaise surprise

Mais le turbulent camarade K. leur réserve aussitôt une mauvaise surprise. A Prague, le 11 juillet, dans un de ces discours improvisés dont il a le secret, il se moque ouvertement de l'expérience sociale des titistes, *« de ces conseils ouvriers qui ne peuvent fonctionner que grâce à l'aide américaine »*, et il promet qu'il dira à Tito de vive voix tout ce qu'il pense de « son socialisme ». Il ajoute toutefois qu'il voudrait voir les Yougoslaves au sein du front unique des pays socialistes.

Tito et les siens, un peu déroutés par cette intervention, promettent une réponse adéquate au leader soviétique. En Roumanie, cette semaine, ils ont eu enfin l'occasion de parler à cœur ouvert.

C'était pourtant, sans doute, un dialogue sans espoir. La situation a bien changé depuis les vacances en Crimée. Le front, apparemment solide, des démocraties populaires a éclaté. La Pologne fait déjà bande à part, la Hongrie n'est maintenue que par les baïonnettes soviétiques; dans les autres pays, des surprises sont à prévoir d'un moment à l'autre. Dans ces conditions, il ne s'agit plus d'établir des plans savants sur la démocratisation par étapes. Les conseils et la bonne influence de Tito sont de peu d'utilité pour les dirigeants et le parti communiste de ce pays. Kroutchev le demande aujourd'hui d'un geste plus net: si le maréchal Tito veut vraiment l'aider à transformer le bloc soviétique, il ne lui reste qu'un moyen : y adhérer.

C'est ici que l'échange de vues à cœur ouvert tourne au dialogue de sourds. Les assurances et les promesses que M. Kroutchev peut donner aujourd'hui aux Yougoslaves sont de peu de poids par rapport aux événements des derniers mois. M. Kroutchev se déclare prêt à réitérer sa déclaration du 30 octobre sur l'indépendance des pays des démocraties populaires et sur le retrait des forces armées soviétiques de leurs territoires à la demande des dirigeants nationaux. Mais Tito lui répond aussitôt qu'après le 30 octobre il y avait déjà eu une intervention militaire soviétique et que les dirigeants auxquels fait allusion Kroutchev sont dans plusieurs pays ses simples marionnettes.

Tito demande donc des actes précis et notamment le limogeage de certains leaders des pays voisins de la Yougoslavie, auxquels il pensait à Pula en parlant *« des hommes discrédités et détestés par leur peuple »*. C'est seulement après qu'on pourrait reparler utilement de la question.

Tout semble indiquer que M. Kroutchev envisage d'accepter ce « préalable » yougoslave. Une extrême satisfaction à Varsovie et à Belgrade après les conversations Tito-Kroutchev ne peut s'expliquer autrement.

Et l'on comprend facilement que l'homme n° 1 du Kremlin soit prêt à aller très loin pour obtenir l'adhésion de Tito au camp soviétique. La position de la Yougoslavie qui, tout en étant un pays socialiste, se refuse à faire partie de ce camp, est intolérable pour les Russes. Car comment, dans ce cas, empêcher les autres — et la Pologne tout d'abord — de revendiquer la même liberté ?

Or, Kroutchev joue sa fortune politique sur la réussite d'une opération qui consiste à déstaliniser l'U.R.S.S. sans provoquer en même temps la désintégration du bloc soviétique. Son plus puissant allié à l'intérieur de la Russie est l'Armée Rouge, qui est prête à accepter toutes les innovations démocratiques mais qui ne veut pas perdre les bases militaires que lui assure l'existence du « camp socialiste ». Kroutchev ne peut donc pas tolérer le dangereux précédent yougoslave et il a besoin plus que jamais de l'adhésion de ce pays à ce qu'il appelle *« le front des pays socialistes »*.

Conscient de cette situation, Tito veut en tirer tous les avantages possibles et insiste sur les actes qui doivent accompagner les promesses.

Mais des limogeages spectaculaires dans les démocraties populaires orthodoxes, et même la révision discrète de l'attitude soviétique à l'égard de l'insurrection hongroise, suffiraient-ils aux Yougoslaves ?

Car le maréchal Tito est obligé de tenir compte, en plus, d'un facteur décisif pour lui : l'opinion de son pays. Or, si les Yougoslaves ne sont pas toujours satisfaits de la situation intérieure, ils soutiennent Tito parce que sa politique étrangère, son indépendance ont un très grand prestige. Ils n'accepteraient sans doute pas que la Yougoslavie redevienne un des membres du « bloc soviétique », fût-il plus démocratique.

C'est pourquoi la rencontre de Roumanie — comme plusieurs autres qui vont la suivre, sans doute — n'a pu se terminer que par un communiqué embarrassé sur le désir des deux pays de collaborer sur des bases d'égalité.

K. S. KAROL.

Un nouveau chapitre passionnant de l'Histoire des manuscrits de la Mer Morte

L'AFFAIRE des manuscrits de la mer Morte, qui est sans doute le plus vieux roman policier du monde, connaît aujourd'hui un rebondissement passionnant.

En 1947, grâce à une brebis perdue, étaient découvertes, dans une grotte de la falaise ouest bordant la mer Morte, des jarres contenant des rouleaux de cuir recouverts d'inscriptions. En 1951, sous la direction de M. Harding, directeur de l'Ecole française de Jérusalem, on entreprenait les fouilles systématiques d'une ruine mystérieuse, le cimetière de Qumran, lui aussi situé dans le désert de Juda. Puis, toujours le long de la mer Morte, d'autres grottes, les grottes de Murabba'at, révélaient leurs trésors, objets manuscrits, pièces, etc. Très vite, il apparut que ces découvertes étaient sensationnelles (1). Et depuis dix ans les savants spécialistes du monde entier, laïcs et religieux, se sont penchés avec passion sur l'énigme des manuscrits de la mer Morte.

Ces documents permettent-ils de reconstituer l'existence d'une communauté juive, les Esséniens, dont le législateur et prophète aurait porté le nom de « Maître de Justice » ? Entre les idées, les valeurs morales prêchées par le Maître de Justice et celles révélées par le Christ, entre la mystique et les rites des Esséniens et ceux des premiers chrétiens, les ressemblances sont-elles frappantes ?

Pour de nombreux savants, les manuscrits de la mer Morte prouvent l'existence des Esséniens. Ils sont ce « chainon » manquant qui amène au début du christianisme.

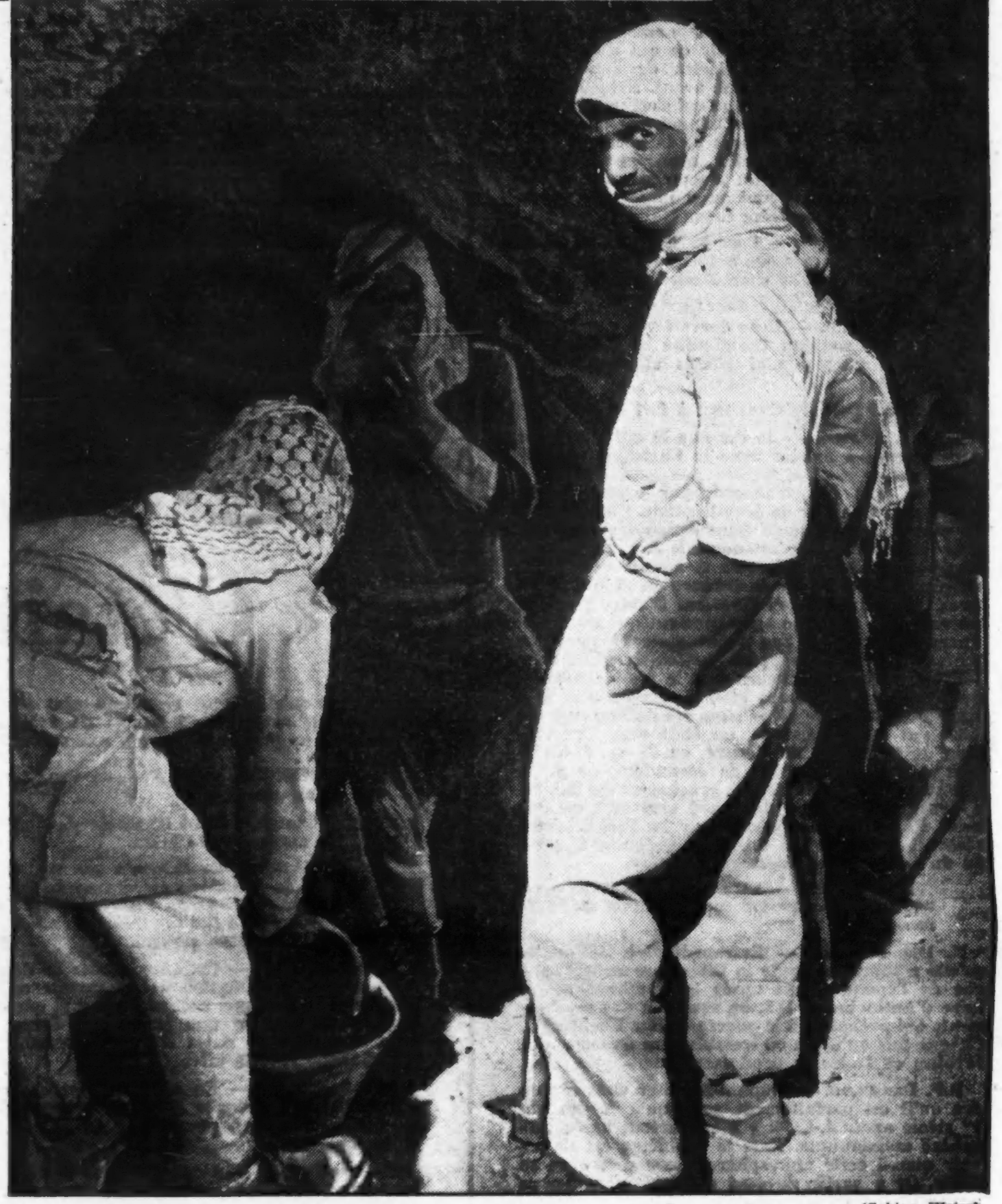
C'est ce que croit notamment le R.P. Daniélou, professeur à l'Institut Catholique et auteur de Les Manuscrits de la mer Morte et les Origines du christianisme *(Editions de l'Orante)* (2).

En allant beaucoup plus loin dans cette voie, un professeur d'histoire ancienne à la Sorbonne, M. Dupont-Sommer, estime que Jésus devrait être désormais considéré comme un simple disciple du Maître de Justice, dont une chance purement historique a favorisé le message au point que le christianisme a supplanté « l'essénisme ».

Mais toutes ces hypothèses sont remises en question par M. Del Medico, auteur de Deux Manuscrits hébreux de la mer Morte *(Geuthner) et de* l'Enigme des Manuscrits de la mer Morte *(Plon).*

Le R.P. Daniélou et M. Del Medico viennent de se rencontrer à « L'Express » pour confronter leurs thèses et leurs arguments sur ce nouveau chapitre passionnant de l'histoire des Manuscrits.

(1) Voir « L'Express », n° 285, du 7 décembre 1956.
(2) Voir « L'Express », n° 293, du 1er février 1957.



(Sabine Weiss)

ENTRÉE DE LA GROTTE N° 11 DE QUMRAN
« On a rassemblé progressivement pas mal de choses »

LES ESSÉNIENS ONT-ILS EXISTE ?

L'EXPRESS. — Si l'on voulait exposer, à des lecteurs qui ont très mal suivi le détail de cette affaire, le problème des Manuscrits de la mer Morte, ne pourrait-on pas dire, en simplifiant, qu'il existe trois thèses principales ?

1) Celle de M. Dupont-Sommer, irritante pour les chrétiens, reprise par tous les athées avec enchantement : la découverte de ces manuscrits remet en cause la naissance du christianisme.

2) Celle du Père Daniélou : ces manuscrits ne permettent pas de remettre en cause l'originalité et la transcendance de la révélation chrétienne ; ils nous éclairent seulement sur les racines du christianisme.

3) Enfin, celle de M. Del Medico : ces manuscrits sont « postérieurs » à la vie du Christ; ils laissent donc absolument entier le problème de la naissance du christianisme, lequel reste une révélation, en tout cas sur le plan historique. En d'autres termes, le Père Daniélou ne réfute pas les hypothèses de Dupont-Sommer, il les interprète différemment. Tandis que M. Del Medico conteste l'ensemble de la datation de M. Dupont-Sommer.

Première question : comment pourrait-on expliquer pourquoi l'importance de cette controverse dépasse de beaucoup celle d'une simple controverse historique entre exégètes ? D'où vient son retentissement ? Qu'est-ce que cela remet en question ?

R.P. DANIÉLOU. — Je serais heureux de voir poser cette question d'abord à M. Del Medico. Je voudrais savoir si, en dehors du problème proprement historique, M. Del Medico attache à la question une importance à d'autres points de vue ? Est-ce que d'un point de vue religieux juif, la chose a une particulière importance pour vous ?

M. DEL MEDICO. — Aucune. Ce qui me pousse, c'est la recherche de la vérité historique.

L'EXPRESS. — Est-ce que ces manuscrits, en dehors de toute controverse religieuse, garderaient un intérêt historique ?

M. DEL MEDICO. — Très considérable. Ils dépeignent une situation ; ils donnent un tableau — partial évidemment — des mouvements politiques et religieux en Palestine à une époque que je situe, moi, du Ier siècle de notre ère jusqu'au milieu du IIe siècle.

R.P. DANIÉLOU. — Quoi qu'il en soit de la date historique, cela ne change rien de votre point de vue ?

M. DEL MEDICO. — Si on avait trouvé des documents datant du IIIe siècle avant ou du Ve siècle après J.-C., pour moi leur intérêt resterait le même.

L'EXPRESS. — Il est assez normal que des chrétiens y trouvent d'abord l'intérêt de découvrir l'origine du christianisme.

R.P. DANIÉLOU. — Le christianisme intéresse même les non-chrétiens dans la mesure où c'est un fait humain essentiel.

Supposez que l'on dise : on a trouvé du nouveau sur Sémiramis. Cela n'intéressera qu'un certain nombre de spécialistes. Mais tout le monde sait ce qu'est le Christ. Alors, dire qu'il y a du nouveau sur le Christ suscite l'intérêt général. Et, à mon avis, les découvertes de la mer Morte méri-

→

Un nouveau chapitre de l'histoire …

— « C'était un monastère.

→

tent cet intérêt, car je pense qu'elles nous apprennent du nouveau sur le milieu où vivait le Christ.

M. DEL MEDICO. — Je pense, moi, que ces découvertes nous apprennent beaucoup de nouveau sur l'époque qui a suivi le Christ, mais ne nous apportent rien pour expliquer l'apparition du Christ.

R.P. DANIÉLOU. — Pas pour expliquer l'apparition du Christ, mais pour expliquer son milieu.

M. DEL MEDICO. — Il me semble aussi important et aussi intéressant de savoir ce qui s'est passé après, dans les premiers siècles de l'ère chrétienne, que ce qui s'est passé avant. Evidemment, pour le chrétien, connaître ce qui s'est passé avant a peut-être un peu plus d'importance que pour l'historien qui est en dehors de la question religieuse. Mais pour l'historien, avant et après ont la même importance. Un document datant de Marc-Aurèle est pour moi aussi important qu'un document datant de Jules César !

L'EXPRESS. — Pour M. Del Medico, il ne semble donc pas que ces découvertes puissent avoir de répercussions d'ordre religieux. Mais pour l'Eglise ?

M. DEL MEDICO. — Il ne devrait pas y en avoir. J'ai toujours soutenu l'originalité de l'enseignement de Jésus ; je n'ai jamais admis un pré-christianisme.

R.P. DANIÉLOU. — C'est tout à fait important.

M. DEL MEDICO. — Je dis que le christianisme a commencé à exister avec le Christ et ses disciples.

Je ne suis pas d'accord, par exemple, sur le pré-christianisme de Jean-Baptiste. Quand il est en prison, il va jusqu'à faire demander à Jésus : « Es-tu celui que nous attendons?» Je vois en Jean-Baptiste ce doute affreux : il attend quelqu'un, mais sans être sûr de le trouver en Jésus. Je ne peux pas l'appeler pré-chrétien. D'autre part, je ne vois rien dans son enseignement qui soit typiquement chrétien. Ses idées étaient courantes dans tout le judaïsme, plus particulièrement chez les Sadducéens. D'ailleurs tout le monde pensait que les Derniers Temps étaient arrivés. J'ai souligné qu'à l'époque où je situe les événements relatés par les manuscrits, on était sous l'impression de l'éruption du Vésuve, en 79 ap. J.-C. Le jour où, après la chute de Jérusalem, on a vu que vraiment les montagnes crachaient du feu, on a pensé que le jour de Iahvé arrivait : ce qui avait été prédit par Isaïe et par les Prophètes se réalisait vraiment ! Il fallait se préparer à cette fin du monde et au Jugement Dernier.

L'EXPRESS. — L'éruption du Vésuve a eu une telle répercussion dans le bassin méditerranéen ?

M. DEL MEDICO. — Extraordinaire. Je pense qu'elle a influencé toute la littérature apocalyptique de l'époque. Puis après le tremblement de terre d'Antioche en 115, on assiste à des soulèvements qui préludent à la guerre de Bar Kochba (1). Chaque fois qu'il y a eu tremblement de terre, des révoltes en Judée se produisent.

R.P. DANIÉLOU. — Dupont-Sommer vous répondra qu'il est parfaitement vrai qu'à la fin du Ier siècle après J.-C., il y a eu partout une atmosphère messianique. Mais le problème est de savoir quand cette atmosphère a commencé de se créer. Or à partir de quel moment voyons-nous apparaître ces personnages qui se présentent comme le Messie ? C'est à partir du Ier siècle avant Jésus-Christ. Et quand nous nous demandons d'où est venu tout cela, Dupont-Sommer nous dit : précisément de ce mouvement des hommes de la mer Morte qui ont considéré qu'ils apportaient là un message nouveau.

Il est très frappant en effet de voir que, dans le « Commentaire d'Habacuc », le Maître de Justice dit : « Ceci est nouveau. » Et il précise : « Les Prophètes ont dit certaines choses, mais le secret qui m'a été révélé à moi, c'est que ce que disent les Prophètes va commencer à s'accomplir. »

« Quand vécut le Maître de Justice ?... »

L'EXPRESS. — Le Commentaire d'Habacuc — toujours pour nos lecteurs qui n'auraient pas suivi le détail de l'affaire : le texte où un anonyme explique en les appliquant à son époque, les prophéties d'Habacuc, celui des douze petits prophètes qui annonce au début du VIe siècle avant J.-C. l'invasion des Chaldéens et de Nabuchodonosor ?

R.P. DANIÉLOU. — Oui. Si nous situons cela au Ier siècle avant J.-C., nous avons en effet là l'origine de tout un mouvement messianique qui va, à partir de ce moment-là, déferler et remplir la fin du Ier siècle avant J.-C. et le Ier siècle de notre ère. Autrement, je ne vois pas d'où M. Del Medico fait surgir ces affirmations messianiques qui sont un fait nouveau dans le judaïsme du temps.

M. DEL MEDICO. — Je voudrais savoir pourquoi l'on continue à dater le « Commentaire d'Habacuc » du Ier siècle av. J.-C.? Même dans votre hypothèse, ce n'est certainement pas le Maître de Justice qui parle lui-même ; c'est quelqu'un d'autre qui raconte ce qu'a fait le Maître de Justice.

R.P. DANIÉLOU. — C'est en effet quelqu'un d'autre qui raconte. C'est un disciple du Maître de Justice qui le dit de lui.

M. DEL MEDICO. — Il peut le dire de lui plusieurs siècles après. Alors se posent deux questions : en premier lieu, quand le « Commentaire d'Habacuc » a-t-il été écrit ? Et en second lieu, quand le Maître de Justice a-t-il vécu ?

Vous dites qu'il a vécu avant Jésus-Christ et que le « Commentaire d'Habacuc » a été écrit avant 66. Je voudrais des renseignements à ce sujet : ce sont des hypothèses qui partent toujours d'une prémisse plus ou moins discutable.

Les premiers faits qui ont été annoncés au sujet de ces manuscrits avaient trait aux jarres dans lesquelles ils ont été trouvés. On a dit que c'étaient des jarres hellénistiques, par conséquent datant au plus tard du IIe siècle avant Jésus-Christ ; on en a conclu que les manuscrits ne pouvaient pas être plus récents, et l'on a cherché à situer toutes les scènes qui sont mentionnées ou sous-entendues dans ces manuscrits au IIe siècle avant Jésus-Christ, en fonction de la date des jarres.

Même cette prémisse, on peut en discuter, parce qu'on peut mettre du vin nouveau dans des outres anciennes. Enfin, on est parti de cette idée et on a édifié des hypothèses.

Pour ma part, je n'ai pas voulu considérer la date des jarres comme un critère. J'ai cherché à lire les textes et à m'y tenir: il y a des questions de langage, des points de détail qui m'ont frappé. C'est ainsi que, dès le début, j'avais approximativement daté ces textes de la fin du Ier ou du début du IIe siècle de notre ère.

Par la suite, le R.P. de Vaux a démenti d'une façon très spectaculaire sa datation des jarres ; il a admis qu'elles sont beaucoup plus récentes. Mais tout le monde était lancé ; on avait échafaudé tout un édifice et on n'a pas voulu le démolir.

L'EXPRESS. — Le Père de Vaux les situe à quelle date ?

M. DEL MEDICO. — Au Ier siècle de notre ère, c'est-à-dire après Jésus-Christ.

L'EXPRESS. — Cela n'a pas empêché les tenants de la théorie essénienne de demeurer sur leurs positions ?... Peut-être leur était-il difficile, ayant édifié des théories, de faire brutalement machine arrière...

M. DEL MEDICO. — Cette hypothèse de départ a été maintenue quoiqu'on sache maintenant que les jarres ne sont pas hellénistiques, et quoiqu'on admette maintenant que la plupart des manuscrits doivent être datés d'entre la première et la deuxième révolte juive.

R.P. DANIÉLOU. — En ce qui concerne la date à laquelle ont été écrits les manuscrits, il y a en effet une marge qui peut très bien aller jusqu'à la fin du Ier siècle.

M. DEL MEDICO. — Alors pourquoi veut-on dater les textes d'une époque tellement ancienne ?

R.P. DANIÉLOU. — Tous les manuscrits de l'Ancien Testament sont dans ce cas : ce sont des documents plus anciens qui ont été copiés. De la même manière, les manuscrits de Sophocle que nous possédons sont très postérieurs.

L'EXPRESS. — M. Del Medico, comment avez-vous pu, dès le départ, situer ces manuscrits dans la période post-christique ? Uniquement grâce à des remarques de vocabulaire ?

M. DEL MEDICO. — Les deux premiers manuscrits que j'ai traduits sont ceux qu'on a appelés « Le Manuel de discipline » et « Le Commentaire d'Habacuc »...

L'EXPRESS. — « Le Manuel de discipline », c'est le coutumier, la Règle de cette mystérieuse Communauté de la Nouvelle Alliance fondée par ce mystérieux Maître de Justice ? La question qui se pose est celle de savoir à quelles conclusions d'ensemble vous arrivez à propos de ces documents, étant donné que la théorie de Dupont-Sommer se base sur le « Commentaire d'Habacuc » et sur le « Manuel de discipline », si nous l'avons bien comprise. Votre interprétation met en cause l'ensemble de ses thèses ?

M. DEL MEDICO. — Dans le « Commentaire d'Habacuc », j'ai tout de suite vu que celui qu'on appelait le Maître de Justice ne pouvait être que Menahem qui est mort en 66 de notre ère, au début de la guerre des Juifs: il y a beaucoup de détails dans le texte même qui nous l'indiquent.

Actuellement, je ne suis plus seul à défendre ce point de vue; en Angleterre, G.R. Driver et Cecil Roth prétendent même s'attribuer cette découverte que j'ai publiée dès 1951.

R.P. DANIÉLOU. — Je reconnais qu'une discussion reste ouverte — c'est que les événements qui nous sont décrits dans le « Commentaire d'Habacuc » sont des événements décrits dans des termes si généraux qu'ils peuvent correspondre à une série de situations historiques. C'est comme si dans un siècle, on retrouvait un manuscrit dans lequel on raconterait d'une manière symbolique une chute de ministère ; ce qui pourrait correspondre à vingt situations sous la IIIe République. Alors, on en est réduit à discuter les quelques indices que nous avons... C'est comme cela que vous avez pu mettre sur pied votre hypothèse avec Ménahem...

M. DEL MEDICO. — Quant au « Manuel de discipline », j'ai trouvé que c'était un écrit composite et qu'il y était même question des écoles rabbiniques. Ces écoles ont pris naissance vers l'an 90 de notre ère.

L'EXPRESS. — Est-ce que quelque chose empêche qu'il puisse exister un rouleau qui soit du Ier siècle ap. J.-C. alors que les autres dateraient de deux siècles avant ?

M. DEL MEDICO. — C'est évidemment possible à priori. Il y a effectivement un manuscrit, le rouleau d'Isaïe A, qui me semble dater d'avant l'ère chrétienne.

« Les Bédouins pourraient avoir menti... »

L'EXPRESS. — En lisant les différents livres consacrés à la question, nous avons été frappés de voir que ces découvertes ont été faites dans un ordre ou plutôt dans un désordre extraordinaire. Tous ces Bédouins qui fouillaient les grottes ; tous ces marchands qui disaient avoir quelque chose à vendre. Est-ce que ce désordre n'entraîne pas l'impossibilité de dater archéologiquement ces trouvailles ?

R.P. DANIÉLOU. — Je ne pense pas, parce qu'il y a tout de même des critères de datation. Or étudie les tissus, on les analyse par le test du carbone 14, etc.

M. DEL MEDICO. — Ce sont des critères assez vagues.

L'EXPRESS. — Pourrait-il y avoir eu supercherie ?

R.P. DANIÉLOU. — L'hypothèse est à écarter, je pense, parce que l'individu qui aurait fabriqué tout cela... Evidemment, les découvertes n'ont pas été faites par des archéologues, mais par des Bédouins, il y a eu des intérêts commerciaux... Mais on a rassemblé progressivement pas mal de choses.

M. DEL MEDICO. — Qu'est-ce qui empêchera un Bédouin de dire qu'il a trouvé des documents dans la grotte IV, d'autres dans la grotte XI, et d'autres dans telle autre grotte ? Rien.

L'EXPRESS. — Tous les manuscrits ont été découverts par des Bédouins ?

M. DEL MEDICO. — Pratiquement tous. Alors, quand un Bédouin vient dire : « Ceci provient de la grotte IV de Qumran », qui empêchera l'acheteur de répondre : « Non, ce fragment provient d'une grotte de Murabba'at, il vaut moins cher » ? Qui empêchera un esprit sceptique de soutenir que le document vient d'ailleurs et a glissé dans un lot ? — Nous avons là une marge d'incertitude assez considérable.

R.P. DANIÉLOU. — Ce qui est assez troublant, c'est que les gens qui ont participé à ces choses les racontent de manières différentes. Cela rend sceptique même sur les témoins oculaires. La mémoire recompose un peu les choses. Lorsque j'étais en Palestine, j'ai vu un jour arriver un brave homme à mon hôtel, avec une boîte de fer-blanc. Il m'a dit : « Je connais les Bédouins qui ne sont pas contents des prix qu'on leur donne ici ; si vous trouviez des gens qui offriraient de meilleures conditions... » Il m'a montré ce qu'il avait dans la boîte : cela m'a paru sans intérêt. Mais certainement les Bédouins ont cherché de l'argent. Il est possible qu'ils aient encore des choses et qu'ils cherchent actuellement le meilleur acquéreur.

M. DEL MEDICO. — Que sont devenus les manuscrits des deux livres de Daniel que détenait l'évêque syrien ?

R.P. DANIÉLOU. — On n'en parle pas.

« Les ghénizoth, cimetières de manuscrits... »

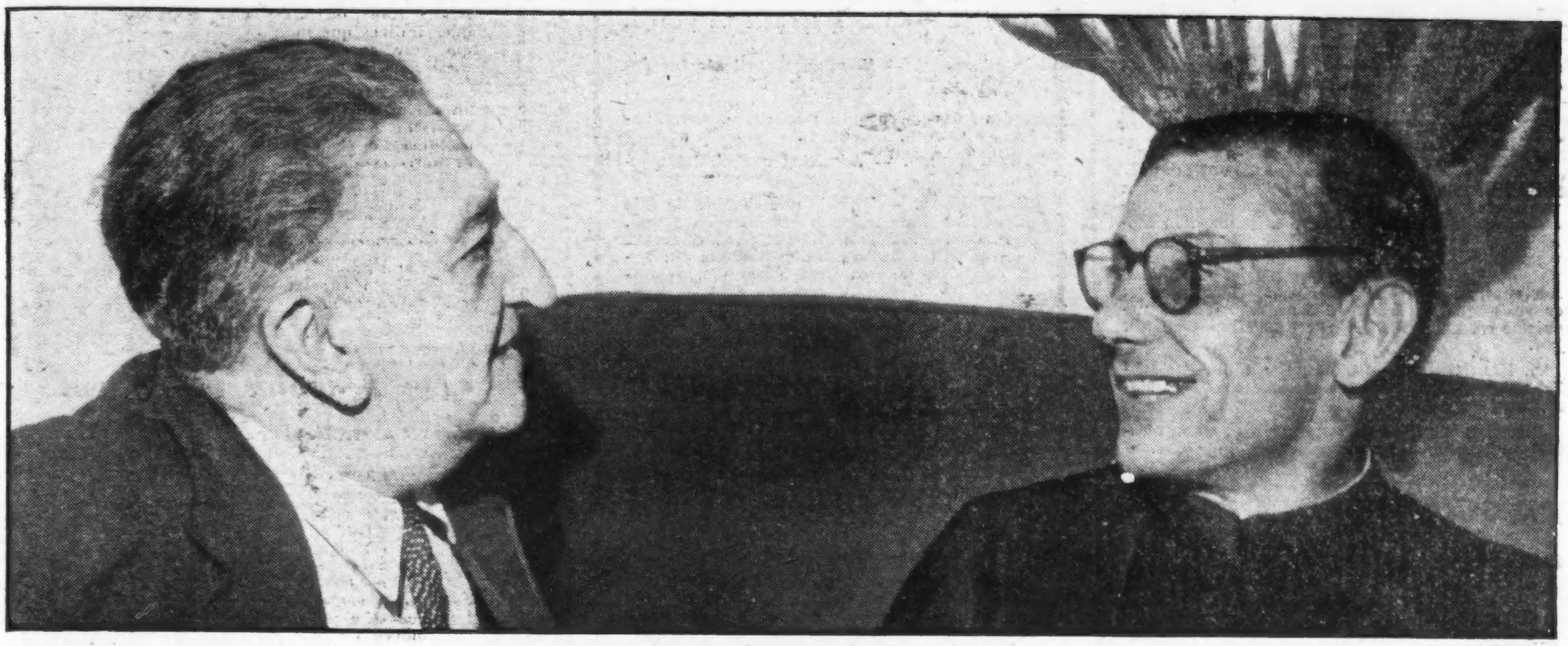
L'EXPRESS. — Tous les manuscrits qu'on a trouvés ont été déchiffrés ?

R.P. DANIÉLOU. — Les manuscrits de la grotte I, oui. Mais dans la grotte IV, qui a été découverte en 1952, on a trouvé des fragments importants de presque tous les livres de l'Ancien Testament et un certain nombre d'apocryphes : là, rien n'est publié.

L'EXPRESS. — Est-ce que tous les livres de l'Ancien Testament ont été trouvés dans les grottes ?

M. DEL MEDICO. — Oui, Sauf Esther.

(1) Chef de la deuxième Révolte des Juifs contre l'occupation romaine (IIe s. ap. J.-C.).



(Charpentier - L'Express)

M. DEL MEDICO ET LE R.P. DANIÉLOU
« Il faut toujours critiquer les hypothèses »

e. » – « Non, un cimetière de livres. »

L'EXPRESS. — Est-ce important ? Pourquoi le livre d'Esther manque-t-il ?

M. DEL MEDICO. — Parce que c'est le seul qu'un Juif pouvait garder chez lui. Il est interdit à un Juif d'avoir un livre canonique à domicile ; c'est là une conception assez bizarre, mais enfin... On ne doit pas toucher les livres canoniques hors de la synagogue, à l'exception du livre d'Esther. C'est là une vieille tradition : « Relisez le livre d'Esther pendant la fête de Pourim ». Tout le monde peut avoir un livre d'Esther. Même déchiré on ne doit pas le porter à la ghénizah.

L'EXPRESS. — Qu'est-ce qu'une ghénizah ?

M. DEL MEDICO. — L'institution des ghénizoth remonte à l'époque de la constitution du canon biblique. Il y avait beaucoup de livres qui faisaient partie de la Bible d'Alexandrie, mais que le rabbinat en Palestine ne voulait pas admettre comme étant canoniques. Il fut décidé qu'on ne pouvait pas les détruire parce qu'on y lisait le nom de Dieu et, parce qu'ils étaient écrits de la main de Juifs, on ne pouvait pas les brûler. Il fallait donc les mettre dans des *cachettes*.

Il s'est agi d'abord uniquement des livres que le rabbinat ne voulait pas considérer comme canoniques. Puis on a étendu cette idée à tous les ouvrages subversifs et aux livres qui étaient irréguliers, usagés, etc. C'est ainsi que les ghénizoth se sont multipliées. Les prescriptions concernant les ghénizoth ont été très nombreuses : si un contrat de mariage portait la date de l'ère romaine, si dans un acte de prêt un des témoins avait signé de son nom grec ou grécisé, le contrat était nul, il fallait le porter à la ghénizah.

Naturellement, une autre question se posait aussi : que fallait-il faire quand un livre était écrit par un hérétique, par un non-juif, et qu'il comportait le nom de Dieu ? Dans ce cas, il fallait le brûler. Or, si le nom de Dieu était écrit par un Juif, il fallait porter le rouleau à la ghénizah. Et s'il y avait un doute ? La décision rabbinique est assez amusante, elle dit ; « Dans le doute, divise par moitié. »

J'ai l'impression que certains rouleaux ont été traités suivant cette même règle. Un des points que je souligne dans mon livre, c'est qu'une bonne partie des manuscrits présentent une marge complète en haut, alors qu'ils portent en bas une ligne cycloïde tout à fait caractéristique qui montre que ces écrits ont été brûlés à moitié. Et la moitié impure a été mise à la ghénizah.

L'EXPRESS. — Existe-t-il d'autres cimetières de manuscrits de ce genre ?

M. DEL MEDICO. — J'ai l'impression qu'on en trouve autour de la mer Morte des quantités. Toutes ces grottes sont des ghénizoth, à mon avis... Effectivement, on n'a pas retrouvé le livre d'Esther dans les grottes, alors qu'on y a trouvé tous les autres livres canoniques en plusieurs exemplaires.

L'EXPRESS. — Vous arrivez à la conclusion que nous avons affaire non pas à une bibliothèque de monastère...

M. DEL MEDICO. — L'idée même de bibliothèque monastique est insoutenable. Il faudrait supposer qu'il y aurait eu des gens qui n'auraient écrit et conservé que des livres de leur secte et rien d'autre. Aucune bibliothèque, à ma connaissance, n'est tellement représentative d'une seule idée.

Supposez qu'on eût encore la bibliothèque d'Alexandrie, brûlée en 641, on y trouverait un tas d'écrits qui n'ont rien à voir avec la religion de l'Egypte.

Ici, au contraire, on aurait une bibliothèque qui ne refléterait que l'état d'esprit des Esséniens ? Ce serait vraiment curieux.

L'EXPRESS. — Dans les bibliothèques de certains marxistes, vous ne trouverez que des ouvrages marxistes...

M. DEL MEDICO. — C'est tout de même un peu anachronique.

J'ai aussi l'impression que personne n'aurait eu l'idée d'édifier une bibliothèque dans ce désert. Une bibliothèque est faite pour des lecteurs. Or, nous sommes à 25 kilomètres de Jérusalem, à 15 kilomètres de Jéricho. Qui viendrait lire ces livres en plein désert ? Tout cela ne tient pas debout.

« Sans amour, sans femmes et sans argent... »

L'EXPRESS. — M. Del Medico considère donc comme totalement impossible qu'il y ait eu un monastère essénien à proximité de la mer Morte ?

M. DEL MEDICO. — Oui. Je défends le point de vue que le monachisme est une institution fondamentalement opposée à l'esprit juif. Il n'y a jamais eu de monachisme juif. Je crois que l'idée d'un monastère même chrétien dans la région dont on parle n'est pas viable.

L'EXPRESS. — Parce que situé en plein désert ?

En dehors des conditions géographiques, est-ce que vous pensez, Père, qu'il n'y a pas eu de monachisme juif et qu'il est impensable qu'il y ait eu un monastère essénien ?

R.P. DANIÉLOU. — Au contraire, je suis absolument sûr qu'il y en a eu un, absolument sûr. Je pense que d'une part le « Manuel de Discipline » nous décrit l'existence d'une communauté dans un sens extrêmement caractéristique, avec un noviciat de deux ans, avec au terme de ce noviciat un renoncement total non seulement à l'usage, mais à la propriété des biens, avec des règles d'obéissance à des Supérieurs exprêmement précises. Tout ceci peut paraitre la définition même de ce qu'on entend par monachisme.

D'autre part, les textes de Philon et de Flavius Josèphe que vous récusez (mais c'est une des choses que je trouve inadmissibles dans votre thèse) nous décrivent en termes tout à fait analogues à ceux du « Manuel de Discipline » une communauté de cet ordre.

Le seul point sur lequel il y ait vraiment une discussion possible, c'est la question du célibat. En effet, le point intéressant du point de vue monachisme intégral, c'est que Philon et Josèphe nous disent que les Esséniens ne se mariaient pas ; Pline nous dit la même chose ; qu'ils étaient sans amour, sans femmes et sans argent, vivant dans la compagnie des palmiers. Or, il est certain que le « Manuel de Discipline » ne contient pas ce précepte du célibat.

Mais autrement, en ce qui concerne les problèmes d'obéissance et les problèmes de pauvreté, je trouve qu'il y a ce que nous appelons une communauté.

M. DEL MEDICO. — Je n'ai rien trouvé de cela dans les manuscrits de la mer Morte.

R.P. DANIÉLOU. — Ah ! par exemple.

M. DEL MEDICO. — Non, mon Révérend Père. J'ai trouvé dans le « Manuel de Discipline » des prescriptions sadduquites disant que celui qui entre dans les loges sadduquites doit PROMETTRE de mettre à la disposition de l'association tous ses biens et toutes ses richesses, toutes ses connaissances et toutes ses forces. C'est une promesse. Mais il n'y a là rien qui l'engage à se dépouiller dès son affiliation.

Vous considérez le « Manuel de Discipline » comme un tout, comme un tout cohérent.

R.P. DANIÉLOU. — Entièrement.

M. DEL MEDICO. — Voilà déjà une opposition entre nous. Je vois, au contraire, dans le « Manuel de Discipline » un ensemble de fragments pris à différentes sectes et qui se contredisent mutuellement. Je crois avoir relevé ce qui revient aux Zélotes, aux Pharisiens, aux Sadducéens, aux écoles rabbiniques, car j'y trouve aussi des fragments d'associations rabbiniques. Dans ces associations le candidat qui s'inscrit peut, pendant deux ans, continuer à exercer son métier, de cordonnier ou de tailleur par exemple, comme tous les petits rabbins. Ce qu'il gagne de son métier lui appartient mais il n'a pas droit à une part de la « térouma » (2).

Dans tout cela, il n'y a rien qui ressemble à un vœu de pauvreté, au contraire.

R.P. DANIÉLOU. — Dites que c'est une coopérative, mais c'est tout de même quelque chose qui suppose une certaine communauté de confrérie. Il est certain qu'il s'agissait là de gens qui formaient une espèce de confrérie, avec caisse commune, avec certains liens de dépendance. Vous reconnaissez très bien que cela existait dans le judaïsme.

M. DEL MEDICO. — Effectivement, on connait les règlements des associations rabbiniques. Mais personne n'a besoin de parler de monachisme juif et des Esséniens. La plupart de ceux qui les défendent remplacent maintenant le mot « Esséniens » par l'expression vague « la Secte ». Eh bien, même de cette « Secte », on n'en a pas besoin ; elle n'a pas existé. On est parti de certaines prémisses qui se révèlent à mon avis parfaitement fausses. A présent, on pose en axiome que les manuscrits sont esséniens. Or, tout le problème est de le prouver. Je crois avoir prouvé que les manuscrits sont pour la plupart hérétiques, du point de vue rabbinique, mais qu'ils n'ont appartenu à aucune secte en particulier.

R.P. DANIÉLOU. — Avouez tout de même qu'après avoir découvert ces manuscrits et ce site sur le bord de la mer Morte, à cet endroit-là, alors que d'autre part, différents auteurs nous disent qu'il y a eu à cet endroit-là des Juifs qui ont vécu et qui nous donnent un certain nombre de détails qui s'apparentent à ceux relevés dans les manuscrits, l'hypothèse d'une concordance est de beaucoup la plus vraisemblable.

Il faut toujours critiquer les hypothèses, mais je crois qu'il faut reconnaitre qu'il y a un certain nombre d'éléments très convergents.

M. DEL MEDICO. — Je ne vois rien qui milite en faveur de l'existence de « la Secte » ; je nie

→

(2) Sorte d'impôt du culte perçu en nature par les rabbins.

son existence. Il n'y a pas « une Secte », une société unique dont émanent ces manuscrits et dont serait issu le christianisme.

L'EXPRESS. — Vous ne cherchez pas une origine essénienne du christianisme. Pour vous, il n'y a rien qui l'ait préparé ? Sinon le judaïsme lui-même.

R.P. Daniélou. — Il me semble que vous avez une sorte de désir forcené de détruire ce mythe essénien, c'est-à-dire de nier l'existence d'un monachisme juif. Est-ce que ceci ne vient pas chez vous d'une espèce d'idée préconçue qu'il est impossible qu'il y ait un monachisme juif ? C'est souvent l'opinion que j'ai eue en vous lisant et en vous écoutant. Vous dites : à priori, le monachisme est un fait chrétien ; ce n'est pas un fait juif.

M. Del Medico. — C'est un fait plutôt égyptien. Mais il n'a jamais rien existé de tel en Palestine.

R.P. Daniélou. — Cela vous paraît en contradiction avec ce que vous appelez le judaïsme.

Des Juifs chrétiens avant le Christ...

L'EXPRESS. — Quelle est votre définition du monachisme ?

M. Del Medico. — En Egypte, nous rencontrons d'une part les ermites qui vivent en solitaires, et d'autre part les cénobites qui s'installent quelque part pour cultiver la terre ensemble, pour vivre dans la contemplation et dans la prière perpétuelle, vivant un peu de ce que le travail de leurs mains peut leur fournir, un peu de charités et peut-être un peu aussi des visites de pèlerins.

R.P. Daniélou. — Les premiers cénobites égyptiens étaient des associations de gens exerçant divers métiers et constituant des espèces de phalanstères, mais avec une certaine règle commune.

Eh bien, nous avons cela à Qumran. Il est certain que nous rencontrons déjà dans l'essénisme, au point de vue de certaines valeurs morales, un certain idéal de pauvreté et différentes valeurs qu'on a quelquefois considérées comme étant spécifiquement chrétiennes, alors qu'en réalité elles apparaissaient déjà dans le judaïsme du temps comme d'ailleurs elles apparaissent dans d'autres religions, car il y a une charité bouddhiste également très grande.

M. Del Medico. — Vous parlez sans doute des éléments judéo-chrétiens dans nos manuscrits. J'en trouve des traces dans un psaume du « Manuel de Discipline » ; dans cette phrase : « Je ne rendrai à personne le mal pour le mal ». Ce sont des enseignements qu'on ne peut qualifier autrement que de chrétiens.

R.P. Daniélou. — Je ne suis pas de votre avis. Vous avez certains préceptes qu'on présente généralement comme étant spécifiquement chrétiens, comme « Tu aimeras ton prochain comme toi-même », qui sont pourtant juifs.

M. Del Medico. — Oui, ce précepte est juif. Mais « Quand on te frappe une joue, tends l'autre » est un précepte chrétien.

R.P. Daniélou. — Mais vous ne trouvez pas cela ?

M. Del Medico. — En d'autres termes, « Je ne rendrai à personne le mal pour le mal » est chrétien.

R.P. Daniélou. — Vous trouvez certainement cela chez les bouddhistes. Ce ne sont pas ces choses-là qui sont nettement chrétiennes. Ce sont des principes qu'on retrouve dans beaucoup de religions.

M. Del Medico. — Pas à « notre » époque et dans le milieu qui nous occupe.

R.P. Daniélou. — Un judaïsme vraiment évolué pouvait déjà les présenter.

M. Del Medico. — Un judaïsme christianisé.

R.P. Daniélou. — Non, mais un judaïsme ayant un certain affinement moral comme l'était le judaïsme de cette époque-là.

M. Del Medico. — Je ne trouve rien de tel chez les Sadducéens ou chez les Zélotes de notre époque. Au contraire, je vois les uns et les autres cherchant à venger les offenses. C'est tout à fait le contraire.

R.P. Daniélou. — La chose la plus difficile, c'est que M. Del Medico ne reconnait pas la valeur des documents de Philon et de Josèphe. Or, chez Philon et chez Josèphe, les traits plus monachiques sont davantage accusés... à ce point même qu'un historien du IVe siècle, Eusèbe de Césarée, lisant ces textes de Philon et de Josèphe, pensait qu'il s'agissait déjà de moines chrétiens, tellement ce qui est décrit ressemble à la vie des moines de son temps.

M. Del Medico élimine complètement ces textes. Il voit dans l'œuvre de Philon une sorte de rêverie, et dans les textes de Josèphe des interpolations. Quant à Pline l'Ancien, il se contenterait de répéter, sans contrôle, des renseignements pris ailleurs. Je vous assure que, scientifiquement, c'est impossible à soutenir sérieusement. Là-dessus, je crois que vous êtes vraiment dans l'erreur.

M. Del Medico. — Vous avez été le premier à connaitre mon étude sur les interpolations dans Flavius Josèphe. Je vous l'ai montrée ; elle a paru en 1951. Vous pouvez voir exactement comment cet interpolateur a dénaturé les passages de saint Hippolyte.

R.P. Daniélou. — Vous avez ces textes de Josèphe qui sont de la fin du Ier siècle. Josèphe dit qu'il est particulièrement compétent pour juger des Juifs parce qu'il a été tour à tour Pharision, Sadducéen, Essénien...

M. Del Medico. — Admettez que c'est impossible...

R.P. Daniélou. — Il parle une dizaine de fois des Esséniens dans les endroits les plus divers.

Néanmoins, M. Del Medico prétend que tout ceci est constitué par des interpolations qui auraient été faites d'après saint Hippolyte, qui vivait au IIIe siècle ap. J.-C., et que c'est un faussaire qui aurait introduit dans Josèphe tous ces passages en reprenant des phrases que saint Hippolyte disait non des Esséniens, mais des Juifs en général. Eh bien, il y a vraiment quelque chose qui ne tient pas. J'ai relu les textes de Josèphe sur les Esséniens. Il en parle en plus de dix ou douze endroits.

M. Del Medico. — Mais ces dix mentions ne figurent ni dans la version juive, ni dans la version chrétienne, ni dans le Josèphe slave. Ces dix mentions ont été ajoutées par le deuxième interpolateur qui a vécu au IVe siècle.

R.P. Daniélou. — J'ai votre article.

M. Del Medico. — Il vaut la peine d'être relu.

R.P. Daniélou. — Comment expliquez-vous que des textes émanant de groupes juifs non seulement différents mais hostiles aient pu être conglomérés dans le « Manuel de Discipline » qui présente tout de même une homogénéité frappante de style ?

M. Del Medico. — Et des oppositions très nettes !

R.P. Daniélou. — Certaines expressions se retrouvent tout au long de l'ouvrage.

M. Del Medico. — Oui, dans les fragments sadduquites, vous retrouvez toujours les expressions sadduquites. Dans les fragments des Zélotes, vous retrouverez les expressions des Zélotes, etc. Mais les différents groupes de fragments sont en contradiction flagrante les uns avec les autres.

R.P. Daniélou. — Un des grands défauts de votre méthode, c'est que vous appréciez ces choses en fonction de préceptes rabbiniques que vous connaissez par le Talmud, qui est un texte dont la rédaction date de six siècles plus tard. Vous êtes un grand connaisseur du rabbinisme, mais vous transposez vos connaissances du judaïsme du VIe siècle après J.-C. dans l'interprétation d'une époque où vous n'avez pas de textes rabbiniques et que vous ne pouvez donc pas juger en fonction de textes ultérieurs.

M. Del Medico. — Je ne crois pas que les rabbins aient jamais inventé quelque chose qui n'ait déjà été d'usage ! J'ai l'impression qu'ils se sont toujours reportés à des traditions plus anciennes.

L'EXPRESS. — Il y a toujours des traditions nouvelles.

M. Del Medico. — Pas tant que ça dans le judaïsme. Tout le problème est dans la datation. Vous datez le « Manuel de Discipline » du IIe siècle av. J.-C., vous trouvez un décalage énorme avec la tradition rabbinique du début de notre ère. Pas moi qui le date de la fin du Ier siècle après J.-C.

R.P. Daniélou. — Cela a une conséquence importante même en ce qui concerne les ghénizoth, parce que tous les préceptes que vous indiquiez tout à l'heure, vous les tirez du Talmud. En fait, nous ne savons pas à quelle date remontent ces préceptes, et vous transposez votre notion de ghénizah, qui est une notion que nous connaissons par le rabbinisme du moyen âge, au Ier siècle après le Christ, alors que nous ne savons pas si le système dont vous parlez existait à cette époque.

M. Del Medico. — Il existait certainement depuis la fixation du canon biblique, c'est-à-dire bien avant 66 de notre ère.

L'EXPRESS. — Qu'est-ce que les manuscrits apportent du point de vue religieux ?

R.P. Daniélou. — Ils nous font mieux connaître ce milieu qui était celui du Christ. De ce point de vue, ils ont une valeur positive que M. Dupont-Sommer a reconnue lui-même tout de suite, parce qu'ils rendent l'historicité des textes évangéliques beaucoup plus vraisemblable. De ce point de vue-là, ils insèrent les Evangiles dans un milieu que nous connaissons vraiment beaucoup mieux maintenant. Jusqu'à présent, il y avait un mythe essénien qui a beaucoup préoccupé les savants du XIXe siècle. On voyait dans ces Esséniens une secte ésotérique qui aurait été un chaînon de la tradition primitive. Eh bien, un des intérêts de la découverte, c'est qu'elle a fait un peu sortir ces Esséniens de cette atmosphère un peu mythique, en leur donnant une existence historique beaucoup plus concrète et en permettant d'éliminer ces éléments d'ésotérisme plus ou moins étranges.

Il y a une chose amusante : il paraît que Racine, étudiant, avait traduit les textes de Josèphe sur les Esséniens. C'est curieux. Cela montre comment cette question a toujours beaucoup préoccupé. De fait, il faut reconnaitre que la description que donnent Philon et Josèphe de ces « moines » juifs est quelque chose d'extraordinaire.

Mais il y a alors un problème d'une importance assez vitale du point de vue religieux, c'est celui qui a été posé par Dupont-Sommer dans la mesure où celui-ci a développé la thèse d'après laquelle nous rencontrons déjà dans les manuscrits de Qumran et dans l'essénisme l'essentiel de ce que nous retrouverons ensuite dans l'Evangile. C'est ce qui fait que, de son point de vue, le fait essentiel serait le fait essénien ; et, reprenant une formule de Renan, il dit : au fond, le christianisme est un essénisme qui a réussi, c'est-à-dire qu'en fait dans le christianisme il n'y a pas d'apport proprement nouveau, il y a une exploitation d'un fait premier. Cela ferait apparaître au fond le Christ comme un disciple du Maître de Justice, ce qui diminuerait très profondément l'originalité de son rôle historique et théologique.

M. Del Medico. — Théorie contre laquelle je m'insurge.

R.P. Daniélou. — Là-dessus, nous sommes d'accord. Mais il y a deux choses qui me paraissent intéressantes à noter. C'est d'une part que si le Christ apparaît bien comme ayant appartenu à un monde qui est celui des Esséniens, il y a dans son comportement bien des choses qui sont aux antipodes des manières d'agir de la communauté essénienne. D'abord, celle-ci était très fermée ; il y avait des purifications extrêmement strictes. Il y avait une observation très rigoureuse du Sabbat. Or, il est certain que le Christ a scandalisé les Juifs de son temps en ne respectant pas ces prescriptions, en mangeant avec les impurs, etc. Il y a dans le comportement du Christ des choses qui sont aux antipodes des idées de son milieu : ce côté d'ouverture universelle du christianisme apparaît comme très opposé à l'essénisme, qui était au contraire une espèce de judaïsme plus étroit.

M. Del Medico. — Le seul point sur lequel je ne suis pas d'accord avec vous, c'est quand vous parlez d'essénisme. Je dis qu'il n'y a jamais eu d'essénisme. Ce sont toutes les tendances du judaïsme dont nous trouvons des fragments réunis dans les manuscrits de Qumran. J'estime que le christianisme apparaît comme un phénomène différent de toutes les tendances du judaïsme de l'époque.

R.P. Daniélou. — Là, nous sommes d'accord.

L'EXPRESS. — On arrive à une situation assez paradoxale, puisque c'est M. Del Medico qui défend le mieux la révélation chrétienne.

R.P. Daniélou. — M. Del Medico minimise l'originalité de l'essénisme, puisque, pour lui, c'est un mouvement qui n'existe même pas. Vous reprochez en quelque sorte à Dupont-Sommer d'avoir créé la légende de l'essénisme.

...Ou des Juifs inspirés par le 4e Évangile

L'EXPRESS. — Si la théorie de M. Del Medico est fausse, ou si celle de Dupont-Sommer est juste, qu'est-ce que l'essénisme apporte comme confirmation de la révélation évangélique ? En quoi, en dehors des arguments purement historiques et scientifiques le phénomène essénien est-il un phénomène important pour la compréhension de la révélation évangélique et pourquoi le Père Daniélou tient-il à l'historicité de la secte essénienne ?

R.P. Daniélou. — Eh bien, parce que ceci apporte beaucoup d'éléments qui nous font connaître le milieu où est né le christianisme. Beaucoup de traits de l'Evangile s'expliquent mieux par là, en particulier certains passages de l'Evangile de saint Jean, dont le langage est extrêmement particulier. On trouve, en effet, dans l'Evangile de saint Jean toutes ces expressions comme « Lumière de Vie », « Fils de Lumière », dont on s'est demandé si elles correspondaient à un texte assez tardif. Eh bien, en réalité, beaucoup de ces expressions se retrouvent dans les manuscrits de Qumran. Tout ceci se montre très fortement enraciné dans le judaïsme de cette époque.

L'EXPRESS. — Pour pousser encore la chose, quel serait finalement l'élément nouveau que ceci apporterait ?

R.P. Daniélou. — Il y a là un problème assez sensationnel, mais qui n'est pas le problème posé par Dupont-Sommer. Ce serait, en somme, qu'entre l'Ancien Testament et le Christ il y a un espace de vide qui représenterait pourtant un moment de l'histoire Sainte, que jusqu'à présent nous ne connaissions pas et qui nous serait maintenant manifeste. C'est en quelque sorte un chainon de ce que les chrétiens appellent l'Histoire Sainte que représenteraient précisément ces manuscrits.

Finalement, la question qui pourrait se poser serait celle de savoir pourquoi tel ou tel de ces livres ne fait pas partie de l'Ecriture, puisque ces textes apparaissent comme apportant quelque chose de nouveau par rapport à l'Ancien Testament. Si je situe (évidemment, là, je me sépare de M. Del Medico) le Maître de Justice un siècle ou un demi-siècle avant le Christ, il apparaitrait entre Jérémie, Isaïe et Jean-Baptiste comme une grande figure parmi les précurseurs du Christ.

Est-ce qu'on ne finira pas par reconnaitre ceci pour vrai ? Ou, au contraire, la thèse de M. Del Medico l'emportant, ne rejettera-t-on pas cette idée ? Si la première thèse l'emporte, ceci modifiera pas mal la présentation de ce qui a précédé l'arrivée du Christ...

L'EXPRESS. — M. Del Medico, vous n'êtes pas troublé par l'absence de ce chainon dont parle le Père Daniélou ?

M. Del Medico. — Pas du tout. Je crois à l'ori-

(Suite page 28)

La catastrophe vue de Paris
...Et de Mexico

(Archives)

Une nuit d'apocalypse à Mexico

par Alfred SAUVY

Notre collaborateur Alfred Sauvy, qui se trouvait à Mexico le dimanche 28 juillet, y a reçu son baptême de tremblement de terre. Il nous communique ici ses impressions.

Alfred Sauvy

LE lit, très élastique, me transmet une oscillation qui semble venir de très loin. J'attends la fin de ce balancement qui aurait tant amusé ma petite-fille Corinne et qui m'a paru durer trois minutes, mais que les appareils, moins émotifs, chiffreront à quarante-cinq secondes. Pas d'électricité, 3 heures du matin. Un moment, un court moment, je pense que, le moment suivant, je ne serai peut-être plus vivant ; mais comme cette éventualité ne se produit pas, je suis saisi d'une inquiétude beaucoup plus précise : Que faut-il faire en pareille circonstance ?

Gêne affreuse d'un étranger qui ne connaît pas les usages et manières... Si je reste seul dans ma chambre d'hôtel et qu'il faut envoyer les pompiers me chercher, je serai ridicule et confus, malgré la modestie de mon étage (4e). Mais si je descends seul dans la rue en pyjama, j'aurai l'air d'un polichinelle ou de Tartarin... Diable !...

Par la fenêtre, je ne distingue rien d'anormal : une voiture de pompiers, il en passe toutes les nuits, dans toutes les capitales. Dans le corridor de l'hôtel, des chuchotements et un bruit d'allumette. La solution la moins ridicule est encore de me recoucher.

Mais, réflexe nerveux, quand une voiture passe dans la rue, j'ai l'impression qu'elle va communiquer son agitation au château de cartes sur lequel je suis perché, et de même, je n'ose me retourner trop brusquement dans le lit... Sommeil, sans rêves (pour une fois).

Depuis quarante ans

Le matin, nouvelle perplexité : faut-il paraître ému ou désinvolte ? Dans mon déplorable espagnol, je demande au portier s'il n'y a pas eu quelque chose comme une agitation du sol. Sur réponse affirmative, je lui demande si cela est fréquent dans le pays. Avec une nuance d'agacement et une pointe de fierté, il m'affirme que pareil séisme n'a pas été enregistré depuis quarante ans. L'ange de l'Indépendance, sorte de génie de la Bastille, est lourdement tombé de sa colonne sur le sol. Je suis soulagé, sachant enfin à quoi m'en tenir.

Allant, le matin, voir les pyramides de la Lune et du Soleil, je traverse la ville, ce qui permet à mon chauffeur de m'indiquer en passant, non sans un certain orgueil lui aussi, les dégâts apparents. Il faut bien regarder.

Le dommage principal a été l'effondrement d'un immeuble qui n'était « armé » que dans les plans. L'entrepreneur n'a pas eu de chance ; il pouvait vraiment espérer que personne n'en saurait rien et que la différence serait un bénéfice net. Mais comme il y a un dieu vengeur au Mexique, la justice s'est intéressée à cette affaire et à la trentaine de morts qui en ont été les victimes.

Peut-être d'autres entrepreneurs ont-ils tremblé plus encore que la terre. Et de fait, les immeubles neufs, légers, aériens, sont presque seuls à avoir souffert ; la pesante cathédrale est toujours là et il lui en faudrait beaucoup plus pour s'émouvoir.

Le sens des statistiques

Pour les journaux, c'est une aubaine ; chaque édition annonce un ou deux morts de plus : on espère arriver à 60.

Lundi, 10 heures, avenue Juarez. Regret de ma vie. Comment n'ai-je pas apporté ma caméra? L'avenue, intacte, est animée au possible, tout comme le jardin d'Alemeda : enfants à sucette, amoureux à baisers, femmes à magasins, hommes à chapeau. Tous ces gens vivent comme un tout autre jour, tandis que, devant eux, le vendeur de journaux présente la dernière édition, avec un titre de 10 centimètres : « Visions d'apocalypse ». Décidément, je vais vendre ma caméra, mort de honte à la pensée d'avoir manqué la principale vue.

Un télégramme de Paris : « Sommes inquiets. Donnez nouvelles ». Déplorable enseignement des Français ; aucune notion de calcul des probabilités ! 60 morts sur 3 millions, la proportion est moins grande que celle des tués sur les routes, un week-end de Pentecôte. Les rescapés de la route envoient-ils un télégramme pour rassurer leurs amis ?

Mon intention est de préciser ces notions dans le télégramme-réponse, en signalant que je suis un des 2.999.940 survivants. Mais ce télégramme va coûter un impressionnant nombre de pesos et, toute question de finances personnelles mise à part, j'ai trop le souci de la balance des comptes de M. Félix (sic) Gaillard. Je réponds donc : « Tout bien. Rien changé retour ». Pour une fois, je ne serai pas traité de statisticien impénitent, du moins avant d'avoir raconté cette histoire.

A. S.

(Copyright « L'Express ».)

LA SEMAINE

● Tennis. En battant à Vichy l'équipe d'Italie par quatre victoires à une, l'Espagne a remporté la Coupe Galéa. Les Etats-Unis ont fait savoir qu'ils désiraient participer l'an prochain à cette « Coupe Davis des Espoirs ».

● Etat civil. Le comédien américain Oliver Hardy, qui avait abandonné le barreau pour la chanson de charme et la chanson de charme pour composer avec Stan Laurel un tandem comique qui allait devenir célèbre entre les deux guerres, vient de mourir, en Californie, à l'âge de 68 ans. A la suite d'une hémorragie cérébrale, il était partiellement paralysé depuis plusieurs mois.

● Automobile. Les « traction-avant » qui depuis vingt-trois ans et cinq mois font connaître le nom de Citroën dans le monde entier, achèvent leur carrière ; la dernière « 11 » est sortie la semaine dernière des usines du quai de Javel.

● Gouffres. Quinze spéléologues ont réussi à pénétrer dans le réseau souterrain de la « Fontaine Fontestorbes » (Ariège) dont le débit intermittent (300 litres-seconde pendant 30 minutes et arrêt total pendant 30 minutes) intrigue depuis des siècles. Non loin de là, au gouffre Pierre, une équipe dirigée par Norbert Casteret se promène à 400 mètres en dessous de la surface du sol.

● Noyades. Neuf baigneurs se sont noyés dimanche et douze lundi, ce qui porte à plus de cent le nombre des noyades depuis le début des vacances. Les statistiques prouvent que 75 % des noyés étaient d'excellents nageurs qui avaient trop confiance en leurs dons.

● Temps. Un orage de grêle d'une violence sans précédent a fait 500 millions de dégâts à Quimperlé où de nombreuses toitures ont été percées par des grêlons de la taille d'un œuf de poule.

● Far-West. Les 300 derniers représentants de la tribu indienne des Micosukee Seminole, de Floride, qui, depuis 1835, se considéraient en état de guerre contre les blancs installés sur le territoire des Etats-Unis, ont accepté de se soumettre aux autorités américaines. Ils demandent le statut des citoyens des Etats-Unis.

● Montagne. Walter Bonatti, le guide italien qui s'est rendu célèbre en réussissant la première ascension de l'aiguille du Dru par l'éperon sud-ouest, vient de vaincre le « Pilier d'Angle » du mont Blanc qui était le dernier grand problème alpin. La même semaine, deux guides de Chamonix, Jean Ducroz et René Rionda, ont trouvé la mort en allant chercher le cadavre d'un alpiniste accidenté, leur hélicoptère ayant heurté le roc et explosé. Le pilote de l'appareil et un médecin qu'il transportait ont également péri. Cette semaine, en outre, quatre alpinistes se sont tués dans les Alpes.

PSYCHANALYSE

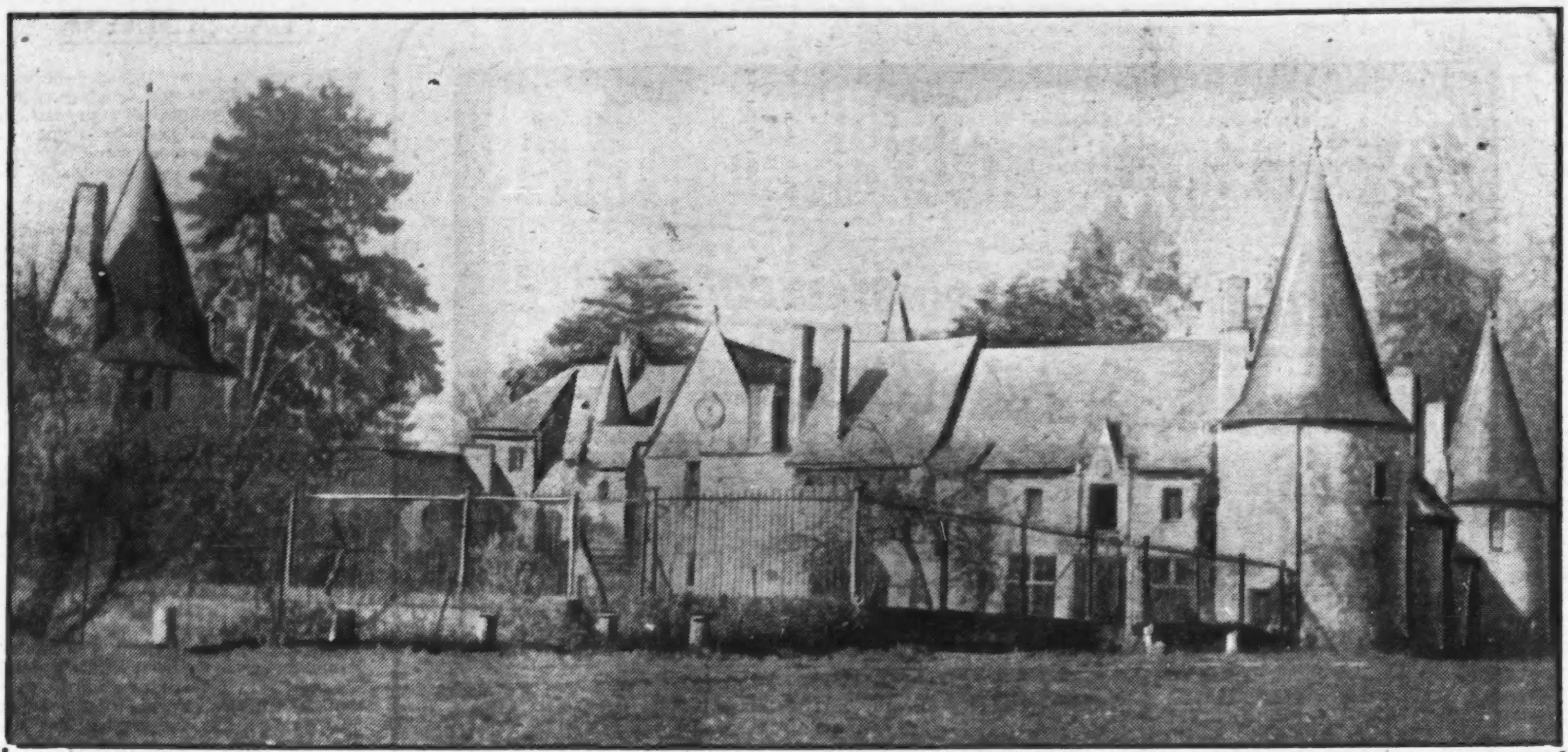
Huis clos à prix fixe

● ***A New York les névrosés se font soigner en groupe. Un témoin raconte...***

Le dernier congrès international de psychanalyse a montré quelles étaient les tendances de la psychanalyse américaine qui, pour s'adapter à la demande, a cherché et trouvé des voies nouvelles. Parmi celles-ci, la psychanalyse en groupe occupe une place notable. Notre collaboratrice Christiane Coblence raconte ici comment se déroule une « séance publique » de psychanalyse à New York :

NOUS étions neuf dans le salon où chaises et fauteuils avaient été disposés en rond, le psychanalyste et son assistant devant s'asseoir dans un coin de la pièce, certains malades leur tournant le dos.

(Suite page 19)



(Genette)

UN MANOIR DU ROI RENÉ D'ANJOU
Invitation au voyage

50.000 francs pour les amateurs de mots croisés et pour les érudits

NOUS vous avons déjà proposé (le 12 juillet) de jouer aux « Citations croisées », un jeu littéraire en forme de mots croisés, imaginé par Roger La Ferté. Nous avions donné les solutions dans le même numéro que le problème. Cette fois, vous ne trouverez pas dans une autre page du journal la solution du double problème que nous vous proposons. En revanche, nous mettons en jeu 50.000 francs qui seront distribués, cette semaine, aux plus habiles « cruciverbistes » et aux érudits les plus « ferrés ».

En guise de définition, aussi souvent que possible, Roger La Ferté vous propose ici une citation d'un écrivain connu où manque un mot. C'est ce mot qu'il convient de trouver et d'inscrire dans la grille. Et quand Roger La Ferté n'a pas choisi cette manière de vous intriguer, il donne ici des définitions exigeant un minimum de culture littéraire.

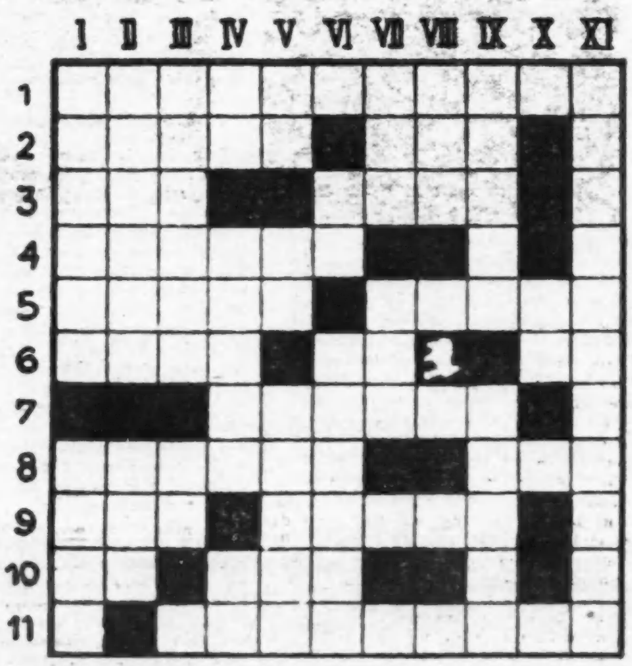
Remplir la grille est un jeu, trouver le nom des auteurs des phrases utilisées en guise de définition par Roger La Ferté en est un autre. Aussi, nous nous proposons de répartir 25.000 francs entre les « cruciverbistes » qui auront rempli exactement la grille ou qui auront commis le moins d'erreurs ; et 25.000 francs entre ceux qui auront su indiquer quels sont les auteurs des citations tronquées ou qui auront commis le moins d'erreurs.

Chacun a le droit de participer aux deux jeux.

Les réponses doivent parvenir à « L'Express », Service Jeux, 91, Champs-Elysées, avant le 16 août, le cachet de la poste en faisant foi.

HORIZONTALEMENT

1. « Tu parus : aussitôt les peuples de France ..... ton char de leur concert joyeux. »
2. « ...., rends-moi mes légions. » « Tâchant de rendre mien cet .... d'antiquité. »
3. *Inversé :* « Mais quand je suis le plus fort, je vous l' ...., parce que tel est le mien. » « Tu n'attachas jamais de cocarde à ta .... »
4. La citation : « Il fut grand chasseur devant le Seigneur », se rapporte à lui.
5. *Inversé :* « Vous allez faire pic, repic et ..... tout ce qu'il y a de galant dans Paris. » « Peut-on n'être pas ..... et savoir qu'on est belle ? ».
6. *Inversé :* « Levez-vous vite, orages désirés, qui devez emporter ..... dans les espaces d'une autre vie ». Ouvre et ferme l'octave. *Inversé :* « J'ai ...., me voilà désarmé ».
7. « Il faut ne choisir pour .... que la femme qu'on choisirait pour ami, si elle était homme. »
8. « La ..... nous trompe plus souvent que la nature. » « Il y viendra, le drôle ! Il y vint à son ..... »
9. « Ça ..... » « Une morale nue apporte de l' ..... »
10. Initiales de l'auteur d'un opéra bouffe où l'on trouve : « Ce n'est pas que c'est sale ... mais ça tient de la place. » « L'honneur est comme une .... escarpée et sans bords. »
11. « Boris regrettait ...... de n'y être pas allé. »



VERTICALEMENT

I. « On prit ces paroles pour des propos d'un homme ...... » « Que toujours le bon sens s'accorde avec la ...... »

II. « Une ..... est une âme, un principe spirituel. » « Mon ....., mes javelots, mon char, tout m'importune. »

III. « L'honnête homme ..... s'éloigne et ne dit mot. » *Inversé :* « J' .... fait la guerre aux rois, je l'eusse faite aux dieux. »

IV. « Enseigne-moi, Molière, ... tu trouves la rime ». « Malheur au siècle qui produit de ces hommes ..... et merveilleux ! ». *Inversé:* le 3 figure cette note dans la musique par chiffres.

V. « Non pas de ces savants dont le nom n'est qu'en ......». Sa langue eut une littérature propre, dont le principal caractère fut la poésie. « Je demeurais tout le jour enfermé seul dans un ....., où j'avais tout le loisir de m'entretenir de mes pensées. »

VI. L'un de ceux qui ont eu ces initiales a écrit « L'Autre Danger ». « Oui, on ferait bien mieux de nous ..... pour rien. »

VII. « Tu es une .... informe qui coule selon la pente qu'on lui offre. » « Lui qui voit tout en Dieu n'y voit pas qu'il est .... »

VIII. « Mieux est de .... que de larmes. »

IX. « L' ... les eût pris pour des coursiers funèbres. » *Au singulier :* « Nos .... se sont-ils avisés du danger que pouvaient présenter les cadavres putréfiés de ces rongeurs ? ».

X. « La plus perdue de toutes les journées est celle où l'on n'a pas ..... ».

XI. « Une œuvre d'art est un coin de la création vu à travers un ..... ».

LE JEU DU CHEF-D'ŒUVRE INCONNU

● ***Un Parisien vous invite à découvrir un manoir du roi René d'Anjou et remporte le premier prix.***

EN participant au Concours du Chef-d'œuvre inconnu, les lecteurs de « L'Express » ont fait de belles trouvailles.

Il s'agissait de partir à la recherche d'une chapelle oubliée, d'un manoir perdu, d'une œuvre d'art digne d'intérêt, que les grands guides classiques omettent parfois de citer.

Dans l'amas de photos qui nous sont parvenues, nous avons fait un premier choix. Puis nous sommes allés demander conseil à un conservateur des Musées nationaux qui nous a aidé à désigner les lauréats.

Pour le premier prix (15.000 fr.), l'accord s'est fait facilement sur le nom de M. Gérard Genette, 72, rue de Rennes, à Paris, qui nous a fait parvenir la photo d'un château où prédomine le style du XVe siècle qui n'est mentionné dans aucun guide usuel.

Il s'agit du château de Launay, dans la commune de Villebernier, à 3 km. de Saumur (M.-et-L.). C'est un manoir de plaisance du roi René d'Anjou. Des décorations murales de la main du roi René sont encore visibles dans certaines salles. Ce manoir ne figure pas à l'inventaire des monuments historiques, mais la photographie que nous publions ci-dessus montre qu'il mérite, pourtant, d'attirer les lecteurs de « L'Express » en vacances dans cette région.

Il nous restait à attribuer deux prix de consolation de 5.000 fr. Le jury de « L'Express » les a attribués à M. Jean Pratz, 15, avenue du Maréchal-Leclerc, à Lagny (S.-et-M.), qui nous signale de belles pierres tombales encadrant une statue de saint Jean-Baptiste, que l'on peut voir dans l'église de Ferrières-en-Brie (S.-et-M.), et à M. Henry Durand, rue aux Cornes, à Neufchâtel-en-Bray, qui nous invite à aller admirer le rétable du XVe siècle de l'église de Fresles, dans le canton de Neufchâtel-en-Bray (Seine-Maritime).

Nous publierons prochainement les résultats du « Jeu du billet de cent francs ».

ACTUALITÉS

(*Suite de la page 17*)

Ceux qui étaient en avance avaient engagé une conversation extrêmement mondaine et détendue sur le temps et les vacances. Tout le monde paraissait à son aise, les pieds sur la table, les mains dans les poches, le sourire aux lèvres.

L'entrée du docteur fit passer dans le groupe un courant électrique. Tous les regards se braquèrent vers un problème intérieur ; il ne s'agissait plus de s'amuser, il s'agissait de se guérir. Assise parmi les « malades » j'allais assister à une psychanalyse en groupe. Personne ne s'était d'ailleurs étonné de ma présence, un prénom est une identité nécessaire mais suffisante.

Beth, une femme de quarante ans, demanda la parole. Elle voulait raconter un rêve. Les larmes aux yeux elle s'exprimait d'une voix saccadée, avec une crudité de langage qui semblait seule convenir à son imagination érotique désordonnée.

Ce n'était pas drôle, pas drôle du tout, et mon scepticisme amusé s'effondra devant l'extraordinaire « difficulté d'être » de ce professeur d'école primaire, qu'une vie trop austère avait enfermée peu à peu dans un cercle d'obsessions dont elle cherchait désespérément à sortir.

Mais ce n'était pas de la pitié qui se lisait sur le visage de la plupart des assistants. C'était de l'ennui, une joie amère ou pour d'autres du désespoir.

L'atmosphère cordiale du début avait complètement disparu. Cette femme de 45 ans, qui avait, paraît-il, voulu tuer son amant, et qui écoutait Beth avec animosité en tripotant d'une main nerveuse le bras de son fauteuil, était-elle prête à oublier une seconde sa propre névrose pour s'intéresser à quelqu'un d'autre ?

A quelles règles était soumis un groupe de ce genre ? Au nom de quels principes voyait-on se côtoyer dans ce « confessionnal » des personnages hétéroclites que semblaient seuls relier entre eux les regards confiants qui accompagnaient chaque intervention du psychanalyste ?

Avant d'assister à la réunion, j'avais obtenu quelques explications sur la genèse de cette thérapeutique.

Dix par dix

En 1943, dans un hôpital militaire de l'armée américaine, un groupe de psychanalystes ne savaient, un matin, où donner de la tête. Plus de 150 G.I. faisaient patiemment la queue devant le service psychiatrique.

Ils venaient chercher auprès de ces médecins un réconfort moral et un équilibre nerveux que la guerre avait troublé. Mais comment s'occuper de chacun en particulier, le temps, l'espace, les médecins manquaient. Tout à coup, un des médecins présents suggéra : « *Si nous essayions de les prendre dix par dix ? Après tout, l'essentiel est de leur donner l'impression que l'on s'intéresse à leur cas* ».

La psychanalyse en groupe venait de naître. Inconnue en Europe, cette thérapeutique remporte aux Etats-Unis un succès grandissant.

Les groupes sont de 8 à 12 personnes, et se réunissent en principe une fois par semaine pendant une heure et demie. Certains malades suivent parallèlement un traitement individuel, d'autres ne viennent qu'aux séances de traitement en groupe (en général ceux qui n'ont pas les moyens de suivre un traitement personnel). Pour 10 dollars (au lieu de 25 pour une séance de psychanalyse individuelle) on peut s'offrir le luxe d'ouvrir son cœur et son esprit, de raconter sa petite vie plus ou moins intéressante devant dix personnes, sans risque d'indiscrétion.

Le médecin décide seul de la composition d'un groupe. Il n'impose aux participants que peu de règles mais qui ne doivent en aucun cas être transgressées.

Quatre impératifs

Ces règles, qui peuvent paraître issues d'un gros bon sens, sont en fait le résultat d'études approfondies poursuivies par une vingtaine de psychanalystes américains. Ils essayèrent pendant dix ans toutes les combinaisons possibles : groupes composés de personnes du même sexe ou de sexes différents, de personnes du même niveau social ou de niveaux différents, de malades présentant les mêmes névroses ou de cas très variés, etc.

Quatre impératifs sont apparus comme essentiels :

1) *Anonymat absolu :* chacun a le droit de se présenter avec le prénom de son choix et ne doit en aucun cas faire état de son nom de famille ou de son domicile. En revanche, il est indispensable de préciser sa profession et sa situation familiale. Même s'il ne dévoile pas ces détails dès la première séance, le malade aura inévitablement à en faire état par la suite.

2) *Franchise totale :* le malade doit bien entendu s'engager à être d'une sincérité complète. Cette obligation qui pour un Européen sceptique (et qui se croit équilibré) semble la plus difficile à respecter est, aux dires du psychanalyste américain, la plus simple. Si un malade attend un mieux-être de sa cure, il sait qu'il doit jouer le jeu, et n'hésite pas à le faire.

3) *Interdiction de relations sexuelles entre les membres d'un même groupe :* les groupes sont mixtes, mais toute relation sexuelle risque de perturber le climat psychologique dans lequel se déroule la cure. En revanche les sentiments amoureux ne sont pas interdits... bien au contraire !

4) *Interdiction d'en venir aux mains :* la tension nerveuse qui peut parfois atteindre un paroxysme au cours d'une réunion avait poussé certains malades (surtout du sexe féminin) à des voies de fait. Au cours des expériences poursuivies depuis dix ans, certains psychanalystes essayèrent de ne pas réprimer ces instincts primitifs, mais cette nouvelle forme de « défoulement » devenait parfois incontrôlable si bien que, faute de pouvoir déterminer une limite à ces « ébats », ils préférèrent les interdire totalement.

Aider les autres

De plus, le psychanalyste cherche à mettre en commun des individus qui pourront s'aider mutuellement. Tout le monde doit participer au débat et chercher non seulement à résoudre son cas personnel, mais à aider les autres à clarifier leurs problèmes.

Le récit de Beth terminé, en effet chacun donna son avis sur le rêve qui venait d'être raconté. On avait un peu l'impression qu'ils se prenaient tous pour des psychanalystes en herbe, et le médecin n'intervenait que pour mettre la discussion dans le droit chemin quand elle s'égarait ou pour résumer les débats.

Le déroulement fut, à peu près le même pour chaque malade. Il y avait un pasteur qui détestait sa femme et qui, désespérant que Dieu lui vienne en aide, cherchait à ce problème humain une solution humaine. Il y avait un ingénieur obsédé par son échec et chez qui la réussite trop brillante d'un père banquier avait provoqué un déséquilibre.

Et puis il y avait dans un coin une jeune femme de trente ans, bien habillée, souriante et ironique. Elle donnait un peu l'impression de venir là comme on va au théâtre et de s'offrir pour dix dollars par semaine une passionnante « tranche de vie ». Renseignements pris, depuis un an qu'elle suivait le groupe, elle n'avait pour ainsi dire jamais pris la parole si ce n'est pour s'intéresser aux problèmes des autres. C'était une « voyeuse ». Et cela ne signifie pas qu'elle n'était pas une névrosée...

Christiane COBLENCE.

(A.G.P.)

PABLO CASALS
Violoncelle...

(A.P.)

GASTON DOMINICI
...Et violon

JE, TU, IL...

● GASTON DOMINICI, 80 ans, cultivateur, condamné à mort pour le meurtre, à Lurs, de trois campeurs britanniques (sir Jack Drummond, sa femme et sa fille), ne sera pas exécuté, sa peine ayant été commuée en détention perpétuelle. En apprenant la nouvelle, il a déclaré : « *Mais je suis innocent, ils le savent bien... Il faut qu'ils me laissent aller retrouver mes chèvres...* ». Le « Times » de Londres, commentant la commutation de la peine de mort de Gaston Dominici, écrit « *qu'on peut accepter cette grâce avec soulagement. En effet, en dépit des enquêtes les plus sérieuses, des doutes raisonnables restaient dans les esprits sur ce qui s'était déroulé la nuit du meurtre des Drummond* ».

● VIVIAN LEIGH, comédienne, en provoquant un scandale à la Chambre des Lords, a remporté l'un des plus beaux succès de sa carrière : elle a obtenu un sursis pour le plus vieux théâtre de Londres qui allait être démoli, la société immobilière chargée de l'opération ayant accepté de suspendre les travaux.

● PABLO CASALS, 80 ans, violoncelliste, a épousé en quatrièmes noces Maria Montanez, 21 ans. Mme Casals avait obtenu, il y a trois ans, une bourse de mille dollars pour étudier le violoncelle sous la direction du grand virtuose. Les jeunes mariés passeront leur lune de miel à Prades où ils se sont rencontrés.

● ELIZABETH FRANCES TODD, 2 kg. 600, est née à Mike Todd, 48 ans, entrepreneur de spectacles (« Le Tour du monde en 80 jours ») et à Elizabeth Taylor, 24 ans, comédienne. Mike Todd, trois fois marié, est déjà un heureux grand-père.

● MAMIE EISENHOWER, 59 ans, épouse du président des Etats-Unis, a subi une intervention chirurgicale à l'hôpital militaire de Washington. La nature de l'affection, qualifiée de bénigne, n'a pas été précisée. Etat satisfaisant.

PRESSE

La peur du scandale

● ***Un procès contre un magazine scandaleux va obliger les vedettes de Hollywood à évoquer publiquement leur vie privée.***

UN procès qui menace de provoquer un scandale considérable vient de s'ouvrir à Los Angeles. L'accusé est le magazine américain « Confidential », bi-mensuel spécialisé dans la description détaillée des histoires d'alcôve, adultères, conduites scabreuses, etc., des vedettes de Hollywood. L'accusation est représentée par le gouvernement, en la personne du District Attorney de Californie, et par quelques-unes des vedettes les plus en vue parmi lesquelles Lana Turner, Frank Sinatra, Mae West, Dorothy Dandridge (la « Carmen noire »), Robert Mitchum, Maureen O'Hara, Dick Powell et Walter Pidgeon. On reproche notamment à « Confidential » des articles tels que : « *Robert Mitchum, l'homme nu qui vint dîner* », « *Ma nuit avec Elvis Presley* », « *Que fit Dorothy Dandridge dans les bois ?* », « *Les étreintes de Maureen O'Hara* ».

Aucun magazine américain n'a jamais exploité avec plus d'esprit de suite cette formule : « *Tout ce qui touche à la vie sexuelle des vedettes est public* ». C'est la raison pour laquelle « Confidential » tire chacun de ses numéros à plus de trois millions d'exemplaires ; c'est aussi, corrélativement, la raison pour laquelle son directeur, Robert Harrisson, est le journaliste américain qui a collectionné le plus grand nombre de procès en diffamation.

Depuis cinq ans, c'est-à-dire depuis que « Confidential » existe, le total des dommages-intérêts exigés de lui atteint le chiffre astronomique de 28 millions de dollars, soit environ 1 milliard de francs. Une succession d'appels et de contre-appels a fait que le directeur de « Confidential » n'a encore payé qu'une faible partie de cette somme. Mais pour la première fois de sa vie, cet homme qui passe sa vie entre deux tribunaux a de sérieuses raisons de s'inquiéter.

Attaques conjuguées

Les autorités de Californie ont décidé d'en finir avec ce journal newyorkais. Après avoir mis en cause des vedettes, « Confidential » a commis l'erreur de publier un article intitulé : « *La pilule qui met fin à la grossesse non désirée* ». Avec ce texte, le magazine tombe sous le coup de la loi qui interdit à tout Américain « *d'expédier par la poste des instructions sur la manière de provoquer l'avortement* ».

Les attaques conjuguées des vedettes et des autorités ont fait dire à l'assistant du District Attorney : « *Maintenant, à mon avis, « Confidential » est fini* ».

Les vedettes mises en cause dans « Confidential » seront convoquées et interrogées dans la salle d'audience par l'avocat de Robert Harrisson. Il

→

s'agira de savoir si «Confidential» a dit la vérité ou non. Mais ce dont on est déjà certain à Hollywood, c'est que ces interrogatoires provoqueront un scandale plus considérable que tous ceux que Robert Harrisson a soulevés jusqu'ici.

SPORTS

Fort et utile

● *Un officier de marine vient de mourir à l'âge de 82 ans. Il a fait découvrir aux Français les vertus de la vie au grand air et du sport.*

C'EST en regardant courir, sauter, nager et grimper aux arbres les indigènes d'Océanie, que Georges Hébert, qui vient de mourir à 82 ans, conçut la méthode d'éducation physique à laquelle il a donné son nom. Le principe de l'hébertisme tient en une phrase : l'homme doit parvenir à son développement physique intégral par la seule utilisation de ses moyens naturels de locomotion, de travail et de défense.

— *Cette utilisation*, a précisé Georges Hébert, *est obtenue par la pratique raisonnée des exercices que je dénomme, en bloc, « utilitaires indispensables ». Ils forment huit groupes : la marche, la course, le saut, le grimper, le lever, le lancer, la défense naturelle (par la boxe et la lutte) et la natation.*

Lorsqu'il jeta les bases de cette méthode à quelques années de la première guerre mondiale, Hébert était tout jeune officier. Depuis l'Ecole Navale, il se passionnait pour l'enseignement physique sous toutes ses formes. Le sport, à l'époque, constituait surtout une sorte de brevet d'originalité. On regardait d'un œil soupçonneux tout individu qui se livrait à des exercices physiques sans y être contraint.

Hébert commença par élaborer un plan de réforme de la gymnastique telle qu'elle était enseignée dans la marine. Il fit sortir ses marins des salles de culture physique, leur fit abandonner tout vêtement superflu, les poids et les haltères, les appareils compliqués, pour les « lancer dans la nature », leur apprendre à escalader des barrières, à franchir des ruisseaux, à sauter des fossés... Son expérience intéressa. Il parvint en 1905 à se faire confier l'enseignement des exercices physiques à l'école des fusiliers-marins de Lorient.

A la IVe armée

Aux douze cents jeunes gens qu'on place sous ses ordres — et qu'il fait « travailler » pour la première fois torse nu — il commence par expliquer que l'hébertisme n'a rien à voir avec le sport de compétition. Il a déjà une devise : « Etre fort pour être utile ».

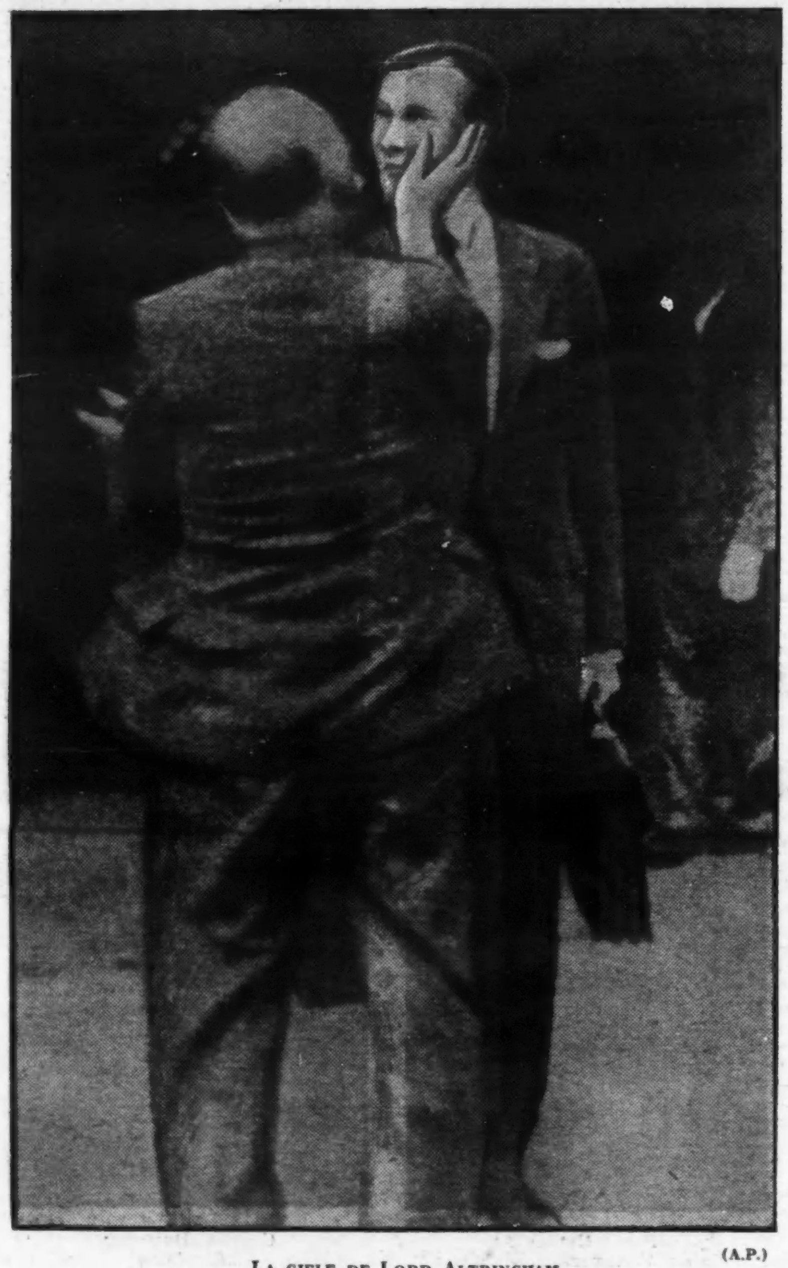
Huit ans plus tard, au Congrès International d'Education Physique qui se tient à Paris, il exécute une présentation de 350 jeunes athlètes non sélectionnés qui s'achève en triomphe. D'un bout de la France à l'autre, on ne parle plus que de la nouvelle méthode naturelle. Hébert voudrait pouvoir créer un institut où on l'enseignerait. Mais les crédits font défaut. Le marquis de Polignac, qui préside, d'autre part, aux destinées du champagne Pommery et Greno, offre à Georges Hébert, en 1914, un terrain de cinq hectares où l'ancien capitaine de vaisseau installe aussitôt le collège d'athlètes de Reims. La guerre n'interrompt que partiellement ses efforts. Blessé à Dixmude, Hébert, après sa convalescence, est chargé par le général Gouraud de diriger l'entraînement physique des combattants de la IVe armée. A l'armistice, une note du G.Q.G. reconnaît « *les avantages immenses de la méthode Hébert* ».

— Malgré cela, déclarent aujourd'hui les partisans de l'hébertisme, il ne semble pas que l'armée française ait beaucoup pratiqué la méthode Hébert entre 1919 et 1939.

Elle y est revenue depuis, notamment pour l'instruction des parachutistes.

Georges Hébert a exposé les principes de sa méthode dans de nombreux ouvrages. On y relève que l'hébertisme bien compris ne développe pas seulement le corps, mais aussi les qualités viriles (énergie, courage, volonté, sang-froid, etc.) par des exercices mettant en jeu ces diverses qualités ; qu'il endurcit l'organisme au froid et à la chaleur par le travail au grand air et l'usage de l'eau froide pour les ablutions ; qu'enfin il doit rapprocher le civilisé d'un certain état de rusticité par des habitudes de frugalité, de sobriété et de simplicité dans la manière de vivre.

En vivant jusqu'à 82 ans, Hébert a donné à sa méthode une éclatante référence.



(A.P.)

LA GIFLE DE LORD ALTRINCHAM
Le champion était absent

Pourtant l'hébertisme et, plus généralement, la culture physique et le sport n'ont pas que des défenseurs.

« L'Express » publiera la semaine prochaine les réponses d'un médecin, d'un professeur de culture physique et du rédacteur en chef d'un journal sportif aux questions que chacun se pose sur l'opportunité de faire du sport, les avantages et les inconvénients de la culture physique.

POLÉMIQUE

L'emploi du temps de la reine

● *Le champion — officiel — de la reine d'Angleterre était « en permission ». Un jeune lord en a profité...*

JOHN GRIFF, second baron Altrincham, est, en apparence du moins, un représentant typique de l'aristocratie anglaise. Fils d'un ministre conservateur, il a fait ses études au collège d'Eton puis au collège de Balliol, à Oxford. Après avoir été officier de la garde, il est devenu président de l'Association des Jeunes Conservateurs du Yorkshire et rédacteur en chef d'un mensuel conservateur, *The National and English Review*. Il occupe un appartement luxueux dans le plus élégant quartier de Londres (Belgravia). Jeune (trente-trois ans), beau garçon et célibataire, il est considéré par les « débutantes » anglaises comme un excellent parti.

Aussi, théoriquement, lord Altrincham devrait être considéré comme l'un des hommes d'avenir de son parti. En fait, il est celui qui, à l'exception de M. Gaitskell, fait naître le plus de colère dans le cœur généreux des « tories ». La triste vérité est qu'en dépit de son éducation et de ses origines, il a une passion pour deux choses que les conservateurs britanniques trouvent répugnantes : la logique et les idéaux. Il y a trois ans, il a fait monter dangereusement la pression artérielle moyenne au Carlton Club en refusant d'aller siéger à la Chambre des lords :

— *Je ne pense pas*, dit-il alors, *que le pouvoir politique puisse être héréditaire.*

En novembre dernier, il dénonça la politique de M. Eden à l'égard de Suez et réclama la démission du premier ministre. Quelques semaines plus tard il abandonna le poste qu'il occupait au comité de direction de la Ligue Victorienne, une organisation pour la défense du Commonwealth, en soulignant que l'un des hôtels de cette Ligue, destiné à accueillir des étudiants du Commonwealth, avait refusé de recevoir des Africains.

Le chef-d'œuvre

C'est la semaine dernière, cependant, que lord Altrincham a réussi son chef-d'œuvre. Il a publié dans son magazine, sous sa propre signature, un article qui n'était rien de moins qu'une attaque contre la reine elle-même. En Grande - Bretagne les critiques à l'égard des faits et gestes de la famille royale sont rarissimes... et elles ne sont jamais formulées contre la reine mais contre son entourage.

Altrincham a dédaigné de pareils subterfuges. Et s'il n'a pas épargné les conseillers de la reine — auxquels il a reproché leur incompétence, leur esprit étroit et le fait qu'ils ne représentent rien ni personne — il a également laissé entendre qu'il avait une piètre opinion de la souveraine.

Sa préparation à ses fonctions de reine, précisait-il, est *inadéquate*, tous ses amis sont choisis parmi les *ploutocrates et les aristocrates huppés*. Elle perd trop de temps aux courses et aux réceptions mondaines. Ses discours font *mal au cœur*. *La personnalité révélée par ses agissements est celle d'une écolière prude, capitaine d'une équipe de hockey à la veille de sa confirmation*. La reine est encore assez populaire parce qu'elle est jeune et que les peuples aiment les jeunes souveraines. Mais qu'arrivera - t - il quand elle aura quarante ans ? Elle doit, selon Altrincham, acquérir une véritable personnalité, sinon c'est la monarchie qui en souffrira.

A l'exception du *Times* qui a l'habitude de passer sous silence les affaires de la famille royale, tous les grands journaux britanniques ont publié de larges extraits de l'article.

Si j'avais un fusil

« *Un lord attaque la reine* », titrait le *Daily Express* en première page. « *Stupéfiantes critiques de la reine* », clamait le *Daily Mirror*.

De tous le pays sont parvenus des hurlements de rage et d'indignation. Toute l'aristocratie forma le carré pour défendre la souveraine : « *Altrincham devrait être chassé du pays*, tonna le comte de Strathmore, *si j'avais un fusil je le descendrais.* » Le duc d'Argyle déclara à un reporter : « *J'aimerais que cet homme fût pendu, noyé et écartelé.* »

Altrincham, assiégé par des visiteurs furieux, submergé de coups de téléphone, dut demander la protection de la police. Sur la maison de sa mère, à la campagne, des villageois peignirent en lettres de un mètre ce message : « *Ne touchez pas à notre reine.* »

Les journaux s'inquiétèrent : la reine allait-elle poursuivre Altrincham en diffamation ? Un reporter fut même assez audacieux pour interroger le major Lindley Marmion Dymoke, qui possède héréditairement la charge de défendre l'honneur de la reine, et pour lui demander s'il allait provoquer Altrincham en duel.

Dymoke répondit prudemment : « *Je suis en permission pour le moment.* »

Quoi qu'il en soit, au milieu de la semaine Altrincham était encore vivant, souriant et apparemment sans remords. Mardi soir, interviewé devant les caméras de la télévision, il défendit ses idées : « *Je n'ai que du respect pour la reine*, dit-il, *ma seule intention, en formulant ces critiques, était de renforcer la monarchie.* »

La gifle

Comme il quittait les studios de la télévision, un homme s'avança vers lui et le gifla en criant : « *Prenez cela de la part de la Ligue des Loyalistes de l'Empire.* » (Il s'agit d'une petite organisation fasciste.) Mais c'est jusqu'à présent la seule menace contre la personne d'Altrincham, qui ait été suivie d'exécution.

Altrincham assure qu'il a reçu de nombreuses lettres et de nombreux coups de téléphone d'hommes qui approuvaient son point de vue. Et cela semble assez vraisemblable : parmi les lettres qu'a reçues le *Daily Express* depuis la publication de l'article, une sur trois est en faveur de lord Altrincham, ce qui est une proportion étonnamment élevée quand on pense à la popularité de la reine.

Beaucoup de gens, semble-t-il, partagent les idées d'Altrincham bien que peu osent les exposer en public. Beaucoup furent secrètement heurtés du fait que la reine a récemment passé une semaine entière aux très élégantes courses de Goodwood.

A Buckingham Palace, on maintient un silence rageur. Prié de formuler un commentaire, le secrétaire de la reine chargé des relations avec la presse déclara sèchement que la souveraine n'avait rien à dire à propos de l'article d'Altrincham et que rien n'était changé à son emploi du temps.

Emploi du temps : une semaine aux très aristocratiques régates de Cowes...

Guy HENRIQUES.

Pierre Gascar

En voyage avec Pierre GASCAR

LA PLUIE DE JAVA

Pierre Gascar, au cours d'un voyage de quatre mois en Asie (Indes, Indonésie, Thaïlande, Malaisie, Philippines) et en Afrique (Soudan, Somalies, Ethiopie), sous le patronage de l'Organisation mondiale de la Santé, a pu étudier ce que la misère fait des hommes. Nous publions ici le troisième des quatre récits qu'il a écrits pour L'Express *au retour de son voyage* (1).

Prisonnier en Allemagne de 1940 à 1945, Pierre Gascar a assuré la critique littéraire de France-soir *(sous son vrai nom : Pierre Fournier) jusqu'en 1953, date à laquelle il reçut le Goncourt pour ses deux livres :* Les Bêtes *et* Le Temps des Morts. *Il a écrit, depuis :* Les Femmes, La Graine, L'Herbe des Rues *et un récit de voyage :* Chine ouverte.

DES nuages s'obscurcissaient du côté de la mer, au-dessus des lagunes. Les pêcheurs de Java y élèvent du poisson dans de grands carrés d'eau. Un ciel ardent et blanc s'y reflète. Ces nuages annonçaient la première pluie de la mousson. Elle venait, chaque année, à la même date, ou peu s'en fallait. Ici, le ciel tient ses promesses. La terre, non.

On avait compté sur du riz et on récoltait du manioc : on n'avait pas eu assez de riz pour les semences. Je n'avais jamais vu du manioc. Nous nous étions arrêtés près d'un champ. C'étaient des racines brunes, d'une blancheur et d'une dureté presque minérales à l'intérieur. On les faisait bouillir. Plus qu'il ne la calmait, le manioc affadissait la faim.

Mais la fadeur était partout, maintenant. Dans l'air envahi par une buée d'étuve, dans les horizons de Java d'un vert trop doux et dans l'indépendance vaine du pays, dans son destin. Je relevai la tête : la pluie menaçait. Je n'avais qu'une chemise d'été sur le dos. Il aurait été sage de gagner tout de suite le village. Cependant, le médecin indonésien qui m'accompagnait s'attardait. Il ne parvenait pas à détacher ses regards du manioc empilé à la bordure du champ. « Dire qu'on en est là ! »

Lorsque, dix ans plust tôt, les Hollandais étaient partis, on avait dit : « *Le riz pour nous, le riz de l'indépendance, une pluie de riz sur nous, enfin !* »

Cette opacité de chaque grain qui s'irise de transparence : la lumière de la vie, en Asie, chaque grain de riz la capte mieux qu'un diamant... Et puis, il n'y avait pas eu assez de riz pour les semences, pas assez de main-d'œuvre, une eau indocile ou lointaine. Petit à petit, le manioc avait remplacé le riz. Ce n'était pas encore une défaite ou un renoncement. Non : une trêve. Comme si le peuple indonésien se reposait un peu de ne pas vouloir avoir faim...

Maintenant, les nuages cachaient tout à fait le soleil. Nous nous éloignâmes enfin du champ de manioc. Déjà, sur le sentier, des jeunes gens en blouse blanche s'avançaient à notre rencontre, au milieu des champs touffus et verts, comme un hospice en liberté.

Ils avaient la tranquillité des jeunes gens qu'on croise dans des couloirs ripolinés où règnent une odeur de phénol et le silence d'une douloureuse patience. La campagne javanaise d'un vert foncé dans le jour obscurci semblait maintenant plus déserte, comme ces zones d'épidémie sur lesquelles pèsent des interdictions sanitaires et qu'habite la peur.

NULLE vie n'apparaissait aux abords du village caché dans un bosquet d'arbres. Le sentier que nous suivions pour l'atteindre passait près d'un petit cimetière en contrebas, mal délimité au milieu des champs de manioc et d'arachide.

— *Nous les avons tous rassemblés. Ils attendent,* dit un des hommes en blouse blanche.

Je n'avais jamais entendu parler du pian avant mon séjour en Asie. Mais m'en aurait-on parlé que mon initiation serait restée illusoire. Il fallait voir. Le pian « se voit ». Il boursoufle la peau, la fait éclater, se répand en ulcères sur le corps entier. Les ulcères ne se referment pas. Ils sont d'un rouge brillant : on dirait des baies écrasées. Le pian s'appelle aussi la framboisie. C'est une tréponématose qu'on contracte par simple contact ou en marchant pieds nus à l'endroit où quelqu'un déjà atteint du pian a marché.

Les gens relevaient leur pied à la façon d'un cheval qu'on ferre. Dans la plante du pied, il y avait un trou. Presque la moitié des habitants du village marchaient sur une blessure ronde semblable à l'usure d'une semelle de soulier et où brillait la chair d'un rouge de framboise. Les ulcères montaient le long des jambes, gagnaient les reins, le dos. Aucune suppuration, pas de sang : les plaies du pian avaient la fraîcheur des stigmates.

On ne mourait pas du pian. On s'en accommodait même. L'homme témoigne, à l'égard de son propre corps, d'une patience fraternelle. Ce n'est ni résignation ni stoïcisme : plutôt de la complicité. Ces complicités de la solitude ! Une petite plaie vaguement douloureuse, une anomalie physique devenue familière et dont on connaît les répits, les retours, peut devenir, pour l'homme, comme le sceau fourmillant de son secret.

Les Indonésiens en blouse blanche faisaient des piqûres de pénicilline aux habitants rassemblés autour de nous. Une seule injection parvenait parfois à les guérir du pian. Un jour, on aurait assez de pénicilline et assez d'infirmiers pour traiter tous les malades du pays. Mais le pian n'était qu'une plaie visible, une sorte de mal biblique. Les autres maux... Dans le village, il manquait 44 kilos de riz par personne et par an.

— *Mon Dieu, mais cet enfant ne tient plus debout...*

Sa mère nous le présentait appuyé contre elle. Elle le tenait sous les aisselles, afin qu'il ne s'affaissât pas. A demi hissé, son dos contre les genoux de sa mère, il apparaissait cambré. Il

(Manevy-Dalmas)

UN PÊCHEUR INDONÉSIEN

Le ciel tient des promesses ; la terre, non

était nu. Membres grêles, grosse tête, il retournait au fœtus. Y avait-il pour lui un autre chemin ? Son ventre était gonflé. Il le projetait en avant avec une sorte d'insolence morne. L'enfant nous regardait à travers sa somnolence, un peu comme s'il nous avait regardé « en dessous ».

On interrogeait la femme. On se répéta une de ses réponses parmi les infirmiers. Elle vint jusqu'à moi ; l'autre enfant, un garçon lui aussi, était mort le matin. La femme le disait sans douleur visible, sans pleurs. Cela arrivait souvent dans le village. Quand le soleil du matin brillait entre les bambous des murs de la hutte, un enfant restait couché sur sa natte et vous regardait sans parler. Il refermait les yeux. Il ne les rouvrait plus. Il rattrapait la nuit.

— *Il avait quatre ans,* me dit un des hommes en blouse blanche. *Vous voulez savoir autre chose ? Je peux encore l'interroger.*

NON, je ne voulais rien savoir de plus. Les médecins m'auraient dit, sans doute, que cet enfant allait mourir aussi. Pas du pian qui ulcérait son dos et ses membres. Il y avait la pénicilline pour cela et, à défaut de pénicilline, la patience. Mais il n'y avait pas de drogue contre la faim et la patience de la faim est mortelle.

J'en découvrais le goût. On nous avait apporté des arachides crues et des noix de coco dont on avait percé la coque et dont nous buvions l'eau. Une chaleur obscure tombait du ciel. La pluie ne tarderait pas. A Java, la faim, ce devait être cette sueur débilitante et ces grandes bouffées de fadeur. On continuait de parler autour de moi.

— *Si cela vous intéresse d'assister à l'enterrement...*

La femme était toujours là, avec son visage vide. On venait de faire une piqûre de pénicilline à son enfant. Il finissait de pleurer... Si cela m'intéressait d'assister à l'enterrement ? La proposition me déconcertait. Elle venait peut-être de la femme ou de ses proches. Les vieilles règles de l'hospitalité veulent qu'on apporte des présents au visiteur étranger, quelques fruits choisis, quelque objet fabriqué dans le village. Les noix de coco et les arachides exceptées, les gens du village n'avaient rien, la femme n'avait rien : tout ce qu'on pouvait m'offrir, c'était un enterrement.

Je regardai ma montre. Je trouvai le prétexte d'une journée encore chargée, d'un long voyage à poursuivre. Je n'assisterai pas à l'enterrement. Alors, le défilé du pian reprit. Plaie d'Egypte, punition de Dieu ? Non, cela n'était que dans l'apparence. Les marques du pian restaient vénielles. La vraie marque du péché originel, c'était la faim.

La faim dans la liberté, l'indépendance, la république, la faim près de Bandoeng, la faim absurde. Des territoires immenses, fertilisables, riches de ressources minières étaient là : Sumatra, Bornéo. Les Hollandais, du temps de leur occupation, les avaient négligés. Toute la vie s'était portée sur Java quadrillée de champs, sillonnée de routes, parsemée de villes : un jardin. Aujourd'hui, l'Indonésie mourait dans un jardin, un jardin trop chaud, trop peuplé où il ne pleuvait pas ou que noyait, au contraire, une interminable pluie, dans le jour ocre.

IL aurait fallu répartir la population dans les autres îles, en entreprendre l'exploitation. Mais le nouvel Etat n'avait pas d'argent, pas d'élites, pas d'ingénieurs, pas d'administrateurs, pas de médecins. Sauf ceux-là et quelques centaines d'autres. On les appelait partout à la fois. Eux, non plus, ils n'avaient pas le temps d'assister à l'enterrement. Dans certaines régions du pays, un enfant sur deux mourait en bas âge. Si on s'était laissé aller, l'Indonésie n'aurait plus été qu'un éternel cortège de pleurs.

Il fallait repartir. Nous traversâmes le village pour regagner, à un kilomètre de là, la route où nous avions laissé nos voitures. Des hommes avaient achevé de confectionner un petit cercueil fait de branches. Ils le soulevaient du sol au moment où nous passions. Il ne semblait pas peser plus lourd qu'un panier. Sans avoir besoin de tourner la tête, nous apprîmes que l'enterrement — son cortège rassemblé à la hâte — nous suivait.

Nous sortions du village lorsque la pluie commença, drue et chaude. Elle annonçait une autre saison. Plus sombre, plus fertile, peut-être, plus douce. Une odeur âcre s'éleva du sol. Personne ne hâta le pas. Nous étions maintenant devant le cimetière. La tombe était creusée. Sur une autre tombe fraîche, on avait planté un parapluie ouvert, afin que la terre légère ne fût pas entraînée par la pluie.

Nous ne parlions plus. L'eau ruisselait sur nos visages, collait nos chemises sur nos corps. Nous marchions lentement sous le tiède déluge. Cette espèce de recueillement grave chez mes compagnons, cette tranquillité au fond de moi-même... Je ne saurai jamais si nous enterrions, en marchant devant lui, un petit mort ou si, avec la pluie bruissante, venait à nous, sur nous, l'annonce d'une nouvelle saison enfin pour ce pays et pour ce peuple.

(*Copyright Dalmas - « L'Express »*)

Prochain récit :

LES ŒILLETS D'INDE

(1) Cf. *L'Express* nos 317 et 318.

MOSCOU EN PARLE

IVAN IVANOVIC A DISPARU

Après avoir été jouée deux fois, la pièce de l'écrivain communiste turc Nazim Hikmet « Ivan Ivanovic a-t-il existé ? » *a cessé d'être représentée à Moscou.*

On a beaucoup discuté son contenu et sa forme dans les milieux littéraires et théâtraux. Mais c'est son sens politique qui a déplu aux dirigeants.

Nazim Hikmet se réfugia en 1951 en U.R.S.S. qu'il considère comme sa seconde patrie.

Auteur de plusieurs pièces à succès : « Récits sur la Turquie », « Le Premier Jour de la fête », *et surtout* « L'Original », *Hikmet parsème ses œuvres de boutades, de mots-clés, d'épisodes, dans un style qui n'est pas sans rappeler celui des œuvres satiriques de Maiakowski.*

« Ivan Ivanovic a-t-il existé ? » *pose le problème des « survivances » du culte de la personnalité, depuis ses manifestations les plus ingénues jusqu'à ses conséquences les plus graves.*

Sur scène, vingt-quatre personnages évoluent autour de Petrov, le bon communiste. Ivan Ivanovic, son mauvais génie, va essayer de lui inculquer le culte de la personnalité.

Il commence par poser partout, sur le passage de Petrov, des portraits de lui.

La scène que nous publions ici comporte des interventions de « l'homme au béret » représentant l'opinion populaire courageuse et lucide, et de « l'homme au chapeau », représentant le conformiste servile.

A la fin de la pièce, Petrov, convoqué chez son supérieur hiérarchique, s'apercevra qu'il n'est que la caricature de ce dernier, et qu'il a été berné par le culte de la personnalité.

Ivan Ivanovic, qui n'existait que par ce qu'il s'efforçait de créer, disparaîtra dans l'ombre. Cette conclusion, hautement morale, n'a pas suffi à justifier la pièce aux yeux des censeurs.

PETROV (*regardant son portrait*)

Alors, celui-ci aussi fut exécuté d'après photo ? Quelle question inutile... Je n'ai jamais posé. Mais d'après quelle photo ?

(*Il s'approche du tableau et l'examine attentivement.*)

Me ressemble-t-il ?

IVAN I...

Que veut dire « ressemble » ? Pour dire les choses telles qu'elles sont, ce portrait est une monumentale œuvre d'art, riche d'inspiration et d'un niveau artistique très élevé.

L'HOMME AU C.

C'est ton miroir fidèle.

IVAN I...

(*S'approchant de la porte de la salle d'attente, se retourne vers le secrétaire et Maria Andreievna.*)

Camarades, aidez-moi un instant.

(*Le secrétaire et Maria Andreievna entrent.*)

IVAN I...

Les portraits du camarade Petrov ressemblent-ils au camarade Petrov ?

LE SECRÉTAIRE.

Extraordinairement. Je l'avais tout de suite pensé. Comme tu as bien fait de suspendre ces portraits au-dessus de notre tête, devant nos yeux !

PETROV (*à Maria Andreievna.*)

Et toi, qu'en penses-tu ?

MARIA A...

Déjà, quand ces portraits n'étaient pas là, nous te respections également. A mon avis, il n'y a rien de changé.

PETROV (*confus.*)

Ce n'est pas ce que je voulais savoir... Le portrait me ressemble-t-il ?

MARIA A...

Je ne saurais pas dire...

L'HOMME AU B.

Serghei Konstantinovic, si tu désires connaître mon avis...

IVAN I...

Ton opinion n'intéresse personne.

L'HOMME AU B.

Pour moi, Serghei Konstantinovic, tu es un peu plus petit de taille.

L'HOMME AU C.

Et alors ? Grand ou petit, est-ce ce qui est important? Comment fera un artiste pour se libérer des marécages du naturalisme, s'il n'est pas capable d'ajouter quelques sentimètres de hauteur à un dirigeant de petite taille ?

L'HOMME AU B.

De plus, Serghei Konstantinovic, tu es étroit d'épaules et celles-ci, vois toi-même comme elles sont faites... et tu as plus de rides. Ton regard est doux, cordial, tandis que, là, tu ressembles à un des trois légendaires héros de Vasnetsov ! (1).

(*Ivan Ivanovic fait signe au secrétaire et à Maria Andreievna de sortir. Tous deux sortent. Ivan Ivanovic ferme la porte derrière eux.*)

IVAN I...

Maintenant, ça suffit. Il est inutile que tu étales ici toute ton ignorance.

PETROV

(*Il examine son portrait et montre la médaille que l'on aperçoit à peine.*)

Et ça, qu'est-ce que c'est ?

IVAN I...

La médaille du Vainqueur du Prix.

PETROV

Jamais je n'ai reçu de médaille de ce genre. Je ne possède que les médailles que j'ai reçues au front... mais pas celle-ci...

IVAN I...

A qui la faute ?

PETROV

Je ne comprends pas.

IVAN I...

A qui la faute, si tu n'as pas cette médaille ? A toi, à moi, ou à quelqu'un d'autre ?

L'HOMME AU C.

Ivan Ivanovic veut dire que la réalité n'est pas le fait que tu ne possèdes pas la médaille. La réalité est que tu dois posséder cette médaille. (*Tourné vers le public.*) D'autre part, respectables camarades, l'art se doit de refléter la réalité objective. Donc, du point de vue du réalisme dans la vie et dans l'art, est-ce une erreur de l'artiste que d'avoir peint sur la poitrine du camarade Petrov une médaille que, du point de vue du naturalisme, il ne possède pas ? Il est évident que le peintre ne s'est pas trompé.

PETROV

Ah ! Je comprends... pour dire les choses telles qu'elles sont... C'est étrange, je commence également à parler comme toi, Ivan Ivanovic. Mais, dans ce cas, la médaille devrait ressortir davantage... Si on ne s'approche pas à deux pas du tableau, on ne l'aperçoit même pas...

IVAN I...

Tu as raison. J'y remédierai tout de suite.

(*Il monte sur une chaise, prenant dans la main de l'homme au chapeau de paille un pinceau et un pot de couleur, il peint sur le portrait de Petrov une médaille énorme à la place de l'autre petite et sans particularité.*)

Est-ce mieux maintenant ?

PETROV.

Oui, j'ai l'impression que cela peut aller.

IVAN I...

Même pour les médailles, l'ouvrage est valable : l'une en attire une autre. (*Il dessine une autre médaille à côté de la première.*) Qu'en dis-tu ?

PETROV.

Ainsi, Ivan Ivanovic, tu es également peintre... Pour dire les choses telles qu'elles sont, dessiner une médaille avec cette dextérité représente vraiment une conquête *sui generis*...

IVAN I...

Dois-je peindre des médailles sur les autres portraits? En un instant, ce sera fait !

(*Et il commence à dessiner des médailles sur tous les portraits.*)

(1) Célèbre peintre russe du XIXe siècle.

THÉATRE

Entre deux saisons

● ***Robert Kanters est relativement optimiste. Ce n'est pas une grande époque, mais une bonne période.***

L'ETE, cette année, n'est qu'une pause. Il y a tant de reprises annoncées que le bilan de la saison passée se confond presque avec le tableau des spectacles promis pour le début de la saison prochaine. On reverra donc, à partir de septembre, *L'Œuf, Monsieur Masure, Virginie, L'Amour, des Quatre Colonels, Irma la Douce, La Mamma, L'Or et la Paille, Patate, Fin de Partie, Thé et Sympathie, Faisons un rêve, Sacrés Fantômes, Requiem pour une Nonne*, etc., et plusieurs de ces pièces semblent encore promises à une longue carrière. Cela semble indiquer d'abord que la crise du théâtre n'est pas aussi profonde qu'on le dit parfois, et qu'elle n'est pas en tout cas une crise du spectateur. D'autant qu'au cours de la saison passée, le public a encore fait un succès à *Pauvre Bitos, Le Voyage à Turin, Une Femme trop honnête, La Chatte sur le toit brûlant, Ivanov, L'Ecole des Cocottes, La Cantatrice chauve*, etc.

Ajoutons que dans la plupart des cas, les raisons de ces succès ne sont pas très mystérieuses : la qualité de la pièce ou le prestige des interprètes (Elvire Popesco, Ingrid Bergman, Robert Lamoureux, Pierre Fresnay...) expliquent la réussite tout naturellement. Il y a sans doute deux ou trois de ces succès qui paraissent excessifs: et il y a quelques spectacles qui méritaient un meilleur sort, comme le *Don Carlos* de Schiller au Vieux-Colombier, la reprise de Crommelynck à l'Œuvre et *La Visite de la Vieille Dame* de Durrenmatt chez Grenier-Hussenot. L'attribution du prix Molière par l'ensemble de la critique parisienne à cette dernière œuvre corrige en partie l'injuste indifférence du public.

Hors du peloton

Au total, on oubliera d'un cœur léger une centaine de mauvaises soirées en faveur des autres. L'amateur de théâtre a pu voir cette année la très intéressante et très belle tentative de tragédie en veston de Faulkner-Camus, aussi bien que la parfaite réussite boulevardière de M. Marcel Achard. On lui a offert deux Tchekhov qu'il ne connaissait pas, *Ce Fou de Platonov* et *Ivanov*, et deux ou trois pièces américaines qui méritaient au moins un examen sympathique. Du côté des jeunes auteurs et des débutants, M. Félicien Marceau s'est détaché nettement du peloton, mais celui-ci compte de très bons éléments que nous retrouverons sûrement, comme MM. Robert Mallet, J.-L. Roncoroni, Albert Vidalie Michel Vinaver. L'avant-garde « classique » n'a pas livré de nouveaux combats, mais elle a occupé le terrain d'une manière impressionnante (Beckett, Ionesco). Une nouvelle scène, le Théâtre d'Aujourd'hui, a fait beaucoup pour les jeunes animateurs, sinon pour les jeunes auteurs, et le Théâtre des Nations a été un musée, non point imaginaire, mais réel et vivant du théâtre dans le monde. Nous disposons même d'une compagnie qui a le tort d'essayer de jouer *Coriolan* ou *Phèdre*, mais qui fait du très bon travail dans le répertoire de Dumas fils à Jacques Deval : c'est la compagnie des Comédiens-Français.

Pour la saison prochaine, on nous annonce une nouvelle pièce de Marcel Aymé à la Comédie des Champs-Elysées ; nous retrouverons aussi Georges Schéhadé chez Barrault,

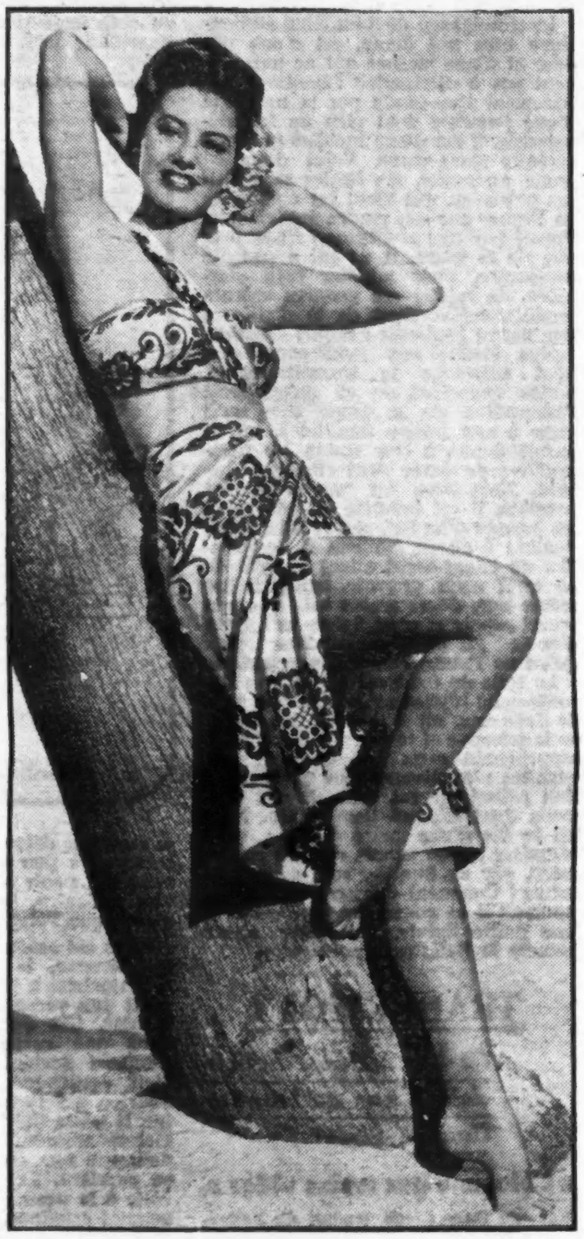
ARMENONVILLE
Bois de Boulogne
TOUS LES JOURS
DEJEUNERS
DINERS-DANSANTS
SOUPERS apr. le spect. jusq. 2 h. mat.
DIMANCHE THE DANSANT
avec les ORCHESTRES de José BARTEL et François VERMEILLE
BAR SAB. 92-52

Claude-André Puget et Arthur Miller au théâtre Antoine ; Peter Ustinov portera peut-être chance aux Grenier-Hussenot à Marigny; on dit que sur la scène du théâtre Hébertot aux plaintes des Carmélites succéderont les blasphèmes de Jean Genêt; et parmi les romanciers qui viendront au théâtre on peut déjà citer Mme Dominique Rolin et M. Pierre Gascar... Selon le rythme plus ou moins pressé des événements, Péguy distinguait, dans l'histoire, des « époques » et des « périodes ». Disons que dans l'histoire du théâtre, nous n'avons pas l'impression de vivre une grande époque — mais une période, et qui n'est pas sans intérêt.

R. K.

(Kanova)

DOROTHY DANDRIDGE
Pas comme Brigitte Bardot



(M.G.M.)

CYD CHARISSE
Presque comme Ava Gardner

CINÉMA

Un SS de cinéma

● ***Marlon Brando tourne à Paris. Il a autant de talent au restaurant qu'à l'écran.***

AU coin des rues de Paris, surgissent les caméras. C'est ainsi que cette semaine le pavé de l'île Saint-Louis a été martelé par les bottes d'un jeune SS qui porte le nom très célèbre du ténébreux et fascinant Marlon Brando.

Edward Dmytryck, le réalisateur de *Donnez-nous aujourd'hui*, *Le Mur invisible*, *Ouragan sur le Caine*, dirige, en chemise à pois, les prises de vues du *Bal des maudits*, le roman d'Irving Shaw, et le cœur de Paris s'est truffé de soldats vert de gris. Soldats de pacotille, qui donnent néanmoins le frisson. Le conseiller technique du *Bal des Maudits* est même un ancien général de l'ex-plus glorieuse armée du monde. Pour détendre l'atmosphère, le général von Trotten a précisé qu'il n'était jamais venu en France avant 1948 et qu'il n'avait jamais fait de mal aux « Vrançais ». « *En revanche, les Russes...* », a-t-il dit avec un geste du bras qui imitait une mitraillette en pleine action. Seul le maquilleur, originaire de Crimée, a frémi.

Et puis aussi, le président de l'Amicale des Anciens du Struthof, qui est également conseiller technique pour la partie du film qui se passe au camp de déportation. « *Les costumes sont authentiques* », a-t-il affirmé.

En somme, quinze ans après, on n'a plus que des réactions d'épiderme, des émotions rétrospectives à faire taire. D'ailleurs, silence : on tourne.

Entrée de la vedette des vedettes. Deux yeux bleus d'acier sous des sourcils en auvent, hier Antoine ou Zapata, aujourd'hui officier claquant des talons, c'est Marlon Brando, platiné, superbe, au torse dru.

Dmytryck dirige en anglais la scène qui se déroule à la terrasse du « bistrot bien parisien ». Bigarrure des langues. A minuit, le signal de la fin est donné par un opérateur : « *Alors, on termine. Ça y est. Plus d'* « *once more* », *on boucle.* »

La foule des mouches qui gravitent autour d'un film se disperse dans la nuit.

D'un pas trapu, Marlon Brando regagne sa roulotte perfectionnée. C'est la loge ambulante de luxe, pour vedette de la Fox, modèle n° 1, avec radio et douche.

Attendu par quelques amis et par une grosse Cadillac, Marlon Brando va maintenant aller dîner. On choisit un endroit anonyme, car Marlon Brando serait capable de piquer une crise de nerfs à la vue de photographes ou de journalistes. Il entre dans le restaurant comme un torero dans l'arène. Les clients murmurent : « *C'est Marlon Brando* », mais Marlon Brando ne les voit pas, ne les entend pas. Il est occupé à passer.

Il commande des spaghetti, les goûte et appelle le maître d'hôtel. Il est impassible, tragique en profondeur : « *Ces spaghetti sont mauvais* », souffle-t-il avec un mépris discrètement étudié. L'Actor's Studio, quand même, n'a pas volé sa réputation. De temps en temps, Marlon Brando sort de son autocontemplation pour faire des plaisanteries que seuls sans doute les initiés peuvent comprendre ou pour taper avec un couteau sur une bouteille. Alors il écoute le bruit, comme s'il composait une symphonie.

Parfois, Marlon Brando caresse le bras d'une fille ou la fait rougir en la regardant violemment. Son charme est indéniable et la demoiselle n'a plus que deux solutions : fuir cet insoutenable regard ou contre-attaquer avec les mêmes armes, les prunelles en feu. Dans les deux cas, au bout de quelques secondes, Marlon Brando regagne sa tour d'ivoire.

Escarmouches inutiles. Le guerrier ne se bat qu'avec lui-même, mais l'on sent, derrière son bouclier d'attitudes, qu'il se fait souvent mal.

★

Une D.D. explosive

● ***Dorothy Dandridge tourne à Nice. Elle a mauvais caractère.***

A NICE, la « bombe noire » Dorothy Dandridge tourne *Tamango* d'après la nouvelle de Prosper Mérimée sous la direction de John Berry.

Cette ravissante personne, que l'on n'a jamais vue sur un écran en France, a acquis la distinction de super-vedette après avoir tourné un seul film (interdit aux spectateurs français par les héritiers de Georges Bizet) : *Carmen Jones.*

Otto Preminger, qui la dirigeait, est d'accord avec John Berry pour reconnaître qu'il n'existe pas d'actrice ayant aussi mauvais caractère.

Un seul film a suffi à la transformer en une super-star blasée qui refuse de reprendre une scène (*Vous n'aviez qu'à la réussir la première fois*) ou de se laisser photographier (*Vous me prenez pour Brigitte Bardot?*). Curd Jurgens a failli l'étrangler. Mais c'était prévu dans le scénario.

★

Viva Las Vegas

● ***Films d'été sur les Champs - Elysées. De l'or massif à Las Vegas; du toc à Paris.***

ENTRECHATS et chansonnettes tentent d'égayer cette semaine les cinémas déserts.

Viva Las Vegas (1), film musical à l'américaine, apporte à ceux qui ne quittent pas Paris un agréable dépaysement. Ce Las Vegas n'est cependant pas l'enfer du jeu que l'on imagine. Ce n'est ni Hong-Kong ni Macao, mais plutôt une joyeuse usine recouverte de tapis vert, où l'on perd dans la bonne humeur, jamais au-dessus de ses moyens. C'est le paradis du jeu avec des croupiers « Bon Pasteur » et des appareils à sous aussi fonctionnels que des réfrigérateurs. Décor trépidant, ébouriffant, éclairé au néon, dans lequel Cyd Charisse, spirituelle toupie à peine moins belle qu'Ava Gardner, tourbillonne à cœur perdu. Un cow-boy joueur ramassera ce cœur pour l'emmener dans son ranch, mais avant d'enlever la ballerine, il passera plusieurs nuits dans les tripots. Tripots de grand luxe, où l'on entend Lena Horne et Frankie Laine, où l'on rencontre Frank Sinatra et Pier Angeli.

Si l'intrigue est ténue, la distribution est opulente. Eblouissant de pourpre et d'or jusqu'aux limites du mauvais goût, *Viva Las Vegas* est tout au moins d'une divertissante richesse.

En revanche, *Paris Music-Hall* (2) est d'une attristante pauvreté.

Il s'agit de la fabrication artificielle d'une vedette, prétexte à montrer les coulisses du music-hall. *La blonde et moi* avait ainsi permis un déluge de gags, et la présentation des meilleurs orchestres de Rock and Roll. Ici, Stany Cordier a réuni, sans humour, un couple surprenant : Mick Micheyl et Charles Aznavour.

(1) Biarritz, Gaumont, Madeleine.
(2) Normandie, Rex, Moulin-Rouge.

A voir :

En exclusivité :

● **L'Ami de la famille** (pour Darry Cowl) ● **Ariane** (à la manière de Lubitsch) ● **Guerre et Paix** (Tolstoï quand même).

Nous vous rappelons :

● **La fureur de vivre** (Vendôme) ● **Richard III** (Windsor) ● **Patrouille de choc** (Hollywood) ● **Monsieur Ripois** (Ciné-Nord).

FOLIES BERGÈRE
Le plus célèbre Music-Hall du Monde
AH ! QUELLE FOLIE !
Tous les soirs à 20 h. 30
MAT. DIM. & FÊTES 14 h. 30

Cabarets Dancings

LE REVE Dancing du Rex - Air conditionné 2 GRANDS ORCHESTRES

Restaurants

LIDO ELY. 11-61
LIDO
LIDO ELY. 11-62
UN SPECTACLE UNIQUE AU MONDE
21 h. DINER DANSANT
23 h. LA REVUE "C'EST MAGNIFIQUE !"

On vous en parlera :

Mon village à l'heure vietnamienne

NOUS AVONS MANGÉ LA FORÊT

par Georges Condominas.
Chronique de Sar-Luk, village Mnon Gar. Au Mercure de France. 495 pages, 1.500 fr.

CONDOMINAS, jeune ethnographe eurasien de langue française, est allé vivre à Sar-Luk, minuscule village des hauts-plateaux du Viet-Nam. Il parle la langue de ces paysans ; il se fait adopter par eux ; il se mêle à leurs rites.

Nous avons mangé la forêt relate, avec la rigueur d'un rapport scientifique, l'existence collective de Sar-Luk, les travaux et les jours de ce village. Tel qu'il est, l'ouvrage attache comme un long poème.

Ainsi que la plupart des grands ethnographes de l'école française : Lévi-Strauss pour le Brésil, Balandier ou Denise Paulme pour l'Afrique, Condominas ne tente point d'imposer à ceux qu'il observe ses propres habitudes occidentales de penser ; s'il intervient parfois, c'est pour tirer un esclave d'un mauvais pas, participer activement à un sacrifice, aider les hommes sans les contraindre. Ce qu'il veut mettre en évidence, c'est l' « écart qui existe entre la théorie de l'institution étudiée et son existence réelle : montrer en somme comment joue la chair — et les vêtements — qui en couvre le squelette ».

Nous reconnaissons ce projet : il répond à une préoccupation moderne. De plus en plus, sociologues et historiens s'inquiètent de savoir comment sont vécues les institutions et les lois plutôt que d'édifier des théories abstraites, vite controuvées. Cet empirisme renaissant peut ouvrir une voie nouvelle aux sciences humaines.

Nous apprenons beaucoup dans le livre de Condominas : en décrivant heure par heure la vie quotidienne de Sar-Luk, il nous montre quelle distance sépare les hommes et les institutions et combien il est difficile de réduire la vie des premiers à la connaissance abstraite des secondes. Tantôt, nous voyons l'individu ruser avec la tradition, multiplier (non sans humour) les « tabous » et les interdictions, tantôt se détache la figure d'un homme incapable de supporter le déshonneur d'un interdit transgressé.

En lisant Condominas, on s'attache à la figure de Baap Can et de Tuu, frères ennemis et rivaux, lancés dans cette lutte pour le prestige qui les ruine en les forçant à accomplir des sacrifices toujours plus abondants. Bien plus que la recherche de l'argent ou l'accumulation des produits, c'est la recherche de ce prestige social, véritable plus-value des rapports humains, qui domine la société « primitive ».

Une curieuse force poétique attache dans ce livre. A côté des hommes lancés dans la lutte pour le prestige, d'autres figures apparaissent : celle du beau Tieng, par exemple, qui a fait l'amour à une femme de son clan et qui, déshonoré, se pend.

Condominas est resté deux ans au Viet-Nam chez les Mnon Gar. Deux fois dans une année, il a donc participé aux rites qui précèdent et suivent le défrichement des bois entourant le village. C'est dire que, deux fois, il a « mangé la forêt » dans la compagnie de ces hommes que nous appelions jadis « sauvages » parce que nous n'en connaissions ni le passé ni la vie réelle.

ROMANS

● *La femme blanche et l'homme de couleur.*

« Nam et Sylvie »,

par Nam Kim
(Ed. Plon, 258 p., 600 fr.).

DEPUIS *Daphnis et Chloé* en passant par *Atala*, le *Roman d'un Spahi* et *Madame Chrysanthème*, la littérature européenne a été complaisante aux amours de l'homme blanc et de la femme de couleur. Mais voici que l'homme de couleur, à son tour, élève la voix pour nous dire qu'il a aimé une femme blanche et qu'il a été aimé d'elle.

Le témoignage de Nam Kim, authentique sans nul doute, est d'une pudeur et d'une mesure qui ne parviennent pas à dissimuler l'émotion. Entièrement sous-tendu par la nostalgie d'une jeunesse dont rien ne fut méprisable, il est d'une lucidité et d'une sérénité assez rares. Voici donc ce jeune Annamite, ses études secondaires achevées, qui vient les compléter en France par des études supérieures. Formé par une civilisation assez proche de la nôtre, il ne lui a pas été nécessaire, pour adopter cette dernière, de rejeter ses propres valeurs traditionnelles. C'est de là d'ailleurs que naîtra le drame : moins sensible, moins éveillé aux souffrances que peut entraîner la transplantation, moins conscient de ce qu'exigerait l'adaptation de la jeune fille qu'il aime à son milieu familial à lui, il aurait donné à leur union les perspectives de durée dont elle avait besoin. Mais Nam est non seulement sensible, il est honnête et cela selon les normes d'un Oriental et d'un Occidental ; à aucun moment il ne prendra un engagement allant au-delà de ce qu'il croit pouvoir tenir. Il ira même sans doute moins loin que son secret espoir et c'est Sylvie qui, lasse d'avoir l'impression d'aimer plus qu'on ne l'aime, rompra la première.

La toile de fond sur laquelle se déroule cette idylle qui se prolonge près de deux ans, est la Cité universitaire où la jeunesse et le travail en commun rapprochent ceux qui viennent des pays les plus divers. Leur préoccupation principale est celle de ces examens dont dépend leur destin. Nam est le fils d'une mère veuve : qu'il réussisse et son succès rejaillit sur sa mère, sur sa famille, sur sa patrie même ! Comment dans ces conditions pourrait-il se consacrer tout entier à une petite Sylvie, née pour aimer comme la Religieuse portugaise.

TRADUCTIONS

● *Un écrivain hollandais et une starlette italienne.*

« L'Homme aux mains vides »,

de Hugo Claus, traduit du hollandais par Maddy Buysse (Fasquelle, édit., 261 pages, 510 francs).

A la première page, une rupture. A la dernière, une autre. Entre les deux, un profond roman d'amour.

Edouard a vingt-cinq ans. Il est venu du Nord errer en Italie. Il a passé quelque temps à Venise avec une jeune femme riche. Sur la route du retour, un peu après Gênes, il laisse sa maîtresse partir en larmes vers Vintimille et s'installe dans un village côtier. Il s'y laisse adopter par le soleil, la mer, les pêcheurs ; ces innocentes lumières conviennent au sentiment qu'il éprouve depuis l'enfance : n'avoir ni destin ni vie réelle. Jusqu'au soir où il rencontre une starlette qui tourne un film dans un village voisin.

L'amour fantôme

Elle s'appelle Già, Son corps est fait pour les couvertures de magazines. Elle vit dans ce Hollywood humain, ambulant, passionné, que forme le cinéma italien d'aujourd'hui et qu'on nomme la Race du Sourire. Elle peut aller loin : elle est aimée, protégée par une actrice plus âgée qu'elle et par un vieil impresario romain. Edouard, immédiatement, lui a plu. Mais elle se garde, se défend, tandis qu'Edouard sort peu à peu de son désabusement solaire. Le soir où, enfin, ils céderont l'un à l'autre, la passion les saisira moins que l'étonnement.

Dans cet amour l'homme trahit son indifférence, la femme son destin : une starlette a tous les droits, sauf le droit aux vacances. L'argent manque bientôt. Già doit accepter de jouer dans une revue pauvre, à Turin. Edouard devient un animal bizarre, oisif, équivoque, parmi les Gens du Sourire qui l'acceptent sans l'admettre. Il laisse Già renouer avec son ancienne amante, prendre un rôle de danseuse nue, compromettre sa santé, sa carrière. Le jeu de l'amour leur colle à la peau. Chez Edouard l'étonnement continue. Chez Già, Italienne, naît la terreur de perdre l'Homme. Quand Edouard a épuisé toutes ses paresses, il s'en va. « Remontons vers le pays clair et gris, là-haut... »

Dans *L'Adieu aux armes*, de Hemingway, un couple s'isole de la vie pour vivre un amour, et la vie se venge. Ici un couple, en jouant l'amour, se venge de la vie sans le savoir. Mais les deux œuvres se ressemblent par un pouvoir identique des mots. Les dialogues de Hugo Claus (on se souvient de sa pièce, *Andréa ou la fiancée du matin*) constituent le temps même du livre, sa marche selon une fatalité, tandis que l'auteur-caméra se réserve les passages de récit, où l'Italie est là, dans ses êtres, ses obsessions, ses lumières.

Les deux protagonistes se parlent, et dans ce dialogue Edouard s'efface, se dissout lentement, tandis que Già existe, prend corps de plus en plus en étant déchirée par la contradiction femme-starlette. En retrait, mais avec une présence qui révèle un écrivain de premier plan, évoluent des personnages secondaires qui font de l'œuvre un monde fugitif et cependant solide : le monde des vrais romans. A vingt-huit ans, Hugo Claus est un romancier européen.

(New Yorker)

— *Soyez prudent, c'est fragile...*

PORTRAITS

● *Quel est le féminin de l'honnête homme ?*

« Pris sur le vif »,

par Denise Bourdet (Plon).
272 pages, 795 francs.

Mme DENISE BOURDET, qui commence par un chapitre sur les salons de Paris cette galerie de portraits vivants, n'a pas de salon. Elle a des amis, et on a envie de dire qu'elle les a naturellement si l'amitié peut être une vertu naturelle en même temps qu'une vertu difficile : elle est depuis l'enfance presque la cousine de Paul Morand ; comme son mari, Edouard Bourdet, elle a toujours déjeuné le dimanche avec les Giraudoux, elle connaît depuis toujours Cocteau ou Mauriac...

On voudrait inventer pour elle l'équivalent féminin de ce que l'on appelait l'honnête homme au XVIIe siècle. Elle parle des peintres : Marie Laurencin ou Léonor Fini ; des musiciens : Henri Sauguet, Poulenc ou Jacques Février : des acteurs : Pierre Fresnay ou Madeleine Renaud ; des écrivains : Julien Green ou Marcel Achard, sans jamais se piquer de rien et pourtant avec un tact sensible et éclairé aussi bien pour leur art que pour leur personne. Au contraire de la plupart des « vies des hommes illustres » que l'on fabrique aujourd'hui, ce livre ne prend pas les vedettes pour en faire des monstres, mais pour en refaire des êtres humains ; il n'est pas indiscret, il est bienveillant jusqu'à trouver des traces de « touchante modestie » chez Montherlant, mais il évite aussi bien la flagornerie.

Et l'on voit peu à peu se former une société d'un extrême raffinement. Le dénominateur commun, ce n'est pas la réussite ou le talent, c'est aussi le savoir-vivre. La plupart de ces portraits sont ceux d'hommes et de femmes parvenus à la notoriété avant la dernière guerre, et quand Mme Denise Bourdet y ajoute Roger Peyrefitte, André Roussin, Françoise Mallet, c'est pour montrer une continuité ou, parfois, un contraste... C'est peut-être le

ROGER VAILLAND

LA LOI

" *La Loi est le meilleur roman de Roger Vailland* "
KLÉBER HAEDENS (Paris-Presse)

" *Le livre est des plus amusants... C'est le meilleur livre de M. Vailland...* "
ÉMILE HENRIOT (Le Monde)

" *Une des dates, me semble-t-il, de la littérature contemporaine. Je pèse mes mots...* "
CLAUDE ROY (Libération)

" *Une réussite exceptionnelle.* " ROGER GRENIER (France-Soir)

" *Roger Vailland, on le savait, est un de nos meilleurs conteurs. On le trouve ici dans une heureuse maturité et il n'a jamais eu, nous semble-t-il, plus de «charme».* "
JEAN BLANZAT (Figaro Littéraire)

" *Avec La Loi, Roger Vailland a écrit, de l'avis général, le meilleur de ses livres et peut-être le meilleur roman français de l'année.* "
(L'Express)

" *Un roman qui eut enchanté Stendhal... Un des meilleurs que j'ai lu depuis longtemps.* " ANDRÉ BILLY (Le Figaro)

nrf

L'ATLANTIDE, continent englouti

Les résultats d'une récente expédition à l'ouest de l'Afrique viennent confirmer la légende. Lisez dans Sélection d'Août comment on a retrouvé les preuves de l'existence d'un continent englouti dans l'Atlantique. Achetez votre Sélection d'Août.

livre d'une grande mémorialiste d'une douceur de vivre qui s'en va. A le lire, vous connaîtrez ces personnages comme si vous les aimiez — mais aussi il est inutile de vouloir faire leur connaissance si vous ne les aimez déjà.

ESSAIS

● *Comment les hommes voient la femme.*

« La conquête du nu »,
par Romi (Editions de Paris, 250 pages, 950 francs).

CE livre commence par un tableau médiéval où Adam et Eve, nus mais chastes, sont bannis du paradis terrestre ; il se termine par une photographie de Pigalle nocturne où

(Harcourt)
DENISE BOURDET
Pas de salon, mais des amis

éclate en lettres de néon la phrase classique : *« Les nus les plus osés du monde »*. Entre ces deux extrêmes, onze chapitres dont les titres sont à l'infinitif : voir, regarder, savourer, exhiber, affranchir, etc., contenant une gamme historique de nus qui nous font bien voir que rien n'est plus complexe qu'un corps de femme déshabillé. De ce foisonnement se dégagent toutefois deux problèmes principaux : celui du regard fautif, celui du regard libre.

Les artistes du moyen âge qui déformèrent les corps pour stigmatiser le péché d'être nu aboutissent souvent au même résultat monstrueux que les photographes de l'ère 1900 prenant des clichés de rondeurs pour émoustiller les messieurs des boulevards. Il y eut un nu bourgeois où le tub et le bassin ont joué un grand rôle. Suzanne au bain fut suivie d'une belle lignée. Pendant quarante ans, le peintre Paul Chabas représenta des timidités espiègles les pieds dans l'eau.

Il faut que la femme nue fasse quelque chose ; on la juche sur un cheval, elle joue du cor de chasse ou du violoncelle ; elle fait même de l'aviation ; les poses sont toujours étudiées en fonction des lignes courbes. Un seul piment à tout cela : le jeu de cache-cache auquel les « artistes » se livrent avec la Censure : c'est le meilleur passage du texte de Romi. Grâce aux photos « naturistes », on habille la femme de paillettes de soleil ou d'herbe fraîche. Pour le music-hall, on lui met sur la tête un bonnet à poil et aux pieds des bottes. Jusqu'au jour où l'on comprit qu'il fallait partir de la femme vêtue ; et le strip-tease déferla sur l'Occident. Avec le strip-tease, le nu devient une institution. Il est sécularisé. C'est à Pigalle que se pratiquent les exorcismes modernes.

Le nu sacré, lui, ne fait rien. Il est simplement là. Immobile, il représente l'effort de l'homme vers la vérité ; en ceci, la Vénus Callipyge du sculpteur grec, la Bethsabée de Memling, les femmes de Renoir ou de Modigliani sont parentes. Et chez Picasso il y a cet admirable couple peint en 1902...

C'est une bonne idée que d'avoir rassemblé en un ouvrage bien illustré ce que l'homme fait de son amour pour la femme : de l'absolu ou du grotesque.

BYRON BOUGE

par Henri GUILLEMIN

C'EST un fait ; Byron bouge, et il n'y a plus moyen de se contenter, à son propos, du « Maurois » tenu pour classique.

Cette année, deux livres nouveaux sur le personnage. L'un traduit en français, l'autre pas ; et c'est *l'autre* qui est le plus important. Le premier est d'Iris Origo (1) et il est consacré au « dernier amour » de Lord Byron, la douce, la rondelette, la pas très fine Teresa Guiccioli. Des tas de documents inédits ; toutes les lettres de Byron à la dame ; des pièces d'archives ; une lettre de Shelley, inconnue et fort intéressante ; des précisions de dates et de faits (ainsi c'était vrai : Lamartine est bien allé à Rome, fin 1826, et il y a ébauché un flirt avec l'ancienne amie, l'espèce de veuve du grand poète). Tout cela compte ; mais enfin, rien d'inattendu ; point de ces révélations qui vous font dire : « Diable ! Mais alors... » Ce privilège est pour l'autre ouvrage ; celui qui n'a paru qu'à Londres, qui est d'un professeur britannique, G. Wilson Knight, et qui s'appelle *Lord Byron's Marriage.*

Plus que quiconque je connais le mirage de l' « inédit », ses séductions et ses pièges. G.W. Knight démontre une fois de plus qu'avec des textes qui sont de longue date sur le marché, dans le domaine public et sans l'apport, souvent précieux, du tout neuf, on peut faire du neuf tout de même. On ne dispose de rien de plus que les camarades. Ce que vous avez, ils l'ont. Seulement, vous savez mieux lire, mieux établir les recoupements, ne pas oublier, telle pièce sous les yeux, l'autre document, connu lui aussi, mais qu'il s'agissait, pour que naisse l'étincelle, d'avoir présent à l'esprit.

Le dernier amour

Que Byron ait été l'amant de sa sœur (de sa demi-sœur) Augusta, on ne l'ignorait plus. Harriet Beecher Stowe avait, la première, dit là-dessus la vérité publiquement, en 1870. L'*Astarté* de Lovelace en 1905, le *Byron* de Miss Mayne en 1912 avaient multiplié les confirmations. En 1922, la publication des lettres échangées entre Byron et Lady Melbourne tranchait la question. Mais que Byron ait été homosexuel, en outre, c'est ce qui semblait moins établi. Non qu'on n'ait affirmé la chose très vite après sa mort, mais sans convaincre beaucoup de gens.

Une note de Mme Guiccioli nous apprend qu'en 1832 déjà des bruits couraient sur ce thème, *« certains penchants dont il est difficile de parler »* ; Teresa s'en cabrait d'horreur et d'indignation et pensait avoir qualité pour se faire croire sur parole lorsqu'elle jurait que Byron était l'homme le moins vulnérable à cette monstrueuse calomnie. La démonstration, grâce à G. W. Knight, me paraît aujourd'hui chose faite. Sont là non seulement ce *Don Leon* et ce *Leon to Annabella* dont G.W. Knight a bien raison de souligner l'aspect renseigné ; mais dans la correspondance de Byron, et dans son œuvre même, toutes ces allusions qui, rassemblées, forcent la conviction ; quand ce ne serait que les phrases limpides sur le petit Nicolo Giraud (en faveur de ce « sylphe », dans le testament d'août 1811, un legs monumental de 7.000 livres), ou ce *« wrong love »* qu'on voit apparaître dans le dernier écrit du poète, brûlé, mais d'abord transcrit, par Hobhouse (car le « dernier amour » de Byron, ce ne fut pas, au vrai, Teresa Guiccioli, mais Loukas Chalandristanos, le beau « page », Loukas ou Luc, comme disait Byron à Hancock, le 5 février 1824, « pas l'évangéliste, mais un ami à moi »).

Tout cela n'est pas négligeable, mais on peut aller au-delà. Et c'est le prolongement qui retiendra notre attention plus que les tendresses un peu fades d'un Byron qui s'empâte, à l'intention d'une Teresa guettée aussi par l'embonpoint — et plus que ses goûts irréguliers. Anecdotiques, les vertueux haut-le-cœur d'Annabella l'épouse, s'il est vrai qu'elle se soit insurgée (pas tout de suite) contre certaines façons « à la Ganymède » où l'induisait son mari.

La morale sexuelle

Mais je me demande si, dans l'histoire de cette séparation, oui, je me demande si l'on ne néglige pas, beaucoup trop, des motifs qui n'ont rien à voir avec la morale sexuelle. Il y a tout de même ce bout de l'oreille, du côté du beau-père : les « opinions » de Lord Byron sont telles que cet honnête homme avoue souhaiter ne plus compromettre davantage et sa fille, et lui-même, et son nom avec un Lord à ce point défectueux. Et il y a *la* lettre, bien instructive, de Shelley à Mme Guiccioli : *« Vous ne pouvez imaginer, Madame, avec quelle violence les Anglais d'une certaine classe*

(Anderson)
BYRON PAR CAMUCCINI
Un ennemi de classe

détestent ceux dont les opinions ne sont pas conformes aux leurs... La haine sociale est encore plus grande que la haine théologique. » Et il faut voir avec quel mépris, et quel sourd effroi, le pair de France Victor de Broglie parle de ce Byron qu'il a rencontré chez Mme de Staël, à Coppet, *en 1816* (l'année précisément où Annabella, sur le conseil des siens, s'est éloignée de son mari). Quelle « vulgarité » ! Un « libéralisme » de bas étage ! Tous les « lieux communs » des idéologues ! Ça, un grand seigneur anglais !

Byron avait pris parti, ouvertement, pour la France contre les coalisés ; Byron appelait Napoléon, en dépit de tout, « le fils de la Liberté » ; Byron, au Parlement, avait tenu des propos inouïs lors de la répression qui avait suivi, en Angleterre, les révoltes d'ouvriers affolés par le machinisme ; il est vrai, avait-il dit, il est vrai que ces misérables sont *« évidemment coupables d'un crime capital : le crime de pauvreté »* ; et il a osé prétendre que dans ses voyages chez les « infidèles », parmi des peuplades obscurcies et sous-développées, *jamais, nulle part,* il n'a vu *« autant de sordide misère qu'au sein de la chrétienne Albion »*. Ces choses-là sont rudes. L'homme qui parle du « monde » (ce « beau monde », ce « grand monde » qu'il a fui) en l'appelant : *« ces quatre mille personnes si fières de n'être pas couchées à l'heure où dorment ceux qui travaillent »*, c'est un malfaiteur, un ennemi de classe, un traître.

La grandeur de Byron, elle n'est pas dans son œuvre où la « littérature », comme l'entendait Verlaine pour la proscrire, tient trop de place et fait trop de bruit. La grandeur de Byron, tel qu'il était, dévoré de concupiscences, c'est d'avoir cru, pour de bon, que le plaisir n'est pas cet « unique nécessaire » dont Gide avait choisi de nous apprendre la leçon. La Grèce, pour Pietro Gamba, son camarade, fut « l'école de la désillusion ». Pas pour lui. La Grèce était un prétexte, une occasion presque anonyme. Byron avait quitté Teresa pour faire de son destin autre chose qu'un avilissement.

Celle à qui cet homme disait tout, celle qui l'a connu comme personne au monde, Augusta, sa sœur, c'est à elle qu'il avait écrit ceci, comme on murmure, trois ans avant sa mort : *« L'homme est fait d'une chair véhémente ; mais il y a aussi, dans le fond, un amour, une préférence essentielle et presque inconsciente du Bien. Nous sommes un triste conflit d'atomes... Ah ! que Dieu nous aide ! »*

(1) Plon.

—PIERRE ICHAC
l'afrique et mes amis

C'est autre chose qu'un livre de vacances
C'est même autre chose qu'un livre tout court
C'est la communion d'une âme européenne avec l'âme de l'Afrique
DRISS CHRAÏBI (Demain)

1 vol. relié avec 20 hors-textes photo 990 frs

COLLECTION CROIX DU SUD
JULLIARD

MODE

Très civilisée

Les femmes s'habillent-elles pour plaire ou pour se vêtir ?

C'EST à une mode infiniment civilisée que la Haute Couture française convie, cette saison, ses adeptes. Si l'on veut bien admettre que les femmes s'habillent pour se rendre désirables — et non pour se vêtir tout simplement — la démarche de la mode est curieuse.

Plaire n'est plus une opération qu'elle permet de pratiquer au style direct, avec des arguments bien francs — le buste provocant, la taille moulée, la hanche cambrée — à l'usage d'hommes sans détours.

Plaire, dans ces robes liquides qui ne dessinent ni seins, ni taille, ni hanches, mais les laissent seulement deviner à la faveur d'un mouvement, plaire dans ces blousons appuyés sur des hanches étroites de soldat américain, c'est user du style indirect, c'est appeler à l'imagination.

Une petite silhouette vide

Cette femme qui joue à n'être qu'une petite silhouette vide ou un adolescent ambigu sur qui les corsages coulent et les ceintures glissent comme s'ils ne trouvaient pas où s'accrocher, et puis qui croise soudain deux jambes gainées de soie haut découvertes, c'est une femme cérébrale pour homme cérébral, une femme très civilisée pour homme très civilisé.

Aussi Christian Dior, qui ne se fait sans doute pas trop d'illusions ni sur ses clientes ni sur leur mari, leur accorde-t-il le droit de retrouver, dès 7 heures du soir, l'arsenal classique de la séduction bien honnête : les épaules nues, les seins offerts, la taille moulée jaillissant de la crinoline ; le tout noir, le plus souvent, et tout à fait rassurant.

● ROBES DE RÉCEPTION et robes de dîner, courtes ou à la cheville, dès l'heure où l'on s'habille; les femmes qui n'aiment pas le risque n'auront pas à en prendre.

Les autres se glisseront dans des fourreaux noirs « loin du corps », mats, au dos creusé.

Résultat : ni les unes ni les autres ne seront satisfaites, si elles se rencontrent. Les premières — auraient-elles commandé leur robe chez M. Dior lui-même — se sentiront subtilement démodées. Les secondes susciteront beaucoup moins aisément le : « Quelle jolie robe ! » par quoi les hommes saluent généralement ce qui flatte leur conservatisme foncier.

La chemise de jour

● LE JOUR, pas de conflit mais seulement des nuances, et un seul style fondamental : le style « sport ».

Les modérées porteront des chemises sur lesquelles elles mettront une ceinture à la taille.

Les plus audacieuses porteront des chemises ou des faux deux-pièces à taille longue, avec des effets de ceinture négligente sur les hanches.

Les très audacieuses porteront des chemises.

Et tout le monde portera des chandails, bien longs, bien larges, sur des jupes droites.

Sur ces robes-chemises, presque tous les couturiers mettent des vestes et composent ainsi leurs tailleurs d'hiver.

● TAILLEURS aux épaules grasses, rigoureusement décintrés et affectant même parfois l'allure du blouson, un blouson long retenu sur les hanches ou vestes ceinturées bas, aux poches souvent plaquées, au col de velours.

● LES MANTEAUX n'ont pas repris — sauf le soir parfois — l'ampleur qu'ils avaient peu à peu perdue. Leurs épaules sont également grasses, leur col en opossum, en renard, en lynx, ou tout simplement composé d'une écharpe, d'une amorce de cape. Dior et Laroche proposent également des manteaux juponnés, croisés et à double boutonnage, ceinturés lâche ou portant bas la martingale.

● Les manches sont plates, et sans intérêt.

● Les tissus, doux et mous, les tweeds fondus, les jerseys, les crêpes et les zénanas se coulent autour du corps. Aussi tous les tissages qui imitent le tricot.

● Le bleu — roi, pétrole, nattier — fait une offensive généralisée et bien dangereuse. C'est sans doute la couleur la plus difficile à utiliser en matière d'habillement. Pour être élégante en bleu — à moins qu'il ne soit « dur » et très assaisonné de noir — il faut être l'élégance incarnée.

Toute la gamme des bruns est présente : l'ocre, le rouille, le chaudron, le bronze et toujours le marron glacé. Dior utilise le velours et la faille marron pour quelques robes habillées.

Le noir est de rigueur, dès la nuit tombée. Le jour, il est mêlé de blanc, dans des tweeds auxquels il donne ainsi l'air gris.

Le style « junior »

Laroche, Cardin, Virginie font un grand effort pour renouveler ce style que les Américains appellent « junior », ce qui ne désigne pas l'âge de celles qui le portent mais leur genre, leur silhouette, leur goût pour les détails plutôt que pour les lignes.

C'est un style où Fath, Rochas triomphèrent et dont Balmain pourrait encore être le champion mais qui, à une époque où le prêt-à-porter est aussi actif et vigilant, offre l'inconvénient — ou l'avantage selon le point de vue auquel on se place — d'être immédiatement « dans la rue », car il se copie aisément.

En revanche, Dior et Lanvin-Castillo multiplient les difficultés de coupe, donc de copie, sous l'apparence de la simplicité, l'un avec ses blousés, l'autre avec ses hanches travaillées.

Madeleine de Rauch et Patou se situent entre ces deux pôles.

Et Chanel reste rigoureusement personnelle dans sa spécialité : habiller jeune les femmes qui ne le sont pas. D'un peu loin, qui n'a pas vingt ans avec un col et des manchettes glacés sur une robe de velours noir ?

Une jeune femme sportive (PRISUNIC)

ÉTUDES

Une nouvelle chance

L'Université est désormais ouverte aux non-bacheliers.

UNE commission du ministère du Travail a récemment rapporté que sur deux millions d'individus pouvant être considérés comme remplissant des fonctions de cadres moyens ou supérieurs, 500.000 seulement sont bacheliers, 1.500.000 ou bien n'ont pas une culture équivalente à celle du bachelier, ou bien n'en ont pas le diplôme.

En vue de recruter au niveau de l'enseignement supérieur des éléments d'élite qui en étaient jusqu'à présent écartés, un récent décret autorise à s'inscrire dans les Facultés les candidats non bacheliers qui auront subi avec succès l'examen spécial d'admission (cet examen aura lieu pour la première fois dans le courant d'octobre 1957).

Une telle dispense doit permettre à des éléments doués, mais ne possédant pas de diplôme, autodidactes, jeunes gens ayant interrompu pour diverses raisons leurs études, techniciens issus de certaines écoles professionnelles, etc., de bénéficier de cet incomparable moyen de formation qu'est l'enseignement supérieur.

L'examen spécial d'admission permettra l'entrée dans toutes les facultés : Sciences, Lettres, Droit, Médecine, Pharmacie.

La composition du jury chargé de corriger les épreuves de cet examen — les cinq membres seront choisis parmi les professeurs de faculté et maîtres de conférences — garantit le haut niveau de cette nouvelle institution. L'examen est ouvert aux candidats :

— âgés de 21 ans au moins s'ils ne se sont jamais présentés au baccalauréat première ou deuxième partie;

— de 25 ans pour les autres.

Après deux échecs à l'examen, le candidat ne pourra plus être admis à s'y présenter.

L'examen comporte une épreuve orale consistant en une conversation jury-candidat portant sur les études et activités antérieures, ainsi que sur les projets du candidat et destinée à vérifier ses aptitudes et ses connaissances.

Et des épreuves écrites variant selon la discipline choisie.

Toutes les questions seront empruntées au niveau soit de la première, soit de la deuxième partie du bac, l'examen devant sanctionner un niveau de connaissances au moins équivalent.

Les inscriptions seront reçues au secrétariat de chaque académie à partir du 16 août prochain.

PAS CHER

N'attendez pas octobre

QU'ELLES soient à Paris ou en vacances, les conseillères de mode des Prisunic ont dû pousser cette semaine un soupir de soulagement : elles viennent de gagner un pari dont l'enjeu portait sur des dizaines de millions.

C'est en janvier dernier qu'elles ont conçu la garde-robe de cette jeune femme sportive qui hésite à mettre une ceinture, refuse en tout cas de la

REVETEMENT MURAL PLASTIQUE
« POLYESSEF »
LESSIVABLE
SOCIETE FRANÇAISE DES PAPIERS PEINTS
137, Faubourg-St-Denis, Paris. Tél. Nord 97-45

LES TISSUS
J. L. Marmor
MADE IN FRANCE
BUREAUX DE VENTE :
8, rue du Sentier
PARIS-2e
Tél. Gut. 40-71 à 73. Adr. tél. Marmor

(Jacqueline Melzannaud)

La « rue » aussi sera souple cet hiver (PRISUNIC)

serrer et ose parfois la nouer à la hauteur des hanches. Il fallait du courage pour imposer une ligne aussi « moderne » à une chaîne de magasins à succursales multiples, mais le courage est parfois récompensé : les collections d'hiver ont confirmé la ligne souple (voir : Mode).

Les quatre modèles que nous avons photographiés cette semaine illustrent chacun un point de la mode d'hiver 1957-1958 :

● POCHES PLAQUÉES ET CEINTURE BASSE : La robe de lainage à chevrons noir et gris sera parfaitement 57 si vous raccourcissez un peu la jupe. Du 42 au 46 : 6.000 francs.

● ENCOLURE DÉGAGÉE ET MANCHES COURTES : La petite robe de jersey beige paraîtra encore plus 57 si vous osez la porter sans ceinture. Du 40 au 46, existe également en bleu, vert et framboise : 4.000 francs.

● GROS LAINAGE PIED DE COQ : la jupe droite classique prend un air 57 quand elle est accompagnée d'un chapeau souple en tissu assorti. Coloris : marron et vert, marron et bleu, gris et rouge. Du 40 au 46 ; 3.500 francs.

● JERSEY TRICOTÉ ET LIGNE SOUPLE : L'ensemble robe et manteau est une parfaite tenue d'automne. Si le ton vous va, achetez l'ensemble en bleu-amérique, c'est un des coloris lancés par les couturiers pour l'hiver. Du 40 au 46, existe également en marine, rouge et gris argent : le manteau, 9.000 francs ; la robe, 6.000 francs.

Attention, ces modèles seront mis en vente à Paris et en province dès la semaine prochaine. En octobre, le coloris ou la taille que vous souhaiteriez risquent d'être épuisés.

Dominique Verdet
SPORT-COUTURE
3, FAUBOURG SAINT-HONORÉ

« TOUT »
POUR L'ETE
ROBES
SHORTS
MAILLOTS
de bains
PANTALONS
de toile

RECETTE

Ils peuvent attendre

IL est fort ennuyeux, en vacances, de s'occuper de cuisine toute la journée.

Mieux vaut essayer de s'organiser pour préparer une fois par jour deux repas à la fois.

Voici, à l'intention de celles que hantent des estomacs nombreux creusés par le grand air, trois recettes pouvant être préparées à l'avance. Ces plats de pays chauds sont conçus pour attendre facilement au frais (en l'absence de réfrigérateur) d'être consommés.

Le gazpacho andalou

(Potage froid)

Pour le bouillon, il faut :

— 500 *grammes de tomates.*
— 1 *concombre moyen.*
— 1 *oignon.*
— 1/2 *petit pain.*
— 1/2 *tasse à thé d'huile.*
— 1 *cuiller à soupe de vinaigre.*
— *De la glace vive.*

● Ebouillanter les tomates pour pouvoir enlever la peau facilement. ● Eplucher concombre et oignon. ● Passer à la moulinette ou au mixer : les tomates épluchées, le concombre en morceaux, l'oignon et le pain pour obtenir une fine purée. ● Ajouter l'huile, le vinaigre, du sel et du poivre. ● Verser ce mélange dans une soupière et le conserver au frais. ● Une heure avant de servir, liquéfier cette purée avec des glaçons.

Le gazpacho se sert avec la garniture suivante :

● Minuscules croûtons de pain frits à l'huile. ● Très petits dés de concombre (1 petit concombre). ● Œufs durs en mimosa (1/2 œuf par personne). ● Très petits dés de poivron vert (1 poivron).

Cette garniture se présente à part dans quatre petits raviers séparés.

Les rougets à la grecque

(Poissons froids)

— 8 *rougets de la Méditerranée.*
— 500 *grammes de tomates mûres.*
— 2 *citrons.*
— 200 *grammes d'huile.*
— *Sel, poivre, persil.*

● Ecailler les poissons, les vider et les assaisonner de sel et de poivre. ● Faire revenir les rougets à l'huile d'olive. ● Ranger les poissons ainsi revenus dans un plat allant au four. ● Passer les tomates au tamis, en recueillir le jus et la pulpe et verser la valeur de 2 verres de ce liquide dans le plat où sont les poissons ● Ajouter le jus de 2 citrons et 1 tasse à café d'huile. ● Saupoudrer de persil haché menu. ● Faire prendre un bouillon sur le feu. ● Finir la cuisson à four doux.

La moussaka à la turque

— 4 *aubergines.*
— 300 *grammes de mouton (ou reste de mouton braisé).*
— 8 *tomates.*
— 3 *œufs.*
— 2 *oignons.*
— 150 *grammes d'huile.*
— 50 *grammes de beurre.*
— *Sel et poivre.*

● Faire braiser la viande de mouton. ● Fendre les tomates et les faire frire à l'huile. ● Vider les aubergines en conservant les peaux. ● Faire revenir au beurre les oignons émincés. ● Faire sauter à l'huile les aubergines coupées en quatre ● Hacher le mouton, les chairs d'aubergines, les tomates, les oignons et un gros bouquet de persil. ● Bien mélanger, assaisonner et incorporer à cette purée 3 œufs entiers. ● Tapisser un moule à charlotte avec les peaux d'aubergines (le noir à l'extérieur). ● Remplir de hachis. ● Faire cuire au bain-marie et au four pendant 45 minutes. Pendant ce temps, préparer un coulis de tomates bien relevé. ● Au moment de servir, démouler et napper de ce coulis.

Ce plat se mange chaud, mais peut parfaitement être réchauffé à four doux si on désire le préparer à l'avance. Il se conserve facilement quarante-huit heures au frais.

LE BLOC-NOTES DE FRANÇOIS MAURIAC

Ici, chaque semaine, François Mauriac commente librement l'actualité politique et littéraire.

3 AOUT

« *Le tremblement de terre passé, on s'en prend au sismographe. On ne peut pourtant pas faire expier les typhons au baromètre, si l'on tient à se distinguer des primitifs.* » Cette note d'Ernst Jünger dans la préface de son *Journal* des années 1942-1943 (il fut à Paris l'un des « occupants ») marque très exactement le niveau moyen qu'a atteint l'intelligence politique française en 1957 — si nous en jugeons d'après une certaine presse.

Les nazis ne pouvaient que haïr cet écrivain qui les connaissait. Après quatorze ans, ils continuent de haïr tout écrivain qui les connaît — car les nazis sont là toujours.

Le 18 octobre 1943, Jünger note que « *Kniebolo* (c'est Hitler qu'il appelle ainsi) *est un phénomène européen* ». Ce que nous comprenons mieux aujourd'hui, c'est que Kniebolo est un phénomène humain. Son avènement, son ascension, son triomphe ont déchaîné partout à la fois une bête féroce qui n'a pas été ensevelie avec lui sous le béton de la Grande Chancellerie. Elle erre librement désormais dans les ruines des partis et des idéologies.

Ce qu'Ernst Jünger a bien vu et a osé écrire dès 1943, c'est cette vérité insoutenable et qu'il faut pourtant regarder en face : pour une certaine race d'hommes, très répandue, et à laquelle peut-être, si peu que ce soit, chacun de nous est lié, les idées ne sont que des prétextes dont la férocité se couvre. Les théoriciens du racisme ont fourni à l'instinct de destruction une justification : « *Il est curieux*, remarque Jünger, *d'entendre de tels esprits parler de la science, par exemple de la biologie. Ils utilisent tout cela comme auraient fait les hommes de l'âge de pierre ; c'est pour eux un moyen de tuer les autres, (...) Qu'ils y parviennent et ils suspendent tout travail cérébral quelles qu'aient été leurs théories au cours de leur ascension. Ils s'abandonnent alors au plaisir de tuer...* »

Et maintenant, osons arrêter notre pensée, nous autres Français, sur ce que Jünger écrit dans son *Journal* le 8 février 1942. Il vient de recevoir sur les intentions de Kniebolo, sur ses projets de massacre, des renseignements qui le terrifient. Et il ajoute : « *Il faut aussi que l'on sache que nombre de Français approuvent de tels projets et sont avides de prendre du service comme bourreaux.* » Cette parole est dure et comment la supporter ? Mais cette parole se vérifie depuis quatorze ans, chaque jour, moins peut-être par des attentats contre la justice, comme celui dont s'est fait l'écho le dernier « Express » en publiant la lettre de Mme Henri Alleg, que par le consentement d'une part de l'opinion, par le silence de la presse, par l'exaspération qu'éveillent ceux qui protestent : « *Mais taisez-vous donc, imbéciles !* » C'est ce que nous entendons gronder autour de nous.

Je me répète que cette face ténébreuse de l'Histoire a toujours existé, que la politique a ses égouts, qu'elle les a eus toujours, que les chiens ratiers aussi sont féroces mais que leur férocité nous garde d'une férocité pire : celle des rats, que la sagesse ne consiste pas à se déchaîner contre certains aspects de la nature humaine mais à les utiliser. Quelle civilisation n'a été fondée sur cette loi ? Il est vrai... Mais quelle civilisation n'a finalement péri ?

La pensée m'est venue, en lisant le *Journal* d'Ernst Jünger, que l'affaire Dreyfus ne nous a pas fait connaître des événements étranges ni des êtres exceptionnels. Ce qu'il y eut d'exceptionnel, ce fut le concours de circonstances qui découvrit tout à coup à tous les regards un épisode banal de la lutte obscure des bureaux et des polices ; ainsi une pierre retournée par mégarde découvre un obscur et immonde fourmillement. Le même homme qui, il y a soixante ans, faisait des faux pour maintenir un innocent au bagne, menaçait l'autre jour un lieutenant français de le salir et de le perdre s'il ne se taisait sur ce qu'il avait vu.

Et nous, nous croyons que le monde subsiste parce que, de génération en génération, il s'est toujours trouvé quelques hommes pour se refuser non seulement à entrer dans le jeu, mais à feindre de n'en pas voir les règles horribles.

Pourquoi nos chefs spirituels pratiquent-ils la vertu de prudence avec cette perfection qui nous accable ? Que de fois, surtout durant les quatre années d'occupation — et depuis — avons-nous espéré l'entendre, à travers la fumée des crématoires, venant jusqu'à nous d'une colline de Rome, ce grand cri mystérieux du Christ mourant, qui suffit à ouvrir les yeux du Centurion ! Alors ce soldat crut que le misérable fou dant le corps n'était plus qu'une plaie, que lui-même peut-être avait attaché à la colonne et flagellé, pour se détendre, pour rire — il crut que ce supplicié était vraiment le fils de Dieu. Il se frappa la poitrine et il pleura.

⁂

L'écrivain argentin Jorge Luis Borges a écrit une *Histoire Universelle de l'Infamie*. Je n'en connais que ce titre, qui me comble d'une parfaite amertume.

4 AOUT

Ernst Junger, durant ces sombres années, est un soldat vainqueur dans Paris où il traque les livres rares ou épuisés, ne pourchasse que les fleurs et que les insectes. Mais les nazis l'ont à l'œil. Il apprivoise donc l'idée de la mort, multiplie les liens d'amitié entre la mort et lui. Hélas ! c'est son fils de dix-huit ans qui tombe en Italie. A travers le *Journal*, j'attendais des nouvelles de page en page, m'inquiétais de ce silence. J'ai reçu le coup en même temps que ce père, à quatorze ans d'intervalle.

Ce qui l'aura aidé ? Paris d'abord, ce Paris de l'occupation dont pour une part l'horreur lui échappait, parce que tout de même il était allemand. Mais qui oubliera jamais la beauté de la ville muette et ténébreuse, la lune sur les rues enneigées comme les avaient vues nos pères, les anciens parapets reflétés dans une eau sacrée, et, debout derrière les balustres, les arbres des Tuileries relayant les hommes qui avaient fui ou trahi ?

Et puis Jünger se délivre dans les rêves : évasion dont je suis le moins capable. Son *Journal* se perd dans le dédale de ce qu'il a vu durant son sommeil et de vaines interprétations. Indifférent à mes propres rêves, comment m'intéresserais-je à ceux des autres ? La vie religieuse confisque en nous sans doute tout ce qui chez Jünger est voué aux songes.

F. M.

(*Copyright* « *L'Express* ».)

L'EXPRESS

DIRECTION, REDACTION :
91, Champs-Elysées, Paris-8e
Tél. ELY. 88-61

Administration, publicité, vente :
ABONNEMENTS :
37, Champs-Elysées, Paris-8e
Tél. BAL. 19-68

PRIX DE VENTE AU NUMERO :
France et Afrique du Nord : 100 francs.
Suisse : 1. fr. 90.
Belgique : 18 francs.
Italie : 250 lires.

ABONNEMENTS (1 AN)
France, Union française :
3.000 francs
Etranger : 3.700 francs
Etudiants, Rappelés, Maintenus : 3 mois, 750 fr.

Règlement par chèque bancaire ou C.C.P. 73 78-19 Paris.

Administrateur : J.-F. Coblence

LES MANUSCRITS DE LA MER MORTE

(*Suite des pages 13, 14, 15, 16*)

ginalité absolue de l'enseignement du Christ ; je n'attends donc pas un « chaînon ».

R.P. Daniélou. — Oui, mais vous avez tout de même intérêt à connaître le milieu juif que nous décrivent les Evangiles, car les Evangiles ne nous parlent pas seulement du Christ ; ils nous parlent des Juifs du temps du Christ : c'est tout de même intéressant.

Il est tout de même curieux de voir que certains des traits qui nous paraissent caractériser ces Juifs se retrouvent dans les Manuscrits de la mer Morte. Cela montre bien qu'il y a tout de même là un chaînon, c'est-à-dire quelque chose qui nous fait connaître un état du judaïsme qui est précisément celui qui précède immédiatement le Christ.

M. Del Medico. — Les manuscrits de Qumran nous font connaître un état qui suit immédiatement le Christ.

R.P. Daniélou. — Est-ce que cela fait une telle différence ?

M. Del Medico. — Oui, parce que je trouve que ces « chaînons » sur lesquels on édifie des théories sont chrétiens.

L'EXPRESS. — Le Père Daniélou a parlé de l'Evangile de saint Jean où l'on retrouve le même ton que dans ces manuscrits.

M. Del Medico. — On le retrouve dans certains passages seulement, et ces passages peuvent être inspirés par le quatrième Evangile.

R.P. Daniélou. — Vous dites « inspirés » par saint Jean... Ce serait bien le seul cas où un texte juif se serait inspiré d'un Evangile.

M. Del Medico. — Pourquoi pas ?

R.P. Daniélou. — Parce que vous ne trouvez rien de tel dans les textes juifs après 70. Les chrétiens étaient considérés comme des hérétiques dangereux par les Juifs.

M. Del Medico. — Voilà pourquoi on a retrouvé ces manuscrits dans les ghénizoth ! Précisément, je voulais vous féliciter au sujet de votre dernier livre où vous soulignez d'une façon magistrale le développement du christianisme dans le milieu juif de la diaspora (3). C'est effectivement dans ces milieux de la diaspora que le christianisme s'est propagé après la chute de Jérusalem en 70, beaucoup plus qu'en Palestine. Eh bien, les manuscrits que j'ai analysés font voir, à mon avis, une contribution du judaïsme de la diaspora, venant apporter des éléments chrétiens en Palestine.

L'EXPRESS. — Comment expliquez-vous que ces manuscrits aient été concentrés en Palestine ?

M. Del Medico. — Comme l'Epître aux Hébreux, ce sont des textes écrits à l'étranger et introduits en Palestine par des gens venus faire de la propagande. C'est une hypothèse que je lance : après la chute de Jérusalem et après la disparition de la première communauté chrétienne, ce n'étaient plus les Juifs qui prêchaient aux païens en Palestine le christianisme comme étant la vraie religion ; c'étaient des judéo-chrétiens ou des pagano-chrétiens de la diaspora qui venaient faire du prosélytisme en Palestine. A ce moment-là, c'est, au contraire, de Rome que vient la parole chrétienne. C'est ainsi que ces éléments chrétiens que je trouve dans les manuscrits me semblent souvent provenir de textes écrits dans la diaspora par des Juifs parfois christianisés.

R.P. Daniélou. — Finalement, pour vous, ces manuscrits de la mer Morte n'auraient pas été écrits en Palestine.

M. Del Medico. — Le Commentaire d'Habacuc me semble avoir été écrit dans la diaspora syrienne. Parmi les hymnes, plusieurs ont pu être composés en Italie.

R.P. Daniélou. — Pourquoi mettre ces manuscrits dans ces grottes, au bord de la mer Morte ? Pourquoi ne pas les placer beaucoup plus près de Jérusalem ?

M. Del Medico. — Je n'en sais rien. Il y a un tas de questions qui se posent et auxquelles nous ne pouvons répondre que par des hypothèses. Actuellement, un des problèmes les plus passionnants est celui des ruines de Qumran. Comme il n'y avait pas là de monastère, ni essénien ni autre, j'ai émis l'hypothèse qu'il devait s'y trouver un sanctuaire chrétien. Pour l'instant, c'est une simple hypothèse de travail qui ne pourra être développée que quand j'aurai quelques réponses aux six questions que je pose dans un article à paraître prochainement dans « Sanctuaires et Pèlerinages », revue spécialisée publiée à Paris par les Pères Assomptionistes. J'attends qu'on vienne m'aider dans ce travail constructif qui ne fait que commencer.

L'EXPRESS. — En conclusion, le débat reste ouvert. L'intérêt du livre de M. Del Medico est justement de le faire rebondir. La question est : « Les Esséniens ont-ils existé ou non ? » Les savants restent encore en désaccord. Mais les manuscrits de la mer Morte n'ont pas encore été entièrement déchiffrés. Sans doute peut-on espérer que de nouveaux travaux permettront bientôt d'établir formellement la vérité historique.

(*Copyright* « *L'Express* »)

(3) Communauté juives en pays étrangers.